

La Croix du Cervin



4030

OUVRAGES DE CHARLES GOS

PRÈS DES NÉVÉS ET DES GLACIERS. Impressions alpestres. Ouvrage illustré de 12 dessins à la plume par Albert GOS. Préface de Guido Rey. Paris. Librairie Fischbacher ; 4^e édition Fr. 4,50

SOUS LE DRAPEAU. Récits militaires. Ouvrage illustré de 97 dessins à la plume par François GOS. Préface du colonel-divisionnaire Ed. Secrétan. Lausanne, Librairie Payot & Cie. 4^e mille Fr. 4,50

CROQUIS DE FRONTIÈRE. Mobilisation suisse 1914-1915. Préface de G. de Reynold. Lausanne. Librairie Payot & Cie. Ouvrage couronné par la Fondation Schiller (suisse) 1916 3^e mille. Fr. 4,50

SOLDAT ET CITOYEN (en allemand). **Cahiers du Bureau des Conférences de l'Etat-major de l'Armée (1915-1916).** Histoire suisse et éducation nationale ; en collaboration avec G. de Reynold et Robert Faesi ; Zürich. Edit. Schultess & Co Fr. 3,60

THÉÂTRE

VERONICA. Drame en quatre actes, en prose. Musique de scène de Vincent d'Indy. (Inédit).

DES VOIX DANS LA BRUME. Pièce militaire suisse en quatre actes, en prose. (Inédit).

EN PRÉPARATION :

NOTRE-DAME DES NEIGES. Roman.

CHARLES GOS

La
Croix du Cervin



LIBRAIRIE PAYOT & C^{IE}

LAUSANNE

PARIS

1, RUE DE BOURG

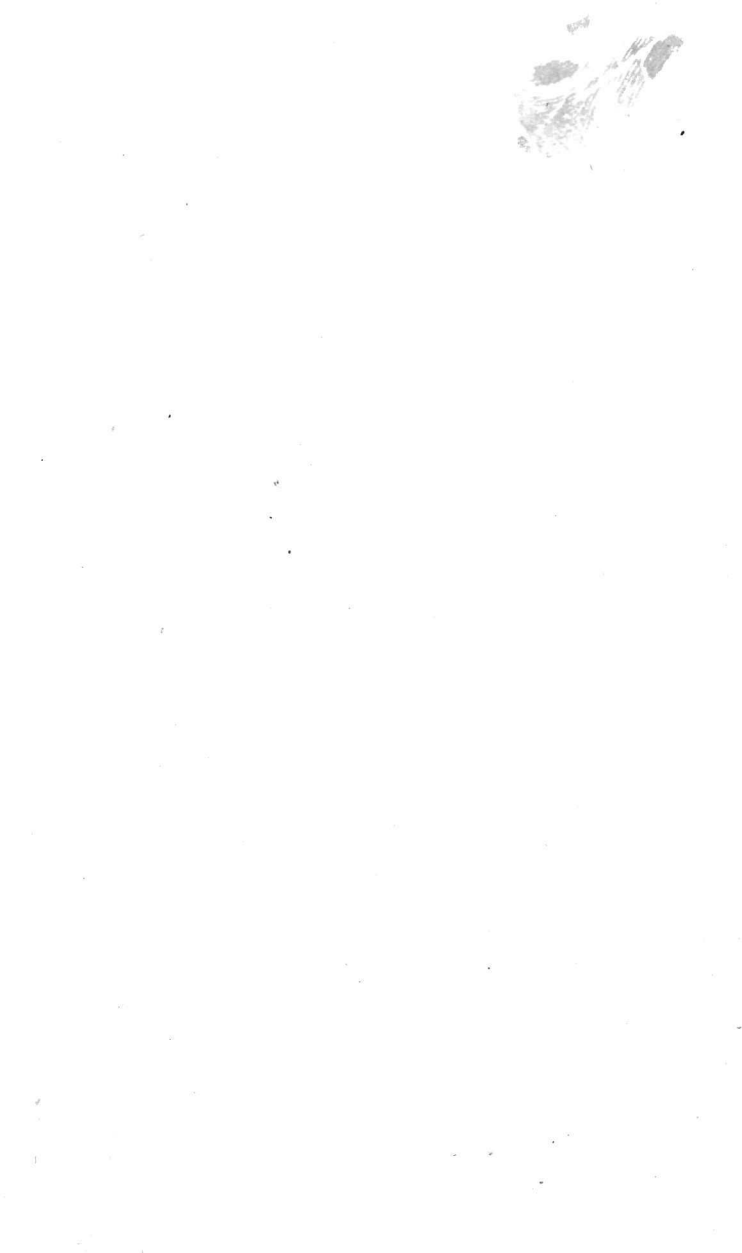
BD ST-GERMAIN, 106

1919

Tous droits réservés.

TA 1613

*A mon père,
le peintre Albert Gos,
qui m'a appris à aimer
la Montagne.*



INTRODUCTION

Un soir de l'arrière-automne 1909, à Paris, chez Edouard Rod, nous causions montagne, au coin du feu. C'était une soirée faite d'intimité et de souvenirs que semblaient favoriser les giboulées d'une neige précoce. La beauté puissante des paysages alpestres substituée pour un moment à l'action de la vie trépidante de la ville, réfléchissait en nos âmes sa limpidité. Le grand écrivain, resté passionnément attaché à son sol natal évoquait, avec nostalgie, ces nobles spectacles, leur poésie, immuable et changeante comme celle de la mer, et ne dédaignait point d'écouter — avec quelle indulgence! — les impressions d'ascensions que je lui rapportais avec la ferveur de la jeunesse.

Peu à peu, de ces décors au caractère d'éternité, notre pensée aborda le rôle joué par la Montagne, en art.

Il y aurait des pèlerinages intéressants à faire dans les œuvres littéraires que la Montagne influença. Le

XVIII^e siècle la découvrit et la décrivit de loin. Le XIX^e s'en rapprocha. Avec l'introduction du sentiment de la nature, en général, celui des Alpes contribua à la formation du romantisme. La Montagne est copieusement exaltée, encensée et apostrophée sur tous les tons au long de ce siècle. Le XX^e l'escalada. Aussiôt elle revêt une signification plus humaine et moins objective. Elle se dégage de son rôle accessoire de cadre. A son impassible splendeur, nous ajoutons la beauté qu'elle crée en nous. Elle s'empare de nos sens et étend son atmosphère jusqu'à notre vie intérieure.

L'alpinisme enfin révéla la haute montagne. Non plus la vallée et son humanité, mais la solitude infinie des glaciers et des rocs. Transporté dans ce milieu d'exception, l'homme s'y adapte. Il prend conscience de son individualité avec une précision plus aiguë. Il l'augmente de toutes les forces secrètes montées du fond de lui-même à la surface de sa sensibilité, brusquement éveillées au contact des forces élémentaires qui semblent lui imposer leur domination. Et redescendu dans la plaine, dépouillant cette personnalité usurpée pour un moment à une manière de *super-vie* morale et matérielle, il n'a plus, pour la prolonger, que la magie du rêve. « Ce sentiment étrange, cette piété primitive de

l'homme pour la cime, et pour l'orage, et pour le froid, et pour le vide, cette ambition de conquête, cette lutte parfois douloureuse, ce risque parfois terrible, cette confrontation avec la mort »¹, tout cela n'a guère été raconté jusqu'à maintenant dans la littérature d'imagination. Je tente à mon tour de le dire, conseillé par Edouard Rod et, quelque imparfaites que soient ces pages, c'est avec reconnaissance et affection que j'écris ici son nom.

CH. G.

Genève, décembre 1918.

¹ R. de Traz ; sur mon premier livre : *Près des névés et des glaciers*.



La Croix du Cervin.



LA CROIX DU CERVIN

Le contrebandier devait avoir traversé le glacier de Za-de-Zan. Il descendait la moraine lentement, n'avancait qu'avec circonspection et se faufilait derrière les blocs. Evidemment, il tenait à ne pas être aperçu. Son étrange attitude était assez significative et l'énorme sac de serpillière qu'il portait au dos, fort compromettant. Les bouillonnements du torrent étouffaient le bruit des pierres qui roulaient sous ses pieds. Après s'être orienté un instant, il biaisa à travers les vires et les couloirs, du côté des escarpements de la Tour de Creton, comme s'il eût désiré atteindre les plateaux de gazon, accrochés au milieu des éboulis, d'où l'on domine le hameau de Prarayé.

— Jean-Joseph, mâchonnait l'homme tout en

marchant, pas de bêtises, hein ! c'est bien risqué ce que tu fais là !... Te hasarder en plein midi par ici... Fichu métier, quand même !... Toujours ruser, toujours se méfier, toujours avoir l'air de fuir !... Ah ! sainte mère de Dieu !... il faut vivre pourtant... et la vie serait belle, ma foi, sans ces gueux, ces canailles, ces chiens maudits de douaniers... Eteins ta pipe, mon vieux, on ne sait jamais... ils ont bon nez ces bougres-là !

Jean-Joseph tapa sa pipe sur le manche de son bâton ferré, souffla les dernières cendres et la mit en poche. La matinée était déjà avancée. Le soleil brillait au zénith. L'eau ruisselait à flots des glaciers. De petits lacs verts luisaient, mollement arrondis. La montagne était tranquille, hormis les rumeurs coutumières. Et Jean-Joseph, toujours prudent, plié sous la charge, s'orientait, semblait humer l'air et flairer son chemin, et repartait, rasant les rochers.

...Tout à coup, le sifflement aigu d'une balle troua le silence. Il y eut là-bas, vers la moraine, un flocon de fumée blanche vite dissipé. On entendit une détonation sèche qui roula sous le

glacier des Grandes-Murailles, effraya quelques perdrix des neiges, et le contrebandier tomba lourdement, frappé d'une balle à la tête.

Une sorte de stupeur suivit le tonnerre de la décharge. Puis, il n'y eut plus que les râles du vieux Jean-Joseph, en train de mourir, seul, parmi les cailloux, sous le ciel bleu et le beau soleil. Il mourait, sans savoir pourquoi ni comment, sans connaître son assassin. Le drame avait été foudroyant, incompréhensible. Or, là-bas, vers la moraine, un douanier en uniforme abaissait lentement sa carabine, dont le canon fumait encore.

* * *

Le contrebandier de la montagne n'a rien de commun avec celui de la plaine. Rudes et sauvages, ces gens sont sympathiques par leur dangereux métier. Malgré leurs fraudes, qu'ils considèrent comme la plus légitime des actions, ils sont, dans la vie quotidienne, d'honnêtes et braves pères de famille.

Le métier de guide de montagne, quoique

pénible et risqué, est un jeu à côté de l'existence du contrebandier. Le délicieux Tœpffer nous en a fait connaître certains types, mais d'un genre plus civilisé, préférant les cols faciles et n'abandonnant pas les sentiers. On trouve mieux. Si Tœpffer eût grimpé plus haut, il aurait fait leur connaissance près des névés, sur les arêtes ou en plein glacier. Car ces hommes, doués d'une énergie farouche et d'une résistance peu commune, ne reculent devant aucun obstacle pour mener à chef leurs expéditions, et s'élèvent souvent à quatre mille mètres avec quarante kilos au dos, pour redescendre à mille, dans la vallée. Les pires passages des Alpes leur sont familiers. On pourrait presque dire que chaque expédition crée un passage nouveau pour dépister les douaniers, déjà sur les traces du précédent. La nuit est la grande protectrice du contrebandier, et l'orage son plus dévoué complice. Peu importe qu'il y ait un glacier à traverser ou quelque arête périlleuse. On partira le soir, on marchera la nuit, on franchira la frontière à

la faveur des ténèbres, et à l'aube on sera loin, à l'abri, caché dans le fenil d'un chalet ou dans quelque caverne hospitalière, rendez-vous de la bande. Le mystère dont s'entoure le contrebandier est nécessaire à son salut, car plus traîtresse que l'avalanche, plus meurtrière que la chute de pierres, plus perfide que la crevasse est la balle du douanier.

Le garde-frontière de montagne est aussi soumis à une rude existence. Quel est l'alpiniste qui, sur le versant italien des Alpes n'a pas croisé en chemin, à la limite des glaciers, une patrouille de douaniers ? A l'affût, fouillant les pentes à la longue-vue, la carabine au côté, ils sont prêts à tuer, en cas d'alerte, traquant le contrebandier comme une bête mal-faisante. Les rencontres sont fréquentes et la lutte implacable. Les couteaux brilleront, on se fusillera, on cherchera à se précipiter dans l'abîme.

Le royaume d'Italie ne plaisante pas avec les contrebandiers. Sévères sont les punitions qui

les frappent ; sévères et infamantes, car c'est souvent au bagne qu'on les envoie expier leurs méfaits. N'est-il pas affligeant de penser que le montagnard qui passe en contrebande quelques kilos de sucre ou de tabac est puni à l'égal du contrebandier-gentleman, véritable escroc, habitué des stations mondaines de la Riviera ? Mais l'Etat ne saurait que faire de cette question de sentiment et de nuances.

Zermatt, le petit village valaisan blotti au pied du Cervin, est un rendez-vous connu des contrebandiers italiens. On y vient du Valtournanche, du Valpelline, et des vallées situées à l'est et à l'ouest du Mont-Rose et du Breithorn. La plupart de ces montagnards arrivent en Suisse avec du beurre ou du fromage dont ils se débarrassent moyennant quelques deniers. Du produit de leur vente, ils achètent à bas prix les denrées chères dans leur pays, qu'ils revendront à bon compte. Quelques voyages fructueux et c'est le pain assuré pour plusieurs mois. La vocation est engageante. Beaucoup en tâtent, beaucoup

l'abandonnent et beaucoup y laissent leur peau. Les risques sont terribles. Mal équipés, pesamment chargés, ces malheureux sont souvent, trop souvent, victimes de la montagne. Il n'est pas d'année où la chronique ne relate quelque sombre catastrophe survenue à une expédition de contrebande. On est tenté d'admirer et de plaindre, tour à tour, ces hors-la-loi qui donnent à leur pays un si frappant exemple d'audace et d'énergie.

De Zermatt on passe en Italie — dans le Val-tournanche — par différents cols, notamment le col de Saint-Théodule (3322 m.), mais ce n'est point là un col de contrebandiers. Le Breuiljoch et le Furggjoch (app. 3340 mètres), tous deux à la même hauteur et près de l'arête est du Cervin, font plutôt partie de leur itinéraire. Deux autres cols, celui de Valpelline et le Tiefenmattenjoch (3593 m.) sont les passages habituels des contrebandiers du Valpelline.

Ce Tiefenmattenjoch est peu connu. Raide pente de neige durcie, souvent glacée, et coupée

de crevasses, il est comme un pont entre les importants glaciers de Za-de-Zan et des Grandes-Murailles, en Italie, et de Tiefenmatten (bassin de Z'mutt) en Suisse. La Dent d'Hérens le domine, à l'est, de ses lourds glaciers suspendus, cependant qu'à l'ouest se redresse la Tête de Valpelline. Hormis les contrebandiers, nul ne s'y aventure, si ce n'est, de loin en loin, quelques audacieux grimpeurs. La longueur du trajet, le danger exceptionnel de ces glaciers, la difficulté et les périls du *joch* lui-même, son altitude, effraient le voyageur. D'autres passages moins scabreux attireront ses pas. La vallée que l'on découvre de ces crêtes est pauvre. Le Valpelline, en effet, ne compte guère que de misérables villages. En quittant les glaciers de Za-de-Zan, on descend sur Prarayé, humble et solitaire hameau perdu dans cet entonnoir de montagnes et dont les masures grises abritent du bétail. Des familles de pâtres y logent une bonne partie de l'année. Les uns sont guides, les autres porteurs, mais tous plus ou moins contrebandiers. Le

malheur est qu'à Prarayé, comme au Breuil, comme à Macugnaga, comme partout ailleurs, il y a un poste de douaniers. Or, à Prarayé comme au Breuil, — comme partout ailleurs! — le douanier est détesté, méprisé, haï. On le tient à l'écart, on l'ignore, on le fuit. C'est un fainéant qui n'est là que pour martyriser le pauvre monde et conspirer contre lui. Mais, *cristo* ! malheur à lui ! s'il tue, on tue ! L'Italien a autant de feu dans les veines et d'ardeur à la vendetta en Piémont qu'en Sicile.

* * *

L'affaire de Jean-Joseph le contrebandier était presque oubliée. Une année avait passé et personne ne s'était levé pour venger sa mort, considérée comme un meurtre par les montagnards. Le douanier qui avait fait le coup — un grand bel homme, dit le Romain, dans la vallée — réussit à prouver qu'il avait été attaqué et qu'il avait tiré pour se défendre. L'enquête était close. Le Romain restait à son poste, et une

fois de plus, la loi du fort écrasait le faible. Il n'y eut pas de sérieuses rencontres cette année-là, entre garde-frontières et contrebandiers. Par contre, le Romain, s'autorisant du bruit créé autour de son nom par cette malheureuse histoire et se sentant soutenu par ses supérieurs, afficha avec insolence une attitude toujours plus hostile aux montagnards. Il dévisageait les filles, hardiment et sans vergogne, poursuivait de mille vexations ceux qu'il soupçonnait de donner asile aux fraudeurs et menaçait de faire arrêter les pâtres des alpages supérieurs, sous prétexte de complicité. Et en vous toisant, il avait l'air de vous dire : « Poltron !... ni toi ni un autre n'avez le courage de venger le mort ! » Mais le gaillard se trompait bien, comme vous le verrez par la suite.

Dans ces villages de montagne on est tous un peu de la même famille. On se marie, ma foi ! sans y regarder de trop près. De telle sorte que l'âpre existence de là-haut resserre les liens d'amitié et rend solidaire ce petit monde, uni

déjà par la contrebande. Parmi les camarades du pauvre Jean-Joseph, deux contrebandiers notoires, Antoine et Daniel — ceux dont on pouvait espérer la vendetta ! — ne prenaient plus guère part aux expéditions clandestines et finalement y renoncèrent tout à fait. Le Romain se félicita de l'aubaine : c'était deux dangereux adversaires de moins, dont il fallait, coûte que coûte, capter la confiance. Sa tactique le servit à souhait. Il rencontra auprès des contrebandiers convertis un accueil, d'abord bourru, puis moins rude, jusqu'à devenir amical. De l'amitié aux confidences, le pas est vite franchi ; aussi, en attendant d'en faire des mouchards, le Romain vantait les charmes de son métier, et un soir après boire il raconta comment avait péri Jean-Joseph.... Ah ! Romain de malheur ! malheur à toi !... Tu viens de signer toi-même ton arrêt de mort !...

Dans ton dernier sommeil tressaille, brave Jean-Joseph ! dors tranquille et réjouis-toi ! Tes amis d'antan sont là qui veillent et préparent à ton meurtrier la plus cruelle des vengeances.

N'as-tu pas trouvé, ce soir, la terre moins lourde, et moins noire l'ombre dans le cimetière? N'as-tu pas entendu passer dans l'angelus un souffle de libération, de haine et de joie? L'humble croix de bois penchée sur ta tombe, enfouie parmi les fleurs et la verdure, ne t'a-t-elle pas parlé de revanche?...

Or, vers la fin de septembre, il y eut de si beaux jours que le désir de monter au Cervin tourmenta Antoine et Daniel. On fit la proposition au Romain qui accepta, et, sans plus tarder, l'on se mit en marche pour la Becca — comme on appelle encore le Cervin, là-bas.

* * *

Sur l'arête rocheuse les hommes s'élèvent lentement. Ils se faufilent, se tordent, s'agrippent, se hissent d'un bloc à l'autre, s'arrêtent, tendent la corde, repartent. Des stalactites de glace cuirassent les noires murailles des précipices de Z'mutt. Au long des parois, rongées

de taches, et par les ravins découpés où les pierres dégringolent en sifflant, des brumes, finement nuancées de teintes lilas, flottent nonchalantes. Du gouffre sombre monte la blancheur du glacier. Et le vide, embusqué à l'ombre des puissants escarpements, est là qui vous attire, vous guette, vous enveloppe et vous suit. Le vide qu'on ne voit pas, qu'on ne connaît pas, qu'on n'entend pas, le vide qu'on aime et qui tue... Le soleil fait jaillir sur les pentes ses blonds rayons. Et les lourdes tours de granit, les fines aiguilles, élancées comme de jeunes cyprès, les rocs aux larges flancs sculpturaux, tout sertis de touches de lumière, font au Cervin une crête de feu.

Hardiment, les hommes s'élèvent. Ils sont quatre : le douanier, dit le Romain, les deux anciens contrebandiers, Daniel et Antoine, et Ange, — une figure nouvelle, — camarade d'autrefois, rencontré comme par hasard au Giomein et qui s'est joint à la petite caravane. Les grimpeurs ont passé la nuit au refuge, vide en ce

moment de tardive saison. A l'aube, ils ont ceint la corde et sont partis.

Les uns après les autres, les obstacles fameux de la célèbre arête sont surmontés. Les précipices s'approfondissent. Les nobles lignes du mont prennent une beauté plus pure et dévoilent leur merveilleuse architecture. Là-haut, tout là-haut, drapée de ciel bleu et resplendissante : la cime !... la cime, dont les fabuleux contreforts s'unissent en une façade pareille, de loin, au portique clos d'un temple, flanqué d'informes gargouilles.... Par les couloirs de neige, tendus comme des arcs, des glaçons, que le soleil a décrochés, filent avec un bruit de cristal. Un pan de rocher s'effondre avec fracas, bouscule d'autres rocs qu'il entraîne, et précipite, sur les flancs dénudés, une avalanche de pierres, crépitante et fumeuse. Puis c'est de nouveau le silence, le grand, l'éternel silence, toujours le même, et qui monte vers les cieux comme une offrande de la terre.



Au pied de la croix érigée au sommet du Cervin, les hommes sont assis. Ils mangent en causant. Une bonne lassitude alourdit leur corps fatigué par la montée ardue et les efforts violents. Ils devisent tranquillement. Ils ne seraient pas plus expansifs, assis sur le banc, devant le chalet. C'est qu'une ascension ne compte pas pour eux et la victoire est peu de chose, habitués qu'ils sont à batailler chaque jour contre la terre rebelle pour vivre. Le paysage sublime qu'ils découvrent ne les émeut pas. La corde déliée gît sur une dalle. Les piolets émoussés par les heurts sont plantés, obliques, dans un reste de neige. Les provisions débordent les havresacs ouverts.

Il fait doux. Aucun vent, aucun nuage. Le ciel arrondit son immense nef d'azur et plonge à l'horizon. Les Alpes blanches, aux multiples chaînes entrelacées, aux multiples cimes, luisent

au soleil, des abords immédiats jusqu'aux confins à peine visibles, fluides et vaporeuses. Ternes, les forêts bleu d'ardoise, ternes, les vallées grises, ternes et décolorés les champs, les pâturages et les gorges. Seul, le soleil éclatant écrase la beauté des plaines et exalte celle des gouffres en irisant les coulées de glace verdâtre et le pur profil des rocs déchiquetés.

Face à Zermatt, dévale le monstrueux abîme : à pic formidable, tacheté de franges neigeuses, poli de plaques glacées miroitantes et barbelé de murs noircis. La pente file, se raidit, arque son échine et s'éclipse, c'est le vide... puis, le glacier d'une blancheur candide, où roulèrent, fracassés, les infortunés compagnons de Whymper. Plus bas, en ligne droite, on distingue les chalets bronzés de Z'mutt, et plus bas encore, Zermatt, à cheval sur la Viège, avec ses pâtés de constructions... Nulle cime dans les Alpes entières — dans le monde peut-être ! — ne donne autant que celle du Cervin la frissonnante sensation du vide. Dans son splendide isolement,

la pyramide du mont est là, comme un écueil géant cerné par la mer, cernée, elle, par le vide, battue par le vide béant de tous côtés, et semble toucher le ciel.

* * *

— Voyons, Romain ! encore un doigt !... faut prendre des forces pour la descente.

Et le Romain tendait son gobelet et lampait goulûment le vin généreux. Il ne refusait pas. L'excitation de l'escalade et la dépense physique avaient affaibli son corps et desséché sa gorge. Après le premier coup de fouet du vin, une légère griserie le troublait. A celle de l'alcool s'ajoutait celle de l'altitude, la réaction molle des sens après la tension nerveuse soutenue des heures durant. Il mangeait peu et buvait sec. Il suffit souvent en haute montagne d'une goutte de vin pour vous démolir un homme, fût-il très robuste.

— Alors, c'est tout ça, ce fameux Cervino ?

s'exclama-t-il. J'y conduirai, l'an prochain, le poste de Prarayé, au grand complet.

Et il riait en entonnant le refrain populaire de *Santa Lucia*.

— C'est tout ça, Romain!... Notre vieux Cervino n'est plus comme autrefois, du temps de Carrel le bersagliier.... Avance ton verre, tu m'en diras des nouvelles de celui-ci!...

Si le douanier eût été moins gris, il aurait observé les signes d'intelligence que les hommes échangeaient à chaque nouvelle rasade. Eux ne buvaient presque pas.

— Camarades, reprit le Romain en levant son gobelet, je bois à la santé des contrebandiers de tout le royaume... amen!

— Voilà qui est bien parlé! fit Antoine, et moi, à celle des douaniers qui devraient être, tous, aussi bons gueux que toi.

Les hommes trinquèrent. Daniel, debout, appuyé à la croix, allumait sa pipe.

— Tiens! dit-il en tirant une bouffée, le col de Valpelline, là-bas... non, pas là... là-bas, contre

la Dent, là où ça brille comme une vitre ! J'aime pas voir ce coin, ça me rappelle trop ce pauvre Jean-Joseph... ça a été son dernier voyage avant l'histoire....

Un bruyant éclat de rire l'interrompt. C'était le Romain qui, la langue épaisse, y allait de son récit :

— Ah!... ah!... ah!... avant l'histoire... que je vous la raconte, moi, l'histoire; c'est une drôle d'affaire, par la Madone! et, foi de douanier, vous saurez de jolis détails que je peux dire ici, au sommet du fier Cervino où pas un mouchard ne m'entendra. Au pied d'une croix, ça va bien, je suis absous d'avance. Attention... je commence ! Rions un peu, cristo ! ça réchauffe comme le vin, de rire... Le col de Valpelline!... ah! mon vieux Jean-Joseph!... pour sûr que ça a été son dernier voyage avant l'autre, le grand, celui qui mène au paradis. Ce qu'il a dû être étonné, notre bon saint Pierre, de le voir arriver sans s'annoncer... avec son ballot de tabac!... Ecoutez, mes amis, voilà l'histoire :

j'étais monté seul, ce jour-là, faire la ronde, et j'avais juré de ramener une marmotte pour la soupe. A midi, je n'avais pas tiré un coup, je m'arrête, furieux de ma malchance, et m'étends pour casser une croûte, — c'était juste avant la moraine, près du plateau, où il y a un lac au printemps... Tout en mangeant, je restais aux aguets, — le coin est connu pour son gibier, — me jurant de tirer *la première chose qui bouge*, J'étais là depuis tantôt un quart d'heure, sans rien de neuf, lorsque je crois voir remuer, vis-à-vis, sous les névés de la Tour de Creton; je prends ma longue-vue, j'examine, et, mes amis... vous devinez, hein? parfaitement, un homme, un contrebandier qui se faufilait derrière les rochers, son baluchon au dos. Ah! brigand, que je me dis, toi tu y as. (Ici, Ange, le quatrième compagnon, sursauta et pâlit.) C'était Jean-Joseph, je le reconnus à ses côtelettes... Le vieux renard ne se méfiait plus, et la moutarde me monta au nez en pensant à tous les tours qu'il nous avait joués... Nous a-t-il fait suer, celui-là ;

combien de fois avons-nous trotté derrière lui pour... pour rien ! Quel bon débarras, quel nettoyage ! que je pensais en caressant ma carabine... Après tout, ça bouge, donc j'ai le droit de tirer, rapport à la promesse que je m'étais faite ; tant pis, autant ça qu'une marmotte... c'est du gros gibier de rapport. — Verse à boire, camarade, fit-t-il à Antoine, ça me déliera mieux la langue pour la fin qui approche.

Il vida son gobelet d'un trait, la tête renversée, et poursuivit, en s'essuyant la moustache du revers de la main :

— Je regrette pour ta peau, pour ta femme et tes enfants, tu triches le royaume, tu bernes les douaniers, oui, parfaitement, tu te f... de nous... Hardi!... je saisis ma carabine, j'épaule, je vise lentement (le Romain mimait tout en parlant, l'œil gauche fermé, les bras dans la position du tireur) et... pan!... je tire... L'autre n'a pas dit ouf!... il est tombé raide sur son baluchon, les quatre fers en l'air... à quatre cents mètres, camarades, en plein dans la tête... Quel coup, hein?... ça vaut...

Il n'acheva pas. Une étreinte de fer lui broyait le bras, le soulevait et l'avait planté debout. Ange était devant lui, qui le fixait, muet, le visage effrayant. Le douanier, subitement dégrisé, stupéfait, ne se débattait pas et ne comprenait pas. Mais comme les secondes passaient et que l'étreinte se resserrait et que le visage d'Ange devenait hideux, il eut une exclamation de douleur et grinça :

— Cristo, camarade, tu es ivre ! Lâche donc, mais lâche-moi donc... Daniel!... Antoine!...

Antoine et Daniel ne bougeaient pas. Ils regardaient en silence. Et Daniel, appuyé à la croix, retira sa pipe de la bouche et dit simplement :

— Ange ! il est le fils de Jean-Joseph !



Fin septembre, les jours sont courts. Partis tard du refuge, les grimpeurs étaient arrivés tard à la cime. L'après-midi finissait et on sentait que le soir serait vite là, sans crépuscule, sans lueurs attardées. Le soir et la nuit.

Le Romain, ligotté et bâillonné, gisait sur le dos, au pied de la croix. Sa tête reposait sur le rebord de l'abîme italien, et le courant d'air exhalé du gouffre faisait frissonner ses cheveux. Il ne voyait que le ciel, le ciel bleu, le ciel pur et serein, sans nuage. Et ses yeux, agrandis par l'horreur de cette attente silencieuse au bout de laquelle s'érigéait son arrêt de mort, roulaient dans leur orbite. Il ne remuait pas, sachant que le moindre mouvement le ferait basculer. Il comprenait maintenant la machination tramée contre lui, la trahison des deux contrebandiers, la rencontre fortuite avec cet Ange, venu on ne sait d'où!... Cet inconnu? le fils de Jean-Joseph!... le fils de Jean-Joseph!... Les dernières paroles de Daniel, incisives, tranchantes, tragiques dans leur simplicité, s'étaient incrustées en son âme : « Ange! il est le fils de Jean-Joseph! » L'heure de la vendetta avait sonné, impitoyable et implacable. Et il souhaitait déjà de glisser le long des parois, avant qu'on l'y jetât.

A l'écart, les trois contrebandiers s'entretenaient. Le mystère qui entourait leur conciliabule,

leur tranquillité, leurs puissantes carrures et leurs énergiques visages, impressionnaient davantage que des menaces. Ils étaient — expression suprême d'une force invincible et inébranlable — comme le destin lui-même, comme la fatalité dressée dans une vie, contre laquelle toute révolte est sans effet, et toute prière stérile. Un homme allait mourir. Et ce conseil de mort tenu là-haut, près du condamné, sous le geste de divine bénédiction de la croix du Cervin, était effroyable.

Seul, sur l'arête neigeuse reliée au sommet suisse, Daniel s'avavançait. Arrivé à son extrémité, il s'arrêta, contempla longuement la pente, fouilla les Rochers rouges, scruta, la main en visière, le versant par où montent les caravanes de Zermatt, puis revint sur ses pas.

— Personne, dit-il, allons-y.

— Allons-y ! répéta Antoine en hochant la tête.

Les trois hommes s'approchèrent du Romain, qu'ils entourèrent. Les yeux du prisonnier, fixes,

et tout pleins d'une indicible frayeur, se rivaient tour à tour aux yeux des contrebandiers.

Ange, blême, prit la parole :

— Tu vas mourir, douanier ! (Le Romain n'eut pas un mouvement, comme paralysé.) Tu vas mourir, bandit ! Lâchement, tu as assassiné mon père... à toi, maintenant... La misère est au logis, la mère, elle est malade, les enfants ont faim... moi, j'arrive du régiment... Une année a passé, mais les camarades ont veillé... et moi, Ange, le fils de Jean-Joseph que tu as tué, je venge mon père et je te dis que tu vas mourir.

Un soubresaut secoua le corps du Romain. Il s'arcbouta sur la nuque et faillit couler dans l'abîme. Antoine le maintint, immobile, un genou sur la poitrine.

— Tu vas mourir, misérable, reprit avec un tenace entêtement le fils de Jean-Joseph... tu vas mourir, mais pas comme tu crois... On dirait que tu as envie de tâter de ce précipice ? Hein ! tu te dis : autant y rouler tout de suite avant qu'on m'y f...!... Non, brigand!... non, tu te

trompes, on ne t'y f.... pas! Ah! nom de nom, ce n'est pas l'envie qui me manque, mais, vois-tu, les cailloux où tu te casserais la gueule ne sont pas encore assez durs pour toi... Pardi, tu serais mort trop vite... tu n'aurais pas le temps de dire : ouf! comme mon père!.. Ce serait une fin trop douce pour ta carcasse... Tu vas mourir en douceur, en beauté... le supplice est de notre invention... et tu auras le moment de penser à ton crime... Tu vas mourir en croix, comme notre Seigneur Jésus-Christ, et si tu sais prier, demande-lui qu'il te pardonne!...

Le corps du Romain frémit comme si une révolte suprême le soulevait. Le bâillon comprimait mal les efforts désespérés de sa bouche et les paroles ardentes de pitié et de pardon, les paroles de supplication, les paroles suprêmes jaillies du tréfonds de son être, les paroles ne sortaient pas, murées. Une sorte de grognement lui râclait le gosier et de la bave souillait ses joues. Alors les prunelles flamboyèrent, les yeux s'arrondirent, se dilatèrent, et chavirèrent dans l'orbite injectée. Le Romain s'évanouit.

En un tour de main, les trois contrebandiers l'avaient redressé et appliqué contre la croix. Ils le lièrent à un mètre au-dessus du sol, les bras ouverts attachés aux bras de fer, toujours bâillonné, toujours évanoui. Puis, s'étant encordés et ayant mis sac au dos, par la haute muraille rouge qui soutient la cime du côté d'Italie, ils disparurent en silence, l'un après l'autre.

* * *

Le jour déclinait. Avec la venue du soir, le ciel s'était voilé. Un prélude d'orage courait sur les glaciers. La vaste arène de Tiefenmatten aux blancs gradins de neige était ombrée, comme si une impalpable poussière de cendre eût été balancée dans l'atmosphère. Une inquiétante torpeur pesait sur la terre. Et voici que du fond des cieux surgit une théorie de petits nuages brunâtres aux formes bizarres. On eût dit un vol d'aigles aux ailes déployées et planant dans le vent. Ils se posaient sur les cimes voisines, pliaient leurs ailes, s'arrondissaient,

↳ s'allongeaient, en fuseau, et ne bougeaient plus. La Dent-Blanche fut ainsi encapuchonnée, puis la Dent d'Hérens, puis l'Obergabelhorn. Seul, le Cervin, dégagé, brandissait sa pointe noire. Mais d'autres petits nuages aux ailes d'aigle apparurent qui volèrent vers le Mont, l'entourèrent, le cernèrent et submergèrent sa cime. Avec eux, un grand coup de vent passa en rafale sur les montagnes, et un autre, émané des vallées, tournoya dans les couloirs. Et ce fut un déclin de jour maléfique, sous le ciel de brumes abaissé, dans cette formidable enceinte de pics tronqués.

Les contrebandiers hâtaient leur descente. La tourmente et la nuit les talonnaient. Ils avaient déjà franchi l'Enjambée, la crête plate du Pic Tyndall, et entreprenaient de traverser les premiers rocs de la vertigineuse arête qui plonge sur le col du Lion, quand, tout à coup, ils s'arrêtèrent et levèrent la tête. Un bruit étrange, semblant tomber du ciel, passait au-dessus d'eux. C'étaient de longues clameurs éperdues, déchir-

rantes, pareilles par moments au gémissement du vent avec des inflexions meurtries, pareilles en d'autres à une mélopée molle et presque caressante. Les contrebandiers comprirent, car cela venait de la cime, et ils tressaillirent, aux écoutes. Daniel allait parler, lorsque — après un court répit — les clameurs recommencèrent. On eût dit qu'on égorgeait quelqu'un, tant les hurlements devenaient effroyables. En réalité, c'était pire qu'un égorgement. La mort devait être devant le vivant. Ils se regardaient face à face et les hurlements sataniques du vivant tenaient l'*autre* à distance. Les hurlements se succédaient à intervalles réguliers, coupés de brefs silences, puis reprenaient, rauques, plus forts, plus désespérés, pour finir graduellement étouffés, lamentables. Les mornes murailles du Cervin étaient toutes vibrantes de ces horribles cris où frémissaient le spasme suppliant du secours, le roulement frénétique de sanglots qui faisaient deviner des larmes de sang. Et c'était, plus aiguës, des notes stridentes, semblables au

rire hystérique d'un dément, jetées à bout de souffle, puis des râles, puis de nouveau le silence comme une vie en suspens prête à retourner au néant...

Graves, les contrebandiers écoutaient, graves et recueillis, insensibles aux cris du crucifié aux prises avec la mort. Ils songeaient en leur cœur que leur acte était humain, que justice était faite et Jean-Joseph vengé...

— Le gredin, dit Ange, il a fait sauter le bâillon... Gueule seulement, douanier de malheur, n'y aura personne pour te décrocher ce soir (il regarda le ciel menaçant), ni demain... Gueule, va, gueule seulement !...

Les lamentations qui s'élevaient de nouveau s'étranglèrent subitement dans la gorge du Romain. Un spectacle aussi grandiose que terrifiant lui imposait le silence et clouait de stupeur et d'effroi superstitieux les contrebandiers. Un rayon de soleil dardé du couchant bousculait les brumes accumulées, les trouait, déblayant la cime et projetant, immense et surnaturelle, la croix sur l'écran de nuages. La silhouette du crucifié se découpa

nettement, noire sur le ciel pâle, l'homme apparut fantastique et l'instrument de supplice aux montants ajourés, l'œuvre de quelque puissance occulte, infernale¹....

La vision spectrale, immobile, s'anima un instant ; ce n'était que le Romain qui se débattait ! Puis, la lumière diminua d'intensité et à mesure qu'elle s'éteignait le spectre s'estompait, se voilait, parut se fondre aux brumes blafardes et se dissipa. Les nuages s'épaissirent, s'arrondirent par le haut, s'égalisèrent et barrèrent de leur base horizontale le chef du Mont.

Un profond silence avait suivi la disparition du spectre et comme les cris ne s'élevaient plus, il y avait dans ce silence, lourd et vide, de la terreur et du mystère. On aurait entendu, ce soir-là, autour du vieux Cervin, le vol silencieux de l'ombre monter, monter des glaciers livides et frôler les murailles...

Brusquement, une rafale tournoyante et glaçante se recourba sur le Mont qu'elle secoua.

¹ Phénomène météorologique connu sous le nom de spectre du Brocken.

Entraîné dans ce sillage de furie, un épais nuage qui croisait au-dessus du glacier de Z'mutt fondit sur la cime, tel un oiseau de proie sur sa proie. Et les brumes, comme fléchissant sous ce poids nouveau, s'abaissèrent jusqu'aux puissantes roches de l'Epaule. Un fulgurant éclair, un zigzag enflammé, qui déchire les nuées. Le tonnerre. Assourdissants, les craquements se prolongeaient, martelaient les parois, se cognaient aux découpures des arêtes. Et les échos roulaient sourdement, emportés par le vent, au large. Le tonnerre était à peine étouffé qu'une giboulée de grésil crépita sur les rochers. Presque instantanément, la montagne fut blanche et les brouillards l'enveloppèrent. Ce fut le soir. Aux premières heures nocturnes des flocons s'éparpillèrent dans le grésil, et lentement, calmement, il commença à neiger... Dans la nuit, un orage se déclina autour de la cime du Cervin. Les éclairs lui tressèrent une couronne de feu, et le tonnerre, sans relâche, emplit les ténèbres tourmentées de ses grondements de cataclysme.

A l'aube, il neigeait toujours.



Huit jours durant, il neigea. Des brouillards traînaient sur les vallées. Huit jours durant, le Cervin fut invisible. Une gloire de lumière salua l'aurore du neuvième jour. Le Cervin, éblouissant de blancheur, blanc des pâturages à la cime, montait d'un seul jet vers le ciel bleu, plus bleu que la mer. Le spectacle était d'une rare et divine beauté. Le dixième jour, une caravane, ayant forcé les arêtes neigeuses, s'arrêta, pétrifiée, en arrivant au sommet. A la croix, un homme était crucifié, qui la regardait venir, les yeux fous, démesurément agrandis, la bouche tordue en un sinistre rictus, les doigts recroquevillés. Des glaçons pendaient aux extrémités des croisillons. Une frange de neige festonnait le montant de fer ainsi que le corps du crucifié, dont la tête dodelinait, mue par le vent aigre qui soufflait.

Et comme la caravane, terrifiée, faisait mine de reculer, un chouca, perché sur le crâne du mort, s'envola sans un cri.

Gladys.

GLADYS

A Mrs E. Sawyer.

I

La mort tragique de la comtesse Gladys de Fairté, assommée par des pierres, avec le comte et leurs deux guides, dans les parages du glacier du Brouillard, sur le versant italien du Mont Blanc, me remet en mémoire d'une façon particulièrement lucide les moments de ma vie où j'eus le privilège de l'approcher.

La première fois que je la vis, c'était à Londres, il y a environ dix ans, au vernissage de l'exposition des Peintres de montagne, dans les locaux de l'*Alpine Club*. J'avais remarqué d'emblée cette élégante jeune femme en arrêt devant un *Cervin* de mon père, qui indiquait à son compagnon, un officier de cavalerie, à monocle, les

voies d'accès de la célèbre cime. Elle soulignait ses commentaires du geste, et sa fine petite main, gantée de blanc, l'index tendu, se promenait, très sûre d'elle-même, de l'arête de Zermatt à celle de Z'mutt ; elle fit une station dans la face nord, à cette partie du *Toit* dite des *Rochers rouges* où périrent en 1865, lors de la première ascension, les malheureux camarades de Whymper ; puis, brusquement rabattue sur le Furggjoch, elle s'éleva, précise, suivant le profil de l'arête de Furggen. Au ressaut, nouvelle pause ; elle s'infléchit délicatement sous l'énorme tête du Mont et rejoignit, d'un coup d'ongle bref, l'*Epaule*, en diagonale. C'était, ma parole, le chemin qu'avaient suivi l'illustre grimpeur Mummery et ses guides, Alexandre Burgener et B. Venetz, les premiers à se hasarder par là, en 1880. Cependant, ma surprise fut à son comble quand, la menotte sur le ressaut de Furggen, la jeune femme se mit à expliquer, d'une façon très claire, la manœuvre exécutée, en 1899, par un cher ami à moi, l'alpiniste-écrivain italien

Guido Rey, qui chercha à franchir l'immense paroi vierge à l'est, sous le sommet.

Un peu en arrière du couple, et dans le va-et-vient du public, les paroles de l'inconnue ne me parvenaient que par lambeaux, mais la mimique de son doigt était suffisamment éloquente pour moi, admirateur passionné du Cervin... Ici, Daniel Maquignaz fixa la corde à nœuds et la laissa couler dans l'abîme ; là, Antoine entreprit l'ascension de la terrible cheminée ; accroupis contre le roc, — vers ce coup de spatule jaunâtre, — Guido Rey et Ange attendirent.... A ce moment, interrompue par l'officier, lequel ne prêtait qu'une oreille distraite à cette étrange histoire, la jeune femme se détourna et s'avança, vive, au-devant d'un groupe d'amis qui l'entraînèrent vers les toiles de Loppé, aux gigantesques séracs bleus. Ahuri, je regardai s'éloigner cette étonnante mondaine qui portait un si prodigieux intérêt aux choses de quatre mille mètres, quand une main se posa sur mon épaule et me fit sursauter.

— Allo ! que pensez-vous de la comtesse ?

— La comtesse ?

— La comtesse de Fairté ? N'étiez-vous donc pas avec elle ?

— Cette jeune femme ? Non ! Je n'ai pas le bonheur de la connaître.

— Oh ! je vous demande pardon, je croyais... elle est une de nos meilleures alpinistes, voyez-vous.

— Fairté, Fairté... c'est pourtant un nom qui ne m'est pas inconnu, fis-je en scrutant ma mémoire.

— Certainement, repartit Mr. W. E. R. F., membre du club, vous avez dû en entendre parler à Chamonix, Courmayeur, Zermatt ou Grindelwald. Elle et son mari ont « fait » toutes les Alpes.

— J'y suis, m'écriai-je, je l'ai même vue — oh ! de loin — il y a deux ans ; elle montait à l'Aiguille Verte par le couloir de la Charpouz et nous étions aux Druz. Tiens !... comment, c'est elle !... Voilà, par exemple, qui est extraordinaire.

Je cherchai des yeux l'énigmatique comtesse,

mais elle avait disparu. Et, devançant mon désir, Mr. W. E. R. F. me dit :

— Si vous me le permettez, je serai heureux de vous présenter à elle demain soir, chez Sir Evelyn S.

Je l'assurai du grand plaisir que cela me causerait et, tout en devisant, je me renseignai.

Fille unique d'une vieille famille anglaise, Gladys avait épousé à dix-huit ans le comte Olivier de Fairté, gentilhomme gallois un peu plus âgé qu'elle, un mariage d'amour dans toute la profondeur de la définition. La Suisse se trouvant sur l'itinéraire de leur voyage de noces, ils y gravirent, par snobisme, encadrés de guides ordinaires, quelques montagnes célèbres : le Breithorn de Zermatt, la Jungfrau, le Mont Blanc... Si faciles qu'elles soient, ces montagnes suffirent pour les conquérir, jusque dans la mort, hélas ! Et de ces cimes leurs âmes, que n'avait point atteintes la bassesse de la société, communiquèrent par la beauté de la montagne comme elles communiaient par l'amour.

Vues d'en bas, les Alpes sont belles et décoratives, c'est un spectacle qui plaît, — comme la mer vue du rivage, — mais pour en pénétrer la beauté, il faut accomplir le terrible et magnifique pèlerinage qui s'achève, là-haut, à la pointe d'un roc ou sur des arêtes de neige posées au bord de l'infini...

En quatre ans, le comte et la comtesse avaient promené leur jeunesse et leur enthousiasme sur tous les sommets en renom de la chaîne Pennine, accompagnés des fameux guides, les frères Lochmatter ou Pollinger, de Saint-Nicolas. Lui, sportsman de race, mettait peut-être plus d'intérêt technique à ces randonnées alpines qu'elle, plus passionnée. Gladys s'était littéralement donnée — le mot ne me paraît pas trop fort — à la montagne, avec une sorte de joie émerveillée et de foi absolue. Assez intelligente pour comprendre que rien ne la décevrait dans cette marche à l'idéal où elle retrouvait, synthétisées en une symbolique grandeur, les pensées éternelles et les nobles émotions de l'art, elle ap-

portait à cette rude existence une admirable crânerie et surtout la volonté de vaincre, cette volonté que les femmes déploient en général aux séductions de l'amour, tenaces, sous une apparente légèreté.

A l'école de leurs guides, véritables virtuoses dans l'art de grimper, ils avaient acquis rapidement, par une prédisposition naturelle, — presque tous les Anglais ont ça dans le sang, — ce qu'un alpiniste doit savoir pour se passer des services des gens du métier. On sait pourtant que l'apprentissage de la montagne est dur. Il ne suffit pas de savoir à peu près manier la corde et le piolet, d'escalader proprement une paroi de rochers, sans culbuter trop de cailloux, ou de conduire une caravane à travers un glacier, sans tomber dans ses crevasses. Non. Le vrai sans-guide doit joindre à la force physique une vigueur morale égale, qualité fondamentale, aussi essentielle, sinon plus, que l'instinct (lequel ne s'apprend pas) et qui lui permettra de démêler au milieu d'une muraille le couloir le moins

dangereux et la bonne cheminée, au milieu d'un glacier les ponts de neige les plus solides, et sur une pente exposée d'éviter les avalanches. Il y a deux qualités de sans-guides, les vrais et les faux ; les premiers égalent, ou à peu près, les meilleurs guides ; les seconds, favorisés par le hasard, nous les appellerons les honorables sans-guides. Les Fairté appartenaient nettement à la première catégorie et agrémentaient leur maîtrise, comme par coquetterie, d'une pointe de témérité qui frisait l'héroïsme.

Affranchi de la surveillance de ses guides, le couple n'en continua pas moins sa brillante série : l'Aiguille Verte par l'arête du Moine, le Géant par la face nord, la Dent Blanche par l'arête de Ferpècle, la Dent d'Hérens par le glacier suspendu qui se soude au Tiefenmattenjoch (cette dernière, une nouvelle « route », si je ne m'abuse), et de nombreuses autres expéditions, toutes de premier rang. Parfois, un ami les accompagnait, mais ils préféraient leur solitude. Ne suffit-il pas souvent d'une pensée étrangère

qu'on sent peser sur soi, occultement, pour détruire ou paralyser un état d'âme harmonieux ? Et, suprême honneur rendu à leurs vertus alpines, les guides, notamment les médiocres, dont on connaît l'hostilité pour les sans-guides, les saluaient très bas. Bref, ils avaient conquis non seulement des sommets, mais chose plus ardue, des cœurs. Leur distinction, leur type de race pure, l'élégance de leurs pensées, leur simplicité charmante rayonnaient et semblaient envelopper leurs compagnons anonymes d'hôtel ou de cabane. Contrairement à la caricature de l'Anglaise, alpiniste en casquette, perche aux dents saillantes, telle qu'on la voit dans les journaux humoristiques, la comtesse Gladys de Fairté était belle et, fait rare dans la nature, joignait au caractère d'une sportswoman, une grâce féminine exquise. Je pus m'en rendre compte le lendemain, à la réception chez Sir Evelyn S., le distingué président de l'*Alpine Club*.

* * *

Dans les salons où se pressait une nombreuse société, Mr. W. E. R. F. me présenta au comte Olivier de Fairté et à sa femme. Aux premiers mots nous nous comprîmes et, faisant table rase des banalités usuelles, nous devinant des goûts semblables, nous échangeâmes nos sympathies, franchement, sous l'impulsion de nos meilleurs sentiments. Avec discrétion je félicitai la comtesse de sa conférence de la veille sur l'histoire du Cervin. Elle m'assura, étonnée et rieuse, ne pas avoir remarqué ma présence, ce que je voulus bien croire sans aucun dépit. Puis, inévitablement, du Cervin en peinture nous passâmes au Cervin lui-même. Ils l'avaient gravi quatre fois par ses quatre arêtes et se proposaient d'y remonter l'été prochain afin de tenter la descente de la vertigineuse arête de Z'mutt, répétant ainsi la prouesse exécutée par Miss Bristow, la belle-sœur de Mum-

mery, et le guide Joseph Pollinger. Ici le comte, nous priant de l'excuser, nous laissa en tête à tête. Nous prîmes place dans la véranda. Déjà rapprochés par notre passion de la montagne, nous évoquâmes des noms de guides, d'amis, de sites, de mêmes pics gravis. Il se trouva que j'avais précédé d'un jour leur passage à la cabane du Weisshorn; que nous avions probablement dû nous voir dans la salle à manger de Riffelalp; que leurs guides étaient de mes fidèles amis; qu'ils avaient rencontré le romancier Edmondo de Amicis — un passionné du Valtournanche — et Guido Rey, à l'hôtel du Giomein, au Breuil, le jour où, avec mes frères, nous y passâmes, redescendant bredouilles de la Dent d'Hérens. Ces détails l'amusèrent, mais son étonnement fut à son comble lorsque, indifférent, je lui posai certaines questions précises sur sa mémorable ascension de l'Aiguille Verte par la Charpouaz. Elle finit par deviner que le Petit Druz, où nous étions ce jour-là, offrait un excellent poste d'observation. A notre retour au

Montanvert nous apprîmes le nom de ces étonnants grimpeurs.

De ces souvenirs, nous en vinmes à discuter de l'influence de la montagne sur l'art en général. Elle avait une culture très étendue et des idées originales sur toutes les œuvres inspirées par le paysage alpestre en peinture, en musique, en littérature. *La Montagne*, de Michelet, l'avait empoignée par ses magnifiques synthèses descriptives. Nous fûmes d'accord sur ce point que Michelet avait compris le caractère de la montagne avec une incomparable grandeur, sans y être jamais allé. Seul, le génie peut triompher de pareilles antinomies dans son interprétation. Les *Souvenirs d'un alpiniste*, d'Emile Javelle, l'avaient ravie. Nous effleurâmes l'esthétique de Ruskin et son admirable testament spirituel écrit « sous la paix sans nuages des neiges de Chamonix. » Et nous aboutîmes à l'impétueux Byron. L'ingénieux parallèle qu'elle établit entre la partition musicale du *Manfred* de Schumann et le poème me plut infiniment. Mais pour elle la mon-

tagne demeurerait éternellement au-dessus des spéculations de l'esprit humain, mystérieuse et inaccessible, continuant à jouer jusqu'à la fin des âges, par son rayonnement, le rôle sacré que lui attribuait la mythologie¹.

— Vous souvenez-vous ? questionna-t-elle comme pour couler sa pensée dans un moule de poésie.

Et lentement, elle prononça la lyrique apostrophe de *Manfred* en face des abîmes de la Jungfrau :

¹ On pourrait étendre cette conception à la définition de Chateaubriand (titre du IV^e livre du *Génie du christianisme*) : « Harmonie de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain » en n'étudiant ici que le côté mystique religieux. La comtesse Gladys de F. était une mystique, théosophe peut-être, mais je ne le crois pas. La tournure de ses pensées indiquait une orientation nettement panthéiste. Nous ne discutâmes qu'une fois de l'idée de Dieu. « Si Dieu existe, disait-elle, il existe, c'est certain, où ? En nous, peut-être, latent ? inconscient ? le génie des anciens ? ce n'est pas à lui de venir à nous, c'est à nous de monter à lui. N'est-ce pas tellement humain de s'imaginer Dieu pour asseoir sa prière ? Vous, chrétien, vous priez ; moi, panthéiste, je médite. Après tout, quelle différence ? Je n'en vois pas. Nous avons besoin de nous recueillir, par faiblesse, pour ramasser nos forces et atteindre finalement le même but : vous, la foi ; moi, mon idéal de perfection et de beauté ; l'un à l'autre semblable par leur morale et leur discipline intérieure : une forme d'autosuggestion. »

(J'ai respecté intégralement cette profession de foi dont l'élévation ne peut que compléter la personnalité de la comtesse G. de F.)

« Et vous, montagnes, pourquoi y a-t-il en vous tant de beauté?... »

Elle s'était tue, maîtrisant une émotion soudaine, et elle restait immobile et grave, le regard perdu, semblant voir surgir au fond de son imagination une vision lointaine d'arêtes de neige posées au bord de l'infini...

.
C'était un étrange paradoxe que notre dialogue sur la montagne dans l'animation sensuelle des salons. Autour de nous on devait parler futilités, potins mondains, sport. Des rires de femmes fusaient ; l'aile des éventails balançait mollement la rumeur dissonante des voix ; des bijoux scintillaient ; et sur tous les habits noirs et les brillantes toilettes, les lustres épanchaient des flots de lumière vive.

J'avoue très franchement que, au risque de passer pour un imbécile, ce tête-à-tête qui avait l'air d'un flirt et n'en était pas un me séduisit plus qu'un babillage.

La comtesse Gladys avait de l'esprit. Elle pro-

longeait l'élégance naturelle de ses gestes jusqu'en ses plus intimes pensées, et je conclus de ses réflexions qu'elle éprouvait pour la laideur sous toutes ses formes une suprême répulsion. Elle s'exprimait en un français très pur. Ses *r* roulés, son léger accent exotique, ajoutaient à son charme un quelque chose d'indéfinissable. Je l'écoutais, ravi, me livrer ainsi le meilleur de son âme, ingénument, sans pose, sans artifice, et — chose incroyable ! à laquelle ne nous ont point habitués les femmes de Paul Bourget ou de Marcel Prévost — sans complications sentimentales. Certaines natures de femmes, impressives et passionnées, subissent avec une rare puissance l'influence de l'amour ; elles en sont comme imprégnées. La beauté des sentiments qu'elles portent en elles, irradiée, les transfigure. Telle la comtesse Gladys, parée de la double beauté de l'amour et de sa dilection pour la montagne, réfléchie en son âme comme en une eau limpide.

Je la contemplais. Un peu renversée dans son fauteuil, très décolletée, ses épaules émergeaient

de précieuses Chantilly, dont les dessins aux entrelacs délicats s'enroulaient autour de ses bras nus. Dans sa chevelure dorée, nul bijou ; deux solitaires étincelaient à ses oreilles. De grands yeux mauves, rêveurs ; le nez court et droit, légèrement retroussé ; une denture éblouissante dans une bouche très petite ; le menton délié, elle incarnait le type de la mondaine d'Helleu. Elle avait vingt-quatre ans, on lui en donnait vingt, à peine.

Subjugué par son esprit autant que par son charme et captif de son enveloppante féminité, j'en étais à me demander si, finalement, tout cela n'était pas du cabotinage, — dans le monde, sait-on jamais ? — quand la comtesse lut ma pensée :

— Vous doutez de moi ? dit-elle en souriant, c'est mal. Je vous assure qu'il ne faut pas. Ah ! la stupide vanité et l'égoïsme des hommes !... Vous êtes tous les mêmes, allez ! Parce que nous sommes jolies, parce que nous avons l'air frivoles, évaporées peut-être, parce que vous

aimez nous respirer et nous admirer, vous vous imaginez que nous ne sommes faites que pour vous distraire ; agrémenter votre existence de flirt ou d'amour, quand vous vous ennuyez ; mettre dans vos demeures et parfois dans vos cœurs un peu de grâce et de poésie... Oui, c'est cela !...

Une moue dédaigneuse plissa l'arc de ses lèvres et, sans attendre ma réplique, elle poursuivit amère, se parlant à elle-même :

— Je déteste le monde... je le déteste... Partout, une femme est en butte à l'insulte d'un regard qui la salit... Y en a-t-il de ces regards !.. Si les hommes savaient de quel mépris nous les flagellons, peut-être par dignité personnelle renonceraient-ils à nous désirer et se rapetisser ainsi... Oui, je déteste le monde... les regards me font souffrir comme les pensées... Contre ces attouchements occultes, je me sens sans défense... Si je pouvais, — hélas ! que peut une femme ? — c'est dans les solitudes d'une vallée alpestre que je voudrais vivre, dans ce milieu

favorable à l'épanouissement de mes sentiments, de ma vie intérieure... à l'abri des bassesses d'ici...

Elle fit suivre son soliloque d'une pause, puis se tournant vers moi :

— Pourquoi vous avoir raconté ces bêtises ? Cela vous amuse ? non... C'est drôle, vous êtes le premier homme, après mon mari, devant lequel j'ai osé parler ainsi... Savez-vous comment Olivier nomme cela ? non ? « mes enfantillages romantiques... »

Je voulus approuver, rompre le silence niais auquel me condamnait son discours, mais elle ne m'en laissa pas le temps et me regardant dans les yeux, un peu suppliante :

— Non, ne doutez pas de moi ; au moins, vous, ne doutez pas ?

Brusque, elle me posa la question :

— Avez-vous fait le Taeschhorn par le Teufelsgrat ?

— Non, madame.

— Non !... bravo, moi non plus ; je vous y donne rendez-vous en juillet prochain.

Et redevenue hautaine, elle tendit sa main à deux arrivants qui s'inclinèrent sur ses doigts bagués.

Cette étrange confession, cette mondaine jetant l'anathème à ceux de sa caste, l'insolite rendez-vous au Taeschhorn par le Teufelsgrat !... l'une des plus longues et périlleuses ascensions des Alpes !. J'avoue que je m'y perdais un peu et, quoique disposé à croire à sa sincérité, j'hésitais. Après tout, pourquoi pas ? *Une femme qui a gravi les plus redoutables sommets n'est pas comme toutes les femmes.* Ce qu'elle avait dit *était vrai.*

La comtesse me présenta. Je reconnus aussitôt l'un de ces hommes comme étant l'officier à monocle, son cavalier de la veille à l'exposition de l'*Alpine Club.*

— Mon cousin, dit-elle, captain Hugh Pher-son.

Puis elle engagea la conversation avec l'autre.

— Je suis sûr, monsieur, commença l'officier, que vous discutiez montagne avec ma petite

cousine. Je l'observais, elle avait l'expression qu'elle a à son retour d'une saison en Suisse... boudeuse comme une perruche contrariée... puis elle s'apprivoise peu à peu... mais c'est long... Quelle bizarre créature; c'est dommage, en vérité ! Vous êtes alpiniste, sans doute, monsieur.

— Oui, monsieur, alpiniste et admirateur fervent de la beauté des montagnes.

— C'est ça, la comtesse de Fairté aussi. Un homme, je comprends, mais une femme ! elle, elle surtout. Elle s'ennuie dans le monde, au bal, au théâtre, et pourtant un sillage de succès la suit partout où elle passe. Elle est l'une des plus jolies et élégantes jeunes femmes de la société et (ici il se pencha vers moi) me croiriez-vous ? une épouse parfaite. Pas une aventure, rien. Mais ses idées, ses montagnes ; dommage, vraiment. Et puis, son mari partage ses goûts alpins ; c'est ça, vous comprenez ; ils s'adorent... En a-t-elle lassé des soupirants ! C'est peut-être aussi un genre de coquetterie comme un autre, com-

pliqué chez ma cousine des transports d'une âme ardente et poétique. Les femmes ! Quelle drôle de petite chose, les femmes !

La conversation continua badine. Toutefois, je retins des confidences de Hugh Pherson l'hommage rendu à la vertu de la comtesse. Ce fut un nouvel indice pour affermir ma foi en elle, la sachant si pure.

Parut le comte de Fairté flanqué d'un étranger à tête d'artiste.

— Madame, dit cet étranger flatteur, vous ne jouerez donc pas ce soir ?... Un tout petit Chopin ?

Sans avoir eu l'air d'entendre, elle parla :

— Olivier, je lui ai donné rendez-vous au Taeschhorn par l'arête du Diable, pour le mois de juillet, savez-vous ?

Le comte, flegmatique, répondit :

— Comment, vous avez fait cela ?... Mais, monsieur, est-ce que cela ne vous dérange pas ?... Ce sera charmant, sans doute ; nous aimons beaucoup votre pays, ma femme et moi ; je viens

d'apprendre que vous aviez fait avec vos frères un chemin nouveau à l'Aiguille Verte, mais par où ?...

— Comtesse, implorait l'artiste, le nocturne en fa dièze mineur, celui que joua Pugno au Queen's Hall.

— Peuh ! jeta l'officier en ajustant son monocle et contemplant sa jolie cousine, je parie vingt livres qu'après votre ascension de l'Enfer, du Diable, je ne sais plus, il y aura un entrefilet au *Times*, un article à l'*Alpine Journal* et votre photo à l'*Illustrated News*. Coquetterie, je le répète, et qui n'est pas à la portée de chaque fille d'Eve ; vous avez, Gladys, une façon très individuelle de vous affirmer, j'aime ça.

Elle eut un geste de dédain à l'égard de son impertinent cousin, et m'interrogeant :

— Aimez-vous la musique, monsieur ?

— Beaucoup, madame, beaucoup.

— Quoi ?... Beethoven, Mendelssohn, Debussy ?

J'avouai mes préférences marquées pour Bach, le vieux maître du *Clavecin bien tempéré*. Un sourire l'illumina.

— Moi aussi, dit-elle, mais *ici* on ne joue pas du Bach, vous comprenez... Vous souvenez-vous, Olivier, de cette adorable jeune fille entendue à l'hôtel Couttet, à Chamonix ?... elle jouait si bien le VIII^e andante du *Clavecin*... Oh ! cette musique entendue le soir de notre retour après huit jours de haute montagne... que c'était beau et comme cela s'harmoniait à nos impressions !... Je jouerai, voulez-vous, la sonate du *Clair de lune*.

A cet instant précis elle changea de physionomie, toute déjà dans l'idée musicale du morceau qu'elle allait interpréter. Et grave soudain, elle s'éloigna au bras de l'artiste.

La comtesse Gladys ne jouait que dans la mi-obscurité. Elle aimait ainsi envelopper de mystère la musique et, par cette simple disposition, prolonger jusqu'à l'extase l'état d'âme suscité.

On avait éteint les lustres. Seuls, quelques flambeaux vacillaient çà et là, reflétés, diffus, en la profondeur sombre des miroirs. Blanche, au grand piano noir, la comtesse plaqua quelques accords ; des arpèges s'élancèrent, faisant taire

le bruit des dernières conversations. L'assistance se recueillit, magnétisée. Par une fenêtre entr'ouverte un souffle d'air pénétra, effleura un buisson de roses blanches contre un trumeau. On entendit choir les pétales, imperceptiblement...

Alors, dans le silence du salon noyé d'ombre, le chant de l'immortel adagio s'éleva limpide. Sur le fond nocturne des accords, la mélodie se détacha en clarté douce, sereine et pacificatrice, eurythmique, pareille à un bas-relief antique sur sa frise de marbre. Immatérielle, innuancée et toujours égale, la voix des notes jaillissantes émergeait, portée par les ondes d'harmonie de la basse qui semblait diminuer ou augmenter sa propre voix pour dispenser au chant son intégrale beauté... Au seuil de l'*allegretto*, les ultimes notes expirèrent. Les mains déjà tendues retombèrent inertes. La comtesse baissa la tête, les bras joints, sur les genoux, et s'abîma comme en une douleur — ou une radieuse extase.

...Un miraculeux point d'orgue approfondit le

recueillement des âmes, plus triomphal que l'éclatement brutal des bravos. Nul ne murmura les compliments faciles; nul ne songea à applaudir. Dans le temps en suspens, il y eut comme un silence dans un autre silence...

* * *

Dressée au-dessus de nous, la pente de glace d'un élan vertigineux rejoignait l'arête. C'était quelques heures après l'aurore. Le soleil rasait l'arête effrangée de neige et s'épandait en une nappe diffuse de lumière et d'azur. On voyait, très bas, la découpure nette de l'ombre partageant un glacier. Tassés sur une vire, au nord, et adossés à une paroi hérissée d'aigrettes de givre, nous avons fait halte un moment avant d'entreprendre l'attaque de la pente glacée, d'une roideur redoutable, qui, subitement, nous barrait la route. Nous étions cinq, en deux cordées; la première: moi d'abord, Gladys et Fairté; la seconde: mes deux frères. Il faisait un froid

cruel. Les cordes et le cuir des souliers étaient durcis par le gel. L'acier des piolets collait à la peau. Au-dessous de nous c'était le gouffre figé dans l'ombre. La rumeur lointaine du torrent, dans la vallée, montait avec l'air glacial exhalé des murailles et des neiges. Au-dessus de nous, à cent mètres à peine, la nappe de lumière rebondissait, heureuse et dorée. Un rayon dessinait dans la buée bleue d'un névé — joli comme un jardin suspendu — des stries légères qui scintillaient pareilles à des fils de la Vierge. Mais cette onde de clarté était sans chaleur, et le froid, sournoisement, s'incorporait dans notre chair transie. Ah ! que la vie eût été belle sur les rochers de l'arête, au bon soleil de ce matin d'été ! Cent mètres à peine... sait-on ce que, là-haut, cela représente dans la vie d'un homme ?...

* * *

Le rendez-vous pris chez Sir Evelyn S. en hiver avait été tenu et nous nous étions rencon-

trés la veille à Zermatt. Les Fairté arrivaient du Dauphiné et nous, nous terminions une campagne dans le massif de Cogne. Le temps douteux nous confina dans l'hôtel. Nous en profitâmes pour organiser judicieusement notre escalade, renouer les relations et prolonger devant le feu de bonnes causeries. Autour de nous, dans ce salon de l'hôtel Mont-Rose où défilèrent tant d'alpinistes illustres, où s'ébauchèrent tant d'ascensions célèbres, des touristes discutaient et, eux aussi, préparaient leurs expéditions. Une odeur pénétrante de tabac anglais imprégnait les lourds habits de montagne et se répandait dans la pièce, mêlée aux vapeurs de thé.

J'appréhendais de revoir Gladys, persuadé que cette rencontre romprait le charme de l'inoubliable soirée, mais j'eus la joie de la retrouver telle que je l'avais quittée. Mon imagination n'avait rien ajouté à son souvenir qui pût l'embellir ou l'idéaliser. L'alpiniste de race qu'elle se révéla ne représentait qu'un côté de son impénétrable personnalité.

Un ami, le major H. C. O., de l'*A.-C.*, voulait à tout prix nous prêter Franz Lochmatter, son guide; nous avons carrément refusé, acceptant simplement ses conseils. Franz nous donna d'utiles renseignements; sur sa main gauche, jointe et relevée, figurant le Tæschhorn, son index droit traçait la direction de la montée; ici, le couloir; là, traverser le gendarme, descendre, puis revenir sur l'arête en biaisant par la face; éviter cette mauvaise paroi; puis la crête jusqu'au sommet; si les conditions étaient bonnes, en huit heures nous y serions.

Bref, nous étions prêts, archiprêts et sûrs de vaincre. Ce fut presque un soulagement quand, après deux jours de brume, dans le ciel sans nuages, balayé par le vent du nord, nous vîmes se dresser la double pointe des Mischabels, le Dom et le Tæschhorn. Notre arête, celle du Diable, aux cassures noires, enjolivées de fines ondulations blanches, s'étirait, magnifique et féline. Elle était la plus belle et nous avions *hâte* de l'étreindre. La chance nous favorisait. Pas trace

de neige fraîche ; les rochers étaient secs comme une route de Provence, après un coup de mistral.

Au télescope, devant l'hôtel, Franz inspectait la montagne.

— Bonne, dit-il, mais il y a les « chandelles ». Je vous conseille de les tourner à gauche.

L'œil à la lentille, les « chandelles » m'apparurent : d'énormes glaçons bleuâtres appliqués contre une paroi. Ce petit bout d'arête, dans le cadre rond de l'objectif, était terrifiant. Fairté se pencha et s'orienta :

— En effet, fit-il impassible, par la gauche.

Un des trains du matin nous emmena vers Tæsch et le même soir nous couchions dans une fenièrre de Tæschalp.

* * *

Aux premières heures du jour, longtemps avant l'aube, nous étions partis. A la lanterne, nous montâmes les pentes gazonnées et les éboulis. Un crépuscule blafard, rayé de longues

traînées de nuit, comme des fumées, succéda à l'obscurité. Et nous atteignions l'arête au moment où, à l'horizon devenu limpide, l'aurore s'ébroua. Puis ce fut la rouge montée de l'astre, la lumière jaillie dans le silence, le scintillement des cimes dans le ciel laqué d'or et de vert, l'embrasement des glaciers, l'espace reculé jusqu'aux bornes du monde sur un grouillement d'abîmes, plus morts que la mort...

Lentement, nous nous élevions sur l'arête déchiquetée, attaquant l'obstacle de front, sans tâtonnements, sans hésitation. Les Fairté marchaient superbement. Aux premiers pas, je les avais jugés et j'avais eu confiance. On sentait passer dans les cordées ce souffle d'héroïque solidarité qui devait soulever les conquérants vers les cimes vierges et nous octroyait à nous, humbles continuateurs qui n'avions rien à découvrir, l'enthousiasme et la joie. Si nous supportions longtemps cette allure et si les conditions continuaient à être favorables, à neuf heures le sommet serait à nous... Tout à coup, des

pierres, lâchées par le dégel, dégringolèrent, stridentes. Nous levâmes le nez. Les « chandelles » se dressaient à l'extrémité du toit de neige sur lequel nous venions de poser le pied. Soudé à la muraille suintante, c'était un échafaudage fragile d'immenses stalactites, donnant l'illusion d'un portique aux colonnades de cristal. Le spectacle était baroque et impressionnant. Mais nous hâtâmes le pas, silencieux, sachant qu'un seul de ces arcs élégants, en s'écroulant, causerait notre mort. Nous frôlâmes la base du ressaut et, le contournant par la gauche, nous obliquâmes sur le névé en vire. A sa pointe, dans l'ombre et la froidure, en surplomb, la terrible pente de glace nous barrait la route, posée là comme une dalle de marbre. L'opacité de ses flancs lisses, vert et bleu au milieu, en s'allongeant contre les rochers, où ils s'appuyaient, prenait des teintes d'ardoise. Plus bas, elle disparaissait sous la neige, happée par le vide.

Il ne fallait pas songer à passer ailleurs ; ou là, ou battre en retraite. Fairté, rochassier émérite,

proposa une cheminée, mais les plaques cuirassées de verglas qu'on devait traverser en diagonale pour l'atteindre nous parurent trop dangereuses. Battre en retraite ? cette solution — qui n'était peut-être qu'une manière de galanterie — m'était suggérée par la présence de la jeune femme. Nous tîmes conseil ; Gladys s'opposa nettement à toute idée de retour et nous décidâmes de poursuivre l'ascension. Une pente de glace nous barrait la route. Qu'importe ? Elle n'était pas la première qu'on allait mater ! Et puis, nous avions hâte de sortir de cette face nord aux murailles pâles de givre, où le froid faisait mal. Nous nous désencordâmes. Les deux cordes furent nouées bout à bout. Je partis, attaché aux soixante mètres, portant en bandoulière la corde supplémentaire et, en poche, deux pitons de fer avec un marteau. L'estimation de la longueur de la pente était difficile ; vue en raccourci, elle ne semblait pas dépasser quarante mètres, cinquante au maximum ; vers le haut, la glace vive se mêlait à la neige, semée de ro-

cailles ; de là, à l'arête, ce n'était qu'un névé à peine incliné. Notre plan était le suivant : je tenterais de rejoindre la rocaille la plus rapprochée, d'où je hisserais les autres ; sinon monter les soixante mètres, planter un piton dans la glace, passer la corde autour, attendre les autres et repartir en répétant la manœuvre.

Deux heures durant, accroché à la pente, je grimpai lentement, les doigts crispés dans des encoches taillées, les pieds sur les marches que je venais de creuser. La roideur et la trempe acéraine de la glace rendaient le travail du piolet pénible et périlleux. Je ne pouvais qu'esquisser des entailles où les mâchoires des crampons se plantaient. Deux heures durant, collé à la pente, je m'élevai lentement, sans pouvoir me retourner, sentant glisser contre moi sa polissure bombée qui, parfois, m'effleurait le visage d'un attouchement furtif, mais terrible. Confusément, sous moi, j'entendais parler. Quelqu'un battait la semelle. Quelqu'un siffla un air très dansant. Quelqu'un me criait inquiet, de loin en loin :

— Ça va ?

— Oui, répondais-je en serrant les dents et sans interrompre mon travail.

Et de mes petits coups grinçants, je continuais à griffer la paroi de glace.

Avec un bruit léger de porcelaine brisée, les esquilles s'éparpillaient. La corde bougeait, je me haussais de trente centimètres avec une lenteur infinie, ne pensant à rien sinon qu'à ne pas déplacer le poids de mon corps en équilibre sur deux pointes de crampons.

On croirait qu'il y a des lignes saisissantes à écrire sur la psychologie d'un homme qui, seul, franchit une pente de glace dans l'ombre d'un abîme, échappe à la puissante attraction magnétique du gouffre et monte vers la lumière, le soleil, l'espace azuré... L'image ne manque pas d'un certain lyrisme, mais cette psychologie, en somme, se réduit à quelques pensées élémentaires qui tiennent plus de l'instinct que de la raison. Par conséquent, cette analyse ne serait que d'un intérêt médiocre et ne mérite guère d'être écrite.

Subitement, la pente s'adoucit; la glace plus tendre et blanchâtre. vola en éclats sous mon piolet. Je pus enfin me redresser et respirer largement.

— Combien de corde encore? criai-je.

— Vingt mètres!... me fut-il répondu, ça va?

— J'y suis! fis-je. Quelle heure?

— Neuf.

— Neuf heures!... J'avais donc mis deux heures pour faire ces quarante mètres, c'était incroyable. Je me retournai et quand je vis l'échelle de mes pas se déroband, vertigineuse, sous moi, je compris. A l'autre bord de la pente, au bout de la corde qui commençait à s'alourdir, j'entrevis mes camarades, immobiles formes grises contre le roc, qui me regardaient. A ce moment, une chaleur bienfaisante m'inonda et le soleil m'éblouit.

— Attention, j'avance, criai-je, six mètres jusqu'au caillou!

Dans mon dos, la corde râpa les rugosités de la croûte gelée et à grands coups de piolet, à toute volée, je me taillai un chemin jusqu'à l'arête. Le courant d'air du versant sud m'as-

pergea, et sans contempler le nouveau panorama découvert, je marchai rapidement sur la crête de neige, vers un îlot de cailloux où je m'assis. Solidement arc-bouté, les mains rivées à la corde, passée autour d'un bec de rocher, je hurlai :

— Ça y est, vous pouvez venir !

La corde oscilla, se tendit et se mit à vibrer doucement. Un bruit confus s'éleva. On venait. Molle, la corde se détendit. Je la ramenai à moi, par petites brassées, la maintenant tendue et sentant frémir dans mes muscles gonflés la vie de celui qui montait... Tout à coup, là-bas, à l'endroit où la pente de glace subitement repliée profilait sa boursoufflure luisante sur le fond violacé de la vallée, là où le soleil l'irisait d'une caresse lumineuse, Gladys émergea du gouffre... Arrivée sur la neige, elle s'arrêta, tenant la corde d'une main, l'autre appuyée à son piolet, son ombre menue allongée à ses pieds.

— Allo ! me lança-t-elle joyeusement.

Elle se retourna, fit un signe aux autres et, crânement, repartit sur mes traces. De loin, sa

silhouette était délicieuse, mais ce n'était qu'une silhouette, tandis que de près ce fut l'apparition de la femme, la troublante créature de la réception de Sir Evelyn S.

En une fugitive apparition je revis la comtesse, mêlée à l'éclat de la soirée, m'effeuillant, rêveuse, ses hautaines et fières pensées. Les mots, quoique vibrants et passionnés, n'exprimaient qu'incomplètement le sens profond qu'elle voulait leur donner. Mais ici, au large souffle vierge des quatre mille mètres, ces mots, exhumés du passé, s'animaient, une âme se réveillait en eux, une âme ardente et mystique, celle-là même qui palpita dans l'adagio de Beethoven et ordonna à la foule un silence triomphateur. Il avait fallu cette attente de longs mois et l'épreuve de l'ascension pour me révéler, dans cette communion de Gladys et de la montagne, la vérité limpide de son idéal.

Droite sur l'arête de neige pailletée des feux des cristaux, Gladys, nimbée de soleil, se profilait sur le ciel bleu, entre la coupole blanche du

Breithorn et le triangle noir du Cervin. La grâce ingénue de son corps aux lignes souples et charmantes s'harmoniait divinement avec le prodigieux décor déroulé derrière elle. Et les abîmes creusés sous elle, — murailles aux rides de granit, cheminées verticales où le vertige titube, fracas des cailloux culbutés, couloirs engorgés, neiges éternellement virginales, rocs bousculés par l'avalanche, arêtes aux dentelles de pierre, jet des aiguilles sculptées dans l'espace, infranchissables pentes de glace aux miroitements de verroterie, faisceaux de séracs chancelants, gradins paisibles des glaciers aux blancheurs délicates, litanies des eaux souterraines, odeur de gouffre et de silence ! — et les abîmes creusés sous elle, et l'enfoncement des vallées, et le déploiement jusqu'à l'horizon du solennel cortège des Alpes, tout ce magnifique chaos de pierre et de glace s'élançait pour soutenir l'arête de neige posée au bord de l'infini, sur laquelle s'avavançait la jeune femme...

A deux pas de moi elle se désencorda, rosée

sous son hâle, et se tourna en face de l'immensité. Une pensée unique monta dans l'extase de ses yeux, purificatrice comme l'élévation : « Et vous, montagnes, pourquoi y a-t-il en vous tant de beauté?... »

La corde que je lançai aux autres trancha le silence.

* * *

Nous étions, ce soir-là, mes frères et moi, les seuls hôtes du petit hôtel de Staffel-Alp. La saison tirait à sa fin. Malgré le prolongement inaccoutumé des beaux jours, les touristes devenaient de plus en plus rares. Les mayens étaient vides. Trois vaches sans clochettes paissaient autour de l'hôtel, parmi les plantes de myrtilles aux feuilles incarnadines et les rhododendrons desséchés. Les crépuscules hâtifs sentaient l'automne. Les soirées étaient fraîches et les nuits froides. Chaque matin, la gelée brouissait les gazons bronzés. Mais le jour, quel coloris ! cette fine clarté d'octobre où les ombres sont aussi

fluides que la lumière. Les glaciers, complètement désenneigés, étincelaient, nets et polis.

Depuis quelques jours, nous flânions, sans désir, sans dessein, par les pâturages et les moraines étagés en gradins sous le Cervin. Le Cervin, vu de Staffel-Alp, de si près et si bas, contorsionné, se soulevait lourdement, semblable à une colossale ruine. La mélancolie de la saison ajoutait à sa splendide laideur. Mais le départ avait été décidé et nous devions, le lendemain, franchir le Breuiljoch pour descendre le Valtournanche — la vallée aimée — dans l'apaisement des heures crépusculaires.

Il pouvait être dix heures du soir. Nous venions de regagner nos chambrettes lorsque des coups répétés, frappés avec force à la porte de l'auberge nous clouèrent sur place. Le corridor craqua. On parla à travers l'huis. Une caravane attardée arrivant du Schönbühl, sans doute ? La clef grinça et la porte s'ouvrit. Une exclamation de peur retentit. En même temps, une voix s'éleva, haletante, décousue... une voix connue. Nous nous regardâmes stupéfaits :

— Fairté !

— Comment !

— Seul !

Pressentant une mauvaise nouvelle, nous dégringolâmes quatre à quatre les escaliers. Dans la salle à boire, qu'une lampe fumeuse éclairait, en face de la servante qui se lamentait, le comte était debout, sans veston, sans gilet, la chemise déchirée, sans chapeau, les cheveux embroussaillés, très pâle et crispé, sans sac, sans piolet, sans corde, le pantalon en lambeaux, crotté. Une balafre sanglante lui lacérait le front et ses mains étaient recouvertes de sang séché, mêlé de terre. Il était l'image vivante des morts en montagne... L'interrogation jaillit, anxieuse :

— Gladys ?

— La comtesse ?

— Un accident ?

Sourdement, le regard atone, le comte balbutia :

— Un accident... Gladys... pas morte... non, pas morte !

Il vida d'un trait un cognac, passa machinalement sa main rouge sur son front rouge, mais la douleur

le fit tressaillir ; il nous regarda et seulement à ce moment parut nous voir et nous reconnaître ; comme nous, il s'étonna de l'extraordinaire rencontre.

Après notre traversée du Tæschhorn par le Teufelsgrat, nous nous étions séparés. Le couple se rendait à Cogné, et nous, nous partions pour l'Oberland bernois. Un intervalle de deux mois et le hasard, inouï, nous réunissait de nouveau au pied du Cervin, mais cette fois-ci en des circonstances de malheur. L'instant n'était point aux souvenirs ni aux explications.

— Nous descendions l'arête de Z'mutt, poursuivait, laconique, Fairté, — Gladys et moi. Du refuge italien nous étions montés au sommet par la *Galerie de Carrel*. La descente, en bonnes conditions jusqu'au couloir ; impossible d'aller plus bas, du verglas partout, nous continuons par la face. Dans le couloir Penhall une avalanche... nous lance sur le glacier de Tiefenmatten... Longtemps étourdis... choc terrible... Quand j'ai repris mes sens, Gladys toujours évanouie... Je l'ai enveloppée dans mon veston

et suis venu... comme j'ai pu... Elle est à cent mètres au-dessous de la rimaye...

Nous décidâmes de partir sur-le-champ au secours de la jeune femme. Rapidement équipés, les lanternes allumées, nous nous enfonçâmes dans la nuit, devançant le comte et un porteur. Le malheureux, malgré une entorse et des contusions, s'obstina à nous suivre de loin, maîtrisant ses souffrances avec une énergie farouche.

Sombres, des aroles, derniers vestiges de végétation, dressaient, çà et là, leurs branches noueuses. Les cailloux du sentier roulaient bruyamment sous nos pieds. Des moutons réveillés bêlèrent. Un grelot tinta. Au gazon succéda le sable. Et devant nous, comme une dune devant la mer, la masse noire de la moraine barra le ciel constellé. Derrière elle c'était le glacier, le grand glacier de Z'mutt. Nous allions parmi les blocs, trébuchant sur la glace et les éboulis, enjambant les crevasses, fentes de noirceur où grondaient des eaux souterraines. Aucun souffle ne troublait le calme de la nuit. Le scintillement

des étoiles emplissait l'air immobile et très pur. On distinguait vaguement sous les ténèbres du Cervin la coupure blanche de son glacier, d'où tombait, confus, un bruit de torrents. A mesure qu'on avançait, les blocs s'espaciaient, la pierraille diminuait, la glace était plus étendue et rugueuse. La pente se releva, s'évasa. Le ciel s'élargit. Des constellations nouvelles s'allumèrent. Devant nous s'ouvrit la gorge de Tiefenmatten.

Nous étions montés d'une traite, puisant dans notre angoisse l'irrésistible élan qui nous poussait vers Gladys agonisante, morte peut-être. Et nos cœurs de vieux coureurs de montagne, inaccessibles à la peur, tremblaient à l'idée de soulever tout à l'heure la pitoyable et fragile loque humaine. Recrus par l'effort, nous prîmes un instant de repos sur les roches éboulées de l'arête de Z'mutt. L'air très froid caressait nos tempes ruisselantes. Le sang gonflait nos veines dilatées.

Très bas, nous entendions distinctement les pas de la caravane du comte. On voyait luire ses lanternes.

Les cordes furent déroulées ; on ajusta les crampons ; on s'encorda à grands intervalles. Et nous repartîmes par les neiges durcies du glacier de Tiefenmatten... Morte ou vivante ? La menace du Cervin nous jetait en avant de toutes nos forces, taciturnes, hantés par le mystère. Rapidement, on atteignit le bord du premier gradin. Nous nous orientâmes. On avait beau vriller l'obscurité, les lanternes tenues à bras tendus, on ne voyait rien autre qu'une vague étendue grise inclinée, fuyant sous l'ombre. Le Cervin rapproché se dessinait dans la nuit avec une puissante majesté. Sa masse énorme obstruait tout un coin de ciel et des étoiles s'étaient éteintes. Cependant, les yeux s'accoutumèrent à cette pâleur sourdement sortie des neiges. On finit par discerner l'embouchure du couloir et, coupé par l'avalanche, le feston de la rimaie. C'était ce sinistre bas-fond de gouffres, incurvés de la Dent d'Hérens au Cervin, qu'il fallait fouiller pour retrouver Gladys. Nul bruit d'eau ne rompait le silence pétrifié. Les ténèbres encais-

sées y planaient plus épaisses, le froid y était plus mordant.

Pour soulager notre angoisse en face de ce néant, je criai à tue-tête :

— Gladys !...

Nous attendîmes, la respiration haletante et le cœur battant, rauque comme des aboyements. Alors, la voix émoussée par la nuit, un écho nous redit : « Gladys !... » Oh ! les syllabes de ce joli prénom palpitant dans l'espace, ce « Gladys », envolé des rochers juchés parmi les étoiles !

Nous fonçâmes dans l'obscurité, plus lourds d'anxiété, enjambant les crevasses, crevant les ponts, griffant la glace de nos crampons acérés. Cent mètres sous la rimaye ! Nous étions parvenus dans le champ de l'avalanche. Un agglomérat d'énormes boules neigeuses, des glaçons émiettés, des pierres, de la terre. Etalée en éventail, la neige vomie par le couloir — ouvert droit au-dessus de nous — avait creusé en coulant une sorte d'ornière géante, aux parois lisses et dures. Sur cette bordure nous grimpons, éche-

lonnés, et, tous les cinq pas, on s'arrêtait, les lanternes levées, pour explorer le lit de l'avalanche. On devinait à ce spectacle extraordinaire la violence du glissement et on se demandait comment un homme avait pu en sortir vivant et si l'autre, hélas ! si l'autre en reviendrait. Nous allions enfin le savoir.

Il n'y avait pas plus d'une heure que nous explorions la pente, quand l'un de nous eut un cri :

— Là!...

A la lueur des lanternes, au milieu de l'espace lumineux encerclé d'obscurité, un corps gisait à plat ventre, dans une rigidité cadavérique, et ce corps était nu jusqu'aux hanches.

Gladys, à moitié dévêtue, une jambe repliée, tendait les bras vers le Cervin en un geste d'imploration ou de protection. Autour d'elle, la neige portait d'étranges empreintes, comme d'une lutte violente. Des vêtements, du linge, un sac, une corde, un chapeau étaient jetés çà et là, en désordre. Des traces de pas et des taches ensan-

glantées révélaiient nettement le passage du comte. Appuyée sur la joue, — son ravissant profil finement dessiné, les traits crispés, les doigts recroquevillés, le teint livide, ce torse nu pris dans la glace, cette belle chevelure dorée, défaite, brunie par l'eau, souillée de terre et coagulée, — la jeune femme — si elle était morte — avait dû trépasser en proie à d'atroces tourments. Nous contemplions, béants de silence et de pitié, cette charmante et tragique martyre de la montagne. Une voix dit :

— Elle est morte...

Personne ne répondit, mais nous vîmes luire au creux des reins, enchâssée dans la chair, une paillette de glace qui s'élevait et s'abaissait, imperceptiblement. Gladys respirait !

Par l'étau de ses mâchoires, péniblement deserrées, nous inondâmes son gosier de cognac. Son visage était exsangue. Les narines pincées ne bougeaient pas. Elle avait les yeux clos et les oreilles gelées. A son expression d'indicible terreur, on pouvait mesurer les affres de ses

souffrances. Son masque était déjà celui d'une morte... Nous tentâmes de la soulever, mais en vain, elle était de plomb : le gel soudait Gladys au glacier et *ils ne faisaient qu'un*.

Ce fut horrible ! Pour l'arracher à cette monstrueuse étreinte, il fallut patiemment, afin de ne pas la mutiler, découper dans la neige le moule glacé qui lui comprimait le buste et couper ses cheveux. Nous l'étendîmes sur une couverture, un rouleau de cordes sous la tête, et nous la frictionnâmes à l'alcool. Sur sa splendide poitrine maculée de boue, la neige agglutinée fondait lentement.

Ah ! l'atroce et lugubre besogne ! Et quel tableau que celui de ces trois hommes, muets, agenouillés sur le glacier autour de cette jeune femme inanimée, le buste découvert, — cette nudité dévoilée, — sous la flamme sautillante des lanternes accrochées aux piolets ! La chevelure collée dans la neige est un petit paquet sombre plein de reflets brillants, — pauvre défroque de beauté abandonnée au glacier.

Un prélude d'aube cerna l'horizon. Le contour des arêtes se détacha plus pur sur le ciel plus clair.

Et comme en une sorte d'extase, remontant de la mort à la vie, Gladys ouvrit les yeux sur les étoiles pâissantes.

* * *

Dix mois après notre périlleux sauvetage, Gladys, longtemps entre la vie et la mort à la suite d'une pneumonie compliquée, se remit lentement. Elle avait failli perdre les pieds et les mains, gelés, mais finalement l'ablation de l'auriculaire droit fut seule nécessaire. Sur le conseil de la Faculté, le comte partit avec sa femme pour Ceylan. Le soleil de l'île ne pouvait que triompher du mal mortel respiré dans la tombe de glace de Tiefenmatten.

Vers le milieu du printemps suivant, une lettre de Gladys m'assurait de son retour définitif à la vie et me donnait une relation assez curieuse de son horrible nuit. C'est un document psychi-

que qu'il me paraît intéressant de transcrire ici comme complément à l'histoire de son premier accident.

.

Kandy (Ceylan), printemps 19...

« Mon cher ami,

» Vous serez, sans doute, étonné de recevoir cette lettre au lieu des impressions promises sur notre voyage au Temple de la Lune ; mais cela ne fait rien. Olivier prétend qu'elle vous intéressera et que j'aurais dû depuis longtemps vous écrire ces choses. Il a peut-être raison. Mais, savez-vous, j'ai toujours éprouvé une sorte de frayeur rétrospective, comme une répugnance à réveiller ce lambeau de passé. Parfois, sous l'impulsion d'un nervosisme qui m'échappe, les sinistres images se lèvent, s'animent, me torturent, puis retournent au néant, ce gouffre d'inconscience qui sommeille derrière notre âme. Et puis, sans parler de nervosisme, il y a ma main

droite — mon pauvre petit doigt — dont la hideuse mutilation est un souvenir lancinant... Hélas! moi, mutilée. Je ne puis m'y habituer et j'ai complètement lâché mon piano. Parfois j'oubliais, mais tout à coup une note, deux notes ne sortaient pas... Alors, je comprenais, mais ces moments étaient affreux et je sanglotais sur le clavier. Les docteurs ont insisté pour que je ne fasse plus de musique à cause de mes nerfs; j'ai obéi. J'ai le sentiment d'avoir atteint le sommet de la courbe de ma vie et de glisser déjà rapidement sur la branche descendante. Mais je reviens à l'accident. Comment vous en parler quand, autour de moi, les bambous et les aréquiers bruissent dans l'air musqué de cette terre hindoue? N'est-ce point un mauvais songe que je vais évoquer?

» Mon mari vous a raconté notre chute. Vous savez donc comment, balayés par une avalanche dans le Penhalls'couloir, nous fûmes précipités sur le glacier de Tiefenmatten, en bas de la face de Z'mutt.

» ...Soulevée par une vague de neige, je glissai sur le dos, les bras en croix ; autour de moi, un fracas de cataracte... puis, plus rien. L'oubli.

» Quand je revins à moi, j'étais seule dans le sillage de l'avalanche. Ecrasée par le silence, meurtrie et à moitié ensevelie, je n'eus pas le temps de concevoir clairement la situation que déjà l'épouvante obscurcit mes sens et, dans l'allègement de tout le corps comme sous l'empire d'une narcose, je m'évanouis de nouveau. A partir de cet instant et jusqu'au moment où je repris connaissance, grâce à vous, à la fin de cette nuit tragique, une vision hallucina mon cerveau ébranlé par la chute, l'épuisement et les commotions nerveuses.

» Voici : j'étais mollement étendue dans une prairie, au pied d'un cerisier en fleurs. Le ciel était de clair azur et le soleil découpait, sur la verdure du gazon, l'ombre ovale de l'arbre aux somptueuses floraisons blanches. Les méandres d'un ruisseau luisaient, argentés, entre des bordures de mousse. Soudain, par un phénomène

qui me parut des plus naturels, un autre arbre en fleurs m'apparut, puis trois, quatre, cinq et la prairie, vide d'abord, en fut peuplée. Ce n'était plus qu'une voûte frémissante de pétales blancs et roses, sous la caresse de l'azur. Une fraîcheur délicieuse tombait des branches embaumées; lasses, des fleurs effeuillaient leurs corolles gonflées de douceur, et des pétales, frêles nacelles de rêve, s'en allaient lentement au fil de l'eau... Cette fête de lumière, d'odeurs, de fleurs et de couleurs me ravissait. Un engourdissement voluptueux coulait en moi. J'étais heureuse de vivre.

» Cependant, je ne me sentais pas seule. *Quelqu'un* était étendu non loin de moi, mais comme *étranger* à ce paysage que j'étais *seule* à voir. Je sentais cette présence sans pouvoir la définir, Avec qui me trouvais-je en ce lieu paradisiaque? *Qui* m'accompagnait? *Qui?* mais *qui* donc? Je *voulais* savoir, mais je ne pouvais *pas*. Ainsi qu'il arrive à l'état de demi-sommeil, malgré un secret désir de reconquérir sa conscience,

je ne réagissais qu'à peine, jouissant sensuellement presque de la torpeur qui m'enivrait. Ma volonté se dérobaît, mes pensées s'assoupissaient, amoindrissant de plus en plus les bribes d'énergie que j'entassais pour accomplir l'effort mental afin de *savoir*... Tout à coup, l'obsession s'annula. Je ne sentis plus peser sur mon imagination délirante *cette présence* ; l'énigmatique personnage disparut et je me retrouvai seule dans la prairie enchanteresse. Alors, il advint que le soleil s'empourpra. Une clarté rouge illumina les floraisons blanches. L'azur se volatilisa et le ciel fut de plomb, strié de longues fulgurations pâles. L'air s'embrasa, irrespirable. La prairie roussit, les fleurs se fanèrent, et, sous les arbres desséchés, l'eau du ruisseau s'évapora. Surprise par cette chaleur insolite, plus que par la subite transformation du paysage — on ne s'étonne de rien, en rêve, n'est-ce pas ? — je commençai de me dévêtir. Une flamme rose s'allongea vers moi, brûlante... Fuir ! il me fallait fuir, respirer, me rafraîchir... mais je demeurais immobile, ha-

letante, hypnotisée par cette flamme rose, dardée ; pour échapper à son haleine, brusquement je me dévêtis jusqu'à la ceinture. Mes bras tendus pour la repousser et mon torse nu furent en même temps sa proie. Une impression de brûlure me traversa avec une violence inouïe. J'éprouvai, semi-consciente dans mon inconscience, l'extraordinaire sensation que cette flamme, sans augmenter de chaleur, s'enroulait à moi, m'enserrait, m'écrasait... je voulus me débattre, je griffai, je mordis... mais mes forces rapidement à bout me paralysèrent. J'étouffais... l'étau se resserra. Je voulus crier... nul son ne sortit de ma gorge. L'étau se resserrait toujours plus... me broya. J'eus alors la perception très nette que dans mon évanouissement, je m'évanouissais.

» ...Quand je rouvris les yeux, vous étiez penchés sur moi, à la lueur des lanternes et dans la nuit close.

.
.

» J'ai souvent cherché à m'expliquer ce cauchemar qui tient plus de l'hallucination que du rêve. Un de nos amis d'ici, un officier auquel j'en ai parlé, m'a raconté qu'au cours d'une expédition géographique dans les montagnes du Cachemire, il avait eu un phénomène assez pareil. Harassé et épuisé, il somnolait en marchant, titubant dans les éboulis d'une moraine. Un paysage de fantasmagorie lui apparut, et en même temps se fit en lui l'oubli de toute réalité présente jusqu'à la perte totale de la mémoire du nom et de la personnalité de ses camarades. Il définissait cela un « mirage suprasensible ».

» Pour moi, l'explication de mon « mirage suprasensible », j'aime mieux dire, mon « paysage de mensonge », me paraît facile. Les floraisons blanches ne peuvent être que le souvenir de la vision des neiges qui frappa ma rétine pendant la chute, et le décor, la création de mon cerveau halluciné. Jugez dans quel état d'épuisement physique et nerveux je devais être *après* la tension occasionnée par la longue descente de l'arête

de Z'mutt et l'avalanche ! Cette présence que je n'arrive pas à définir, c'est Olivier, gisant près de moi ; mon sentiment de solitude, son départ. Le soleil rouge rougeoyant les floraisons blanches, une sorte de transmutation de l'embrassement du soleil couchant sur les flancs neigeux de la Dent d'Hérens — et perçu, je ne sais comment. A ce moment, dans un accès de folie causé par la fièvre, sans doute, je me dévêts. Instantanément, le contact de la neige sur ma chair provoque la sensation de brûlure correspondant à l'atteinte de la flamme rose... Imaginez maintenant la fin ! ce drame terrifiant, la lutte d'une démente, à moitié nue, se débattant au fond d'un glacier reculé, dans une étreinte de neige que le froid fige lentement... »

Et ce *post-scriptum*, préface de sa mort prochaine : « Nous comptons rentrer en Angleterre, via Gênes et les Alpes en juillet prochain. (Oh ! cette fois sans ascension !) Courmayeur nous tenterait. Nous y retrouverons-nous ? »

* * *

Hélas, non ! chère et précieuse amie, nous ne devons pas nous y retrouver, sinon sur votre petite tombe que protège l'ombre des glaciers.

Mutilée au Cervin et tuée au Mont Blanc. Pauvre Gladys !... Ma songerie, assombrie d'abord, se clarifie au fur et à mesure que votre lumineux souvenir s'épanouit en moi. Et il me plaît de penser que vous êtes morte dans la lutte et l'exaltation, sur le chemin d'une très haute cime, comme vous les aimiez — réelles ou allégoriques...

Je vous évoque, Gladys, en cette matinée radieuse où, sur ce névé de l'arête du Diable, silencieuse et extasiée, en vous l'unique pensée montait — et que je redis, par delà votre tombe :

« Et vous, montagnes, pourquoi y a-t-il en vous tant de beauté ? »



Le cas de Séraphin Mochay, guide.



LE CAS DE SÉRAPHIN MOCHAY, GUIDE

A GUIDO REY.

Il n'y avait pas encore de refuge à Valsorey, dans ce temps-là.

J'en étais à mes premières excursions dans les Alpes, en compagnie de mon frère et d'un ami. Nous allions sans guide. Mes deux aînés, grands coureurs de montagnes, m'entraînaient, novice, aux rudes escalades. La saison s'annonçait mauvaise : juin tirait à sa fin et pendant deux semaines nous n'avions pas eu trois jours de beau. Il neigeait chaque nuit jusqu'aux limites des pâturages, et malgré cela, il arrivait sans cesse de l'est de lourds nuages gris, courant sur les vallées et crachant les flocons par rafales.

Un soir que la tourmente nous talonnait, nous

débouchâmes dans le vallon de Valsorey. Dieu ! qu'il nous apparut sinistre ce cirque de montagnes où nous devions passer la nuit ! La brume encapuchonnait les sommets du Velan et du Combin et flottait, morne, dans le vent. Des névés tachaient la monotonie grise des éboulis et des moraines ; et là-haut, sous le glacier, rayant horizontalement les pierriers, il y avait le tapis blanc de la neige de la veille ; un coup de soleil avait tout fondu au-dessous. Du gazon raide et mouillé couvrait le fond du val. Certes ! nous aurions préféré le foin parfumé de fenouil et de menthe d'un chalet, au bivouac peu engageant qui nous attendait. Mais au lieu de redescendre nous continuâmes d'avancer. De grands oiseaux noirs postés sur un roc, s'envolèrent silencieusement et, tout à coup, il commença à neiger. Il ne manquait plus que cela ! Nous hâtâmes le pas vers la sombre silhouette d'un épaulement rocheux, sûrs d'y trouver une voûte où bivouaquer. Nous l'y trouvâmes effectivement, plus hospitalière que nous n'osions l'imaginer : à

terre, de l'herbe sèche et du gravier, au plafond, un solide toit de granit de trois mètres d'épaisseur. Allons! nous avons de la chance.

On prépara la soupe. Le bois était humide, le feu ne voulait pas prendre. Finalement, la flamme jaillit en crépitant, chassant la fumée qui nous faisait pleurer.

Sur les pentes blanchâtres, une lumière spectrale filtrait par une trouée dans le brouillard, éclairant vaguement le creux du val où la nuit rampait déjà. Il ne neigeait plus. Les rochers suintants étaient sombres.

Du dehors, une voix m'appela :

— Viens voir le col des contrebandiers !

— Le col des contrebandiers, qu'est-ce donc que cela ?

Je sortis. Et mon ami me fit signe de le suivre. Nous cheminâmes quelques minutes, face au fantastique paysage créé par ce jeu de lumière imprévu.

— Le col des contrebandiers ! c'est cette pente de glace apparue là-bas dans l'éclaircie. Il

se nomme en réalité : le col de Valsorey, mais je lui ai donné un nom qui le caractérise, car il est le passage préféré des contrebandiers. Et puis, combien de ces hors la loi y ont trouvé la mort !... Cet hiver encore, tiens, six ont péri dans ces crevasses. Quels rudes types ! De braves gens malgré leur vocation... on leur témoigne si peu de sympathie dans la contrée qu'il fait bon parler d'eux, là, dans ce coin de nature désolée, près de leur impressionnant tombeau...

— Les malheureux !... Quelle vie de misère, dis-je.

La muraille neigeuse se ternissait peu à peu, et les brumes dissipées par le rayon de lumière se retendaient. Par-ci par-là, des amas de rocs crénelaient la neige. Des arêtes découpaient leur échine cambrée. Sur les flancs du Velan, de légères avalanches dessinaient des stries régulières. On devinait les glaciers au chaos des aiguilles de glace enneigées et aux affaissements des crevasses. La nuit montait et les brumes assombries s'inclinaient vers la vallée.

Nous revînmes au bivouac. Nous étions tristes. Mais l'œil rouge de notre feu, animant l'obscurité, nous remit le cœur à la bonne place.

Sous la roche, la flambée crépitait et la soupe exhalait une odeur appétissante. Nous nous assîmes sur nos peaux de mouton, les mains serrées à la gamelle chaude et chacun eut sa part de fromage et sa tranche de pain bis. Durant le repas nous parlâmes de contrebandiers. Par ce temps de chien, ils avaient beau jeu.

— Qui sait — fit mon frère — si nous n'aurons pas leur visite cette nuit!...

Il ne croyait pas si bien dire.

* * *

Il y avait à peine une heure que nous veillions autour du feu, en train de fumer des pipes, quand subitement un bruit insolite nous surprit. On eût dit une bête, attirée par les lueurs du bivouac, et qui se serait arrêtée, craintive, reniflant l'odeur humaine. Nous devinâmes

une présence dans l'invisible. *On* nous épiait, *on* nous regardait; cela se sentait sans savoir comment. Une même inquiétude nous fit tourner le regard vers l'ouverture. Nous ne vîmes rien, sinon la nuit et les files de flocons danser dans une fugitive clarté du brasier.

— Un chamois, dit l'un de nous.

— Un chamois, à ces heures, et par cette nuit de neige, jamais !

Nous tendîmes l'oreille en vain, le bruit ne se répétait pas. Mais, c'est égal, je n'étais pas tranquille. Un indéfinissable sentiment me disait qu'*on* nous regardait, qu'*on* nous épiait, qu'une présence étrangère était là, troublait notre tranquillité.

Subitement, le bruit recommença, des pas grincèrent sur les cailloux et une voix qui nous fit sursauter lança un sonore :

— Bonsoir, la compagnie !

Un homme couvert de neige parut, se pencha sous la voûte, jeta à terre un énorme ballot gris et s'avança vers le feu.

Vite remis de notre surprise, nous accueillîmes l'inconnu avec sollicitude. Nous lui fîmes place ; lui, tirant un flacon de sa poche, but une rasade d'eau-de-vie.

— Quel sacré sale temps, dit-il, familial, je vous avais pris d'abord pour des douaniers italiens... on les a vus rôder jusqu'à la cantine de Proz, la semaine dernière, ces charognes !... aussi ne voulais-je pas me faire voir, rapport à mon métier... mais quand j'ai eu vu vos cordes et vos piolets, je me suis dit : « Séraphin, tu peux crânement y aller, c'est des braves gens, ça... » et, ma foi, je suis venu et me voilà : Mochay Séraphin, ancien guide.

Grand et solide, cet homme frisait la cinquantaine. Un large collier de barbe grisonnante encadrait son honnête visage. La neige fondait lentement dans les plis de son habit et sur ses souliers. Tout en parlant, il bourrait un brûle-gueule qu'il alluma avec un tison.

Nous liâmes rapidement connaissance. Notre nouvel ami, contrebandier depuis de longues

années, s'apprêtait à passer le col de Valsorey, seul, à l'aube, et transportait de l'autre côté de la frontière quarante-cinq kilos de denrées prohibées. Le brouillard et la neige ne lui faisaient pas peur. Au contraire. Il racontait cela avec une bonhomie naturelle, une simplicité sobre, qui me donnait des frissons d'admiration. Ah ! le gaillard !

A plusieurs reprises, il avait dit : « Quand j'étais guide », soulignant volontiers ce retour sur le passé d'une pointe de fierté. Tout à coup, je me souvins : ce Séraphin Mochay, contrebandier, était le Séraphin Mochay condamné à la prison et rayé du cadre des guides pour avoir coupé la corde au cours d'un accident de montagne. J'avais souvent entendu narrer cette histoire, très embrouillée et très ancienne ; l'angoissant cas de conscience qu'elle comportait était demeuré sans conclusion logique.

Affectant un ton d'indifférence, je hasardai :
— Quand vous étiez guide ? mais c'est vieux !...
n'est-ce pas vous qui...

Il m'interrompit, le visage contracté.

— C'est moi, oui. On m'a accusé d'avoir coupé la corde ; c'est vrai, j'ai coupé la corde ; mais (ici le contrebandier retira son brûle-gueule de la bouche), mais, je vous jure, messieurs, que lorsque je l'ai coupée, mon voyageur était mort... Et les bandits n'ont pas voulu me croire, ou, s'ils m'ont cru, ils m'ont néanmoins condamné !... et les autres m'ont chassé de la vallée avec l'interdiction de faire encore le guide !...

Sa voix tremblait ; il était pâle.

Oh ! si je devais dire mon opinion sur cette affaire, comme je crierais au tribunal, à toute la vallée : cet homme est *innocent*, entendez-vous, *innocent* !

Je le vois encore, accroupi, près de ce feu de bivouac, dans la pleine lumière rouge des flammes, et parlant. Non. On ne se trompe pas à des accents pareils. Il y a de ces moments dans la vie où on pressent certaines vérités improuvables avec une divination plus sûre que la réalité. Et là, à deux pas des glaciers, par la neige et le vent, l'ancien guide ne *pouvait pas* mentir.

Et tout naturellement, il raconta l'histoire.

* * *

C'était à la Dent Blanche. Je voyageais avec un monsieur allemand, Herr Bartmann, je n'ai pas oublié son nom, je vous garantis. Nous avions déjà fait quelques ascensions ensemble et on s'entendait bien. La Dent Blanche se trouvait être cette année dans de très mauvaises conditions : la neige fraîche poudrait les rochers et les corniches frangeaient les arêtes. La grimpee avait été pénible et nous n'étions arrivés au sommet qu'à deux heures de l'après-midi. A dire vrai, j'appréhendais un peu la descente à cause de la neige molle, mais notre jeunesse nous entraînait, nous exaltait, et pour rien au monde nous n'aurions voulu renoncer.

Après un brin de repos à la cime, nous commençâmes de descendre. En haut tout alla bien, mais à mesure qu'on s'abaissait, la neige mouillée croulait en petites avalanches et encombrait la paroi ; par prudence, nous n'avancions que fort

lentement. A cinq heures du soir, nous contour-
nions le Grand-Gendarme. Je me souviens de
l'heure, car l'accident se produisit vingt mi-
nutes plus tard. Puis on prit par le milieu, à la
double corde, les plaques où périrent les Loch-
matter avec leur Anglais, en quatre-vingt-deux.
En cet endroit, il y avait une pente de glace
recouverte de neige, où nous dûmes tailler des
marches. Le travail était pénible, mais mon
monsieur taillait comme un vrai montagnard.
Des pointes de roc crevaient la glace, marquant
les étapes de notre chemin. On ne peut pas dire
que le passage était difficile, mais dangereux,
oui.

Mon voyageur était alors à vingt mètres sous
moi. Il attendait, solidement campé, que je le
rejoigne et veillait à la manœuvre de la corde.
Et tout à coup, voilà qu'au moment où je me
retourne sur la muraille pour descendre, je re-
çois une violente secousse dans le dos, comme
une main brutale qui m'aurait empoigné et me
tirerait dans le vide. Je culbute quelques mètres,

rasant la paroi, saisi par une peur effroyable, j'étais perdu... Mais mes bras instinctivement tendus s'agrippent à un feuillet de rochers où je reste accroché, toujours tiré par l'impitoyable corde, tendue comme une barre d'acier, sans rien voir.

— Herr Bartmann !... Herr Bartmann !... hur-lai-je, qu'y a-t-il ? Tenez bon... tenez bon !...

Pas de réponse. J'appelle de nouveau. Rien. Au bout de cinq minutes de cette position, je n'en pouvais plus. Mes jambes tremblaient et mes doigts, déchirés se raidissaient, lâchant, lentement, leur point d'appui.

Pour la seconde fois, je me sentis perdu si je ne réagissais pas. C'était terrible ! Par un tour de force inouï, je réussis à faire un rétablissement sur la dalle où j'étais arc-bouté, et mes yeux épouvantés s'arrêtèrent sur mon voyageur, suspendu comme un sac, à la corde, inerte, la tête penchée, les bras ballants, face au ciel. Ma première pensée fut qu'il était mort. S'il est évanoui, pensai-je, il ne tardera pas à reprendre ses sens.

— Herr Bartmann !... Herr Bartmann !... criai-je encore.

Qu'était-il arrivé ? Le saura-t-on jamais ? En tout cas, messieurs, ainsi que je l'ai dit le jour du jugement, pas une pierre, pas un glaçon n'était tombé. Herr Bartmann avait dû succomber à un mal intérieur et s'affaler en avant, sans proférer une parole.

J'eus une idée : je secouai la corde, le corps s'agita un peu, puis s'immobilisa ; je recommençai, même manège. Vous voyez ma situation ! Il m'était matériellement impossible de tenter quoi que ce soit pour sauver mon voyageur : ni le hisser jusqu'à moi, ni moi descendre jusqu'à lui. Oh ! ce mort qui m'entraînait dans l'abîme !... Je crus un instant devenir fou. Je pleurais... Je sanglotais... Je gémissais... Une heure passa... l'heure la plus horrible de ma vie. Les forces m'abandonnaient... et j'allais me laisser glisser plutôt que prolonger mes souffrances... quand je parvins à passer la corde autour d'un rocher. Je me crus presque sauvé... Le soir vint... puis la nuit... ces

grands glaciers blancs paisibles... ces chaînes de montagnes... ce silence solennel!...

Une belle nuit d'été, criblée d'étoiles... On y voyait joliment clair; et mon mort, au bout de la corde, faisait un gros paquet sur la neige. Tenez, messieurs, un détail curieux me revient : j'ai compté cette nuit-là onze étoiles filantes. Elles décrivaient dans le ciel noir leur courbe lumineuse, mais si promptes qu'elles étaient à s'éteindre, elles me réchauffaient le cœur; je m'étais dit : « A la douzième tu couperas la corde!... » Je ne vis pas la douzième, car je m'évanouis.

.

Quand je revins à moi... suspendu contre le roc, le soleil était levé et rougissait les sommets, et mon mort était toujours là, immobile, sur la neige. Un frisson me fit trembler et la fièvre me sauta aux tempes... « A la douzième tu couperas la corde! » Ah! l'affreux souvenir. Ou périr avec ce mort... ou couper la corde... Périr avec le mort! le sacrifice serait bien inutile; couper la

corde!... un guide couper la corde? la corde qui le lie à son voyageur?...

.

C'est pourtant ce que je fis! Crispé d'une main au granit, j'ouvris la grosse lame de mon couteau militaire avec les dents, et je coupai avec lenteur la corde rigide moulée au roc. Les torons sautèrent l'un après l'autre, puis il y eut un bruit subit de glissade... la corde fendit l'air en sifflant, et le corps de Herr Bartmann piqua une tête, les bras écartés, les jambes molles...

Le reste, vous le savez. Je passai une seconde nuit sur l'arête de la Dent Blanche, à demi mort de froid et de faim, terrassé par cette nuit d'épouvante, et le surlendemain au soir j'arrivais à Zermatt, complètement abruti, encore ceint du lambeau de la corde coupée... Ce fut alors le tribunal, le jugement me condamnant à deux ans de prison, le retrait de mon diplôme de guide... l'infamie!... moi!... un assassin?... un lâche?... pour avoir coupé une corde qui me rivaît à un mort!...

Le contrebandier se tut. En un même élan spontané, nos mains se tendirent vers lui. Il les serra avec émotion, et n'eut plus un mouvement. Il fixait le feu, semblant voir danser dans les flammes la tragique vision. Deux grosses larmes perlèrent à ses cils, sillonnèrent ses joues hâlées et se perdirent dans les poils de sa moustache. Après un long moment, il chassa les images qui lui creusaient le front de rides.

— Allons ! mon vieux Séraphin, ta conscience est nette, courage ! et... debout... Messieurs, au revoir... excusez si je vous ai ennuyés avec mes balivernes... mais, vous savez, ça vous tient au cœur ces choses-là... et merci de votre cordiale hospitalité... vous êtes des braves gens, vous.

Il chargea son pesant baluchon, ralluma son brûle-gueule, inspecta le ciel menaçant et s'enfonça dans les ténèbres.

Le bruit de ses pas alla diminuant de plus en plus et se perdit au loin. Nous causâmes encore quelque temps, à voix basse, comme si le passé évoqué était resté là et jetait sur nous son om-

bre d'angoisse. Puis nous nous souhaitâmes une bonne nuit et nous nous blottîmes dans les sacs.

* * *

De temps en temps, le vent glissant par les fissures des pierres ravivait le feu. Une flammèche jaillissait, qui éclairait la voûte. Les braises crépitaient avec, parfois, une sèche détonation.

Je ne pouvais dormir, hanté par le récit du contrebandier, et revivais, dans ma pensée, les scènes de ce drame étrange, déroulé près du sommet de la Dent Blanche. Le guide crispé à la paroi... les yeux fous... les mains pleines de sang... la corde rigide comme du fer rayant la neige, et au bout... le mort étendu sur le dos... le mort entraînant le vivant dans la mort ! lentement... lentement... inéluctablement. Le ciel est merveilleusement calme, palpitant d'étoiles... On distingue la voie lactée comme une large route — la route des âmes qui vont au paradis — et parfois, la fusée silencieuse d'une

étoile filante. Le guide en compte onze... à la douzième, il coupera la corde... la corde qui le lie à un mort !...

.
Au pied du col des contrebandiers, l'homme est seul, courbé sous sa puissante charge, gravissant péniblement la pente... les lueurs du petit jour s'étirent au ciel barbouillé de brumes... et qui sait, dans les rochers de l'arête, les douaniers à l'affût, la carabine prête à partir... ou l'avalanche prête, elle aussi, à s'effondrer dans l'abîme...

La rumeur des eaux du glacier de Valsorey montait dans la nuit, berçant ma rêverie.

Les Bienheureux du Val des Treize.



LES BIENHEUREUX DU VAL DES TREIZE

A LA COMTESSE M. PROZOR.

Jusqu'au jour où naquit un fils à Eloi et Adalina, sa femme, leur existence s'était écoulée âpre et monotone. Comme la plupart de ceux de leur génération, ils n'avaient jamais dépassé les limites de la vallée. S'ils s'éloignaient du village, c'était pour les travaux des champs ou leur vache à mener pâturer. Ils vivaient pauvrement des produits de leurs biens et du maigre pécule gagné par l'entretien du cimetière. Pour quelques francs, quatre ou cinq fois l'année, Eloi et sa femme procédaient à la toilette des tombes.

Au printemps, quand l'hiver recule sur les pentes, quand la lumière tiède palpite, on rajeu-

nit aussi le cimetière. Le couple sarcle, arrache, ratisse, sème. Sous le poids des neiges, des croix ont fléchi, manchotes ou privées des croisillons, d'autres penchent, rongées de lichens et d'humidité; humbles petites croix de bois, noires la plupart, ou vernissées de couleurs vives, et qu'enjoliva d'encoches le menuisier, après y avoir gravé une date et des initiales. Par-ci par là, se dresse une croix à auvent ou une croix de fer au cœur flamboyant, peint en jaune, retenant entre ses rayons rouillés des tiges de fleurs pourries. Les graines sont confiées à la terre féconde. Les morts par-dessous, le soleil par dessus, feront germer, puis éclore les floraisons embaumées. En automne, on recommence la toilette du cimetière; il faut rectifier l'alignement des tombes, peigner les allées, extirper les mauvaises herbes, planter des fleurs nouvelles. Vu des prés d'en haut, le cimetière ainsi attifé est pareil à un jardin aux plates-bandes fleuries, bien propres et régulières, étendu aux flancs de l'église. Enfin, la toilette d'hiver, brève et

cruelle, l'arrachage des plantes desséchées. Sur les tombes à peu près nues, les soirs tristes de novembre s'attarderont dans les premières neiges essaimées. Et jusqu'au printemps suivant, le cimetière sera un simple champ de neige, crevé de petits bâtons noirs.

Sur le tard, un fils leur naquit et Adalina loua le Seigneur. L'enfant reçut le prénom de Nicolas en l'honneur du patron de l'église. Nicolas était laid. Avec la croissance la laideur s'accrut. Une grosse tête, sans cou, dodelinait sur un corps difforme; ses cheveux envahissaient un front bas et fuyant. Ternes, ses yeux ronds allaient du visage d'Eloi à celui d'Adalina et des grognements s'élevaient de sa couche minable. Sa petite enfance réjouit cependant le couple enlizado dans la torpeur sordide des années, malgré la magnificence des saisons qu'il ignora toujours. Ils s'inclinèrent avec une âme attendrie sur les gestes enfantins. Leurs mains caressaient le corps tendre, issu de leur chair déjà flétrie, et une grande fierté faisait battre plus fort leurs cœurs.

Lorsque le travail les appelle au dehors, ils emportent Nicolas, emmailloté de haillons. Et, étendu dans une rigole à sec, au bord de la prairie, ou au cimetière, entre deux tombes, funèbre berceau de terre, il joue avec les fleurs aux tiges recourbées sur lui.

Quelques années se prolongea cette douceur de vivre autour de l'enfant monstrueux. Mais Eloi et Adalina le paraient de la joie qui aveuglait leurs sentiments, et ils étaient heureux.



Ce fut vers l'anniversaire de la sixième année de Nicolas, un dimanche, à la messe, qu'ils comprirent leur malheur. Les montagnards remplissaient l'église. Les vapeurs d'encens se mêlaient aux odeurs de la foule. Une pénombre baignait la nef aux hautes voûtes blanches. Droites, les flammèches des luminaires luisaient. Par les ogives, des rais de lumière coulaient et écrasaient sur les dalles les fluides couleurs des ver-

rières. Les ornements sacrés, la profusion des dorures, les statues des saints, les crucifix, les bannières prêtes à être brandies pour la procession, tout contribuait à l'exaltation pieuse qu'on sentait fermenter sur les fidèles agenouillés. Fébriles tintinabulèrent les sonnettes d'argent précédant l'élévation. Le prêtre, dans sa chasuble chamarrée, nimbé par le scintillement du tabernacle, se retourna et, sur les têtes penchées, leva le calice... Tout à coup, dans le silence épandu pour montrer Dieu aux hommes, des cris stridents s'élevèrent. La foule, troublée dans son mystère, vit, horrifiée, Nicolas, claudicant, traverser le sanctuaire et se précipiter dans les jambes de l'officiant, qu'il étreignit.

Le spectacle de cet être difforme, agrippé à la tunique éclatante du prêtre, et tendant vers le calice précieux ses longs bras armés de mains énormes, avait quelque chose de diabolique. Les enfants de chœur bondirent. Un encensoir culbuta et roula sur les marches en exhalant sa fumée. Des clochettes sonnèrent, bousculées. Terro-

risés, les fidèles revenaient de leur émoi. Une rumeur gronda; des voix de femmes gémissaient. Cependant, à l'autel, sous la paisible illumination des cierges, l'étrange combat prenait fin. Le prêtre, à la figure blêmie, reposait le calice avec une componction hiératique. A ses pieds, les ailes rouges des chapes des enfants de chœur s'agitaient sur l'impie qui se débattait avec des glapissements et des grincements de dents. Hébétés, frappés de frayeur mystique, Eloi et Adalina disparurent par une porte latérale en entraînant leur fils.

* * *

Le sacrilège occupa longtemps le village. Le crime de lèse-majesté divine du fils entraînait dans son opprobre ses parents. Il fut même question de retirer aux malheureux le privilège de l'entretien du cimetière.

Touché de leur affliction, le curé renonça à prendre cette mesure, mais il prononça contre Nicolas l'interdiction de l'accès à l'église, sous

peine d'excommunication. Le vicaire se chargerait de le sauver des influences maléfiques de Satan. Depuis lors, la pauvre créature sombra dans les ténèbres de l'idiotie. Ses vestiges d'intelligence s'épaissirent; le temps éteignit les dernières lueurs d'humanité qui avaient animé jadis ses bons yeux de nourrisson; son âme parut se retirer de lui, ensevelie sous le poids de son imbécillité. Il devint pareil à une bête inoffensive vivant pour manger, il perdit l'usage de la parole, exprimant on ne sait quelles confuses pensées, quels informes désirs au moyen de hoquets éruptés du fond de sa gorge.

Lugubre, s'embruma l'existence d'Eloi et d'Adalina, rendue plus triste encore par les clairs souvenirs des premières années de leur fils. Finis, leurs espoirs! abolie l'attente de jours moins taciturnes! Le Seigneur se montrait bien dur en les frappant ainsi. Mais en leurs âmes obscures, nulle révolte ne montait. Ils se résignèrent, humbles. Cependant, un tourment les déchira jusqu'au vif de leurs sentiments les plus

intimes. L'image du sacrilège les hantait sans relâche et se transmuait dans leur esprit dévot en une sorte d'hallucination. Privés de raison saine, ils étendaient l'infamie inconsciente de leur enfant à eux-mêmes. Le mécréant qui avait osé pendant l'élévation traverser le sanctuaire, regarder Dieu en face et tendre vers lui des mains impures en s'attaquant au prêtre, ce mécréant était leur fils, leur enfant, leur chair, leur âme prolongée. Par la puissance de la suggestion, ils se substituèrent à l'idiot. Les coupables, c'étaient eux. Il fallait racheter le crime.

Alors, peu à peu leur dévotion devint édifiante. L'église les attira impérieusement. Elle envahit leurs pensées, elle prit la place de leurs petites préoccupations, elle fut l'axe unique autour duquel gravita leur existence, désormais lourde de contrition.

En se rendant aux champs, ils déposaient près du porche leurs fardeaux rustiques et ils entraient pour prier. Leurs doigts ridaient l'eau lustrale des bénitiers et dessinaient gauchement

le signe de la croix. Devant l'autel ornementé d'or et d'argent, chargé de cierges aux fines cires habilement disposé sur des tapis de mousseline blanche, entre l'élancement de lys en métal jaune et les gerbes de roses en papier de soie, que domine de son bloc doré — tel un trésor — le tabernacle aux colonnes spiralées, ils saluaient d'une très basse génuflexion. Leurs regards s'élevaient, timides et émerveillés, vers la Vierge et les Saints, célestes gardiens des béatitudes éternelles, dont les statues naïves décoraient les coins du chœur. Puis, ils s'agenouillaient ; le rosaire glissait entre leurs mains calleuses. Et leurs prières imploraient la pitié divine de descendre sur eux, d'effacer la souillure, de les absoudre du péché dont le remords les harcelait jusque dans leur sommeil, la nuit, sans trêve.

Assidus à tous les offices, ils récitaient longtemps leurs prières, les yeux fixés sur l'autel. Leurs invocations se propageaient en ondes occultes et rejoignaient l'âme de l'église, née des

prières que redirent pendant des siècles la multitude des générations disparues. Elle irradiait, cette âme, ainsi qu'une invisible clarté, et ils en sentaient les forces régénératrices les pénétrer obscurément. Leurs cœurs s'illuminaient et ils buvaient avec délice l'air imprégné d'anciens parfums d'encens et qui stagnait, là, dans le silence des voûtes paisibles. Leurs voisins de banc, à l'église, surprenaient, fascinés, les marques de leur incomparable piété.

Pendant les mois qui suivirent le sacrilège, on s'était éloigné d'eux. Il répugnait aux dévots de frayer avec les parents de l'impie. Puis, on les avait plaints, et maintenant on se rapprochait. On commençait même à les vénérer. Il plaisait au prêtre, dans les processions, de voir marcher devant lui Eloi, redressant sa haute stature sous la bannière palpitante dans le matin dominical. Son visage s'éclairait d'une joie béate quand la soie de l'étendard consacré le frôlait d'une caresse comme si le Seigneur lui-même le touchait. Au retour du cortège, à l'église, on reconnaissait la voix aiguë d'Adalina envolée dans une

litanie. Ainsi, leurs pensées concordaient, unies dans un même élan d'aspiration mystique.

Leurs âmes recroquevillées se déroulaient lentement à la douce chaleur intérieure de leur onction, comme les folioles des rameaux gonflés de sève et de soleil, en mai. Leurs colloques avec la Vierge et leurs tête-à-tête avec les Saints dans l'exiguïté des chapelles, prenaient un caractère d'heureuse intimité. Peu à peu, une sorte de transfiguration les refondit. Ils se sentirent absous. Notre-Dame Marie avait entendu leur appel et Jésus leur accordait la rémission de leur péché. Ils méritaient le ciel autant que les autres du village.

Ce sentiment, dont ils se pénétrèrent avec certitude — par quelle miraculeuse révélation? — ne mit pas fin à leur zèle religieux. Outrepassés, leurs besoins de dévotion continuaient à monter, monter, débordants, insatiables, faisant irruption dans toutes les cellules de leurs cerveaux exaltés avec un appétit comparable à la frénésie des luxurieux.



Un soir d'avril, pour la première fois, l'idée du supplice surgit des limbes de leur conscience. A genoux, sur les dalles, ils se traînaient d'un transept à l'autre, rasant les murs des nefs latérales et dévidant leurs oraisons. Sous chaque tableau des treize stations, prosternés, côte à côte, leurs mains jointes s'élevaient vers les naïves peintures où le martyr du Sauveur était représenté à la manière des très vieux maîtres. Leurs yeux passionnés couvaient Jésus. Au fur et à mesure que les scènes se succédaient en une gradation savante des persécutions infligées au Fils de Dieu par ses bourreaux, leurs sentiments s'exaltaient, s'exaspéraient, épousaient ces douleurs sans nom. Et une haine féroce les faisait maudire la barbarie des hommes.

Leur intelligence affaiblie par tant d'exercices religieux ne pouvait plus résister à la vue de

l'histoire peinte des souffrances de notre Seigneur. Ils finissaient par ne plus très bien distinguer l'irréel de la réalité, à ne plus séparer leur propre vie de l'époque dix-neuf fois séculaire où Jésus montait au Golgotha. Ils se joignent au drame sacré; ils incarnent les personnages du triste cortège, Cyrène, nommé Simon, chargé de la croix, la charitable Véronique essuyant la sueur sur le front du Christ, le peuple qui suit et se lamente... Dans l'église pleine de crépuscule où s'assoupit le silence, où luit, solitaire, dans sa corolle de verre rouge la flamme votive suspendue devant l'autel, un bruit insolite se lève, rythmé, saccadé, bref. C'est le couple se traînant à genoux sur les dalles et qui achève son pèlerinage.

Ils sortent, titubant, les jambes endolories. Des larmes suaves inondent les joues fanées d'Adalina, et dans le front d'Eloi, longtemps écrasé contre un pilier, la pierre a incrusté son grain, une plaque de chair blanche, tuméfiée. Sur leurs masques tragiques, l'irrévocable arrêt

de leur destinée apparaît. Sans un mot, ils se sont compris.

Dans nos grands moments — l'amour et la douleur — ces sublimes sommets de la vie intérieure, la communion des âmes est si intime, et si subtiles les affinités écloses sous la puissance de ces sentiments, qu'un silence harmonieux suffit pour exprimer l'inexprimable.

Devant la XII^{me} station du chemin de la Croix, les pensées d'Eloi et d'Adalina ont communiqué dans la douleur, douleur de l'au-delà reflétée du Calvaire : là, ils s'identifièrent avec attendrissement à la miséricordieuse Véronique ; ici, leurs âmes projetées soudain se cristallisèrent en la personne du bon larron, compagnon de croix de Jésus... Et l'horrible désir est né : mourir en croix !

La nuit tombe. La vallée s'emplit d'ombres mauves. A l'horizon, des neiges s'estompent, dorées. Des glaciers bleuissent dans le ciel gris pâle. Des fumées ondulent sur les toits du village. Les forêts s'enténébrent. Un nuage rosé,

poussé par le vent du soir, déborde l'arête du Montferrin. Et le couple toujours silencieux, arrêté à l'angle de l'église, contemple, égaré, la croix de mission, démesurément agrandie, noire au bord du cimetière, qui semble se perdre dans l'espace mi-obscur...

* * *

Les mois du printemps passèrent. L'agriculture, les travaux domestiques absorbèrent les journées du couple, sans amoindrir sa ferveur. Ses vertus furent même louées à la messe, le curé voulant témoigner par là que le sacrilège du crétin était racheté par la dévotion des parents. Ces louanges produisirent une impression profonde sur la foule. Il y eut cependant des récriminations d'envieux, jaloux de la popularité dont jouissaient Eloi et Adalina; mais le prêtre leur imposa silence; flatté de compter dans sa paroisse des fidèles donnant un exemple d'une si remarquable édification.

L'avant-veille de l'Assomption, Eloi et sa femme étaient occupés à nettoyer le cimetière qu'un violent orage nocturne avait bouleversé. Ils travaillaient, muets, l'un derrière l'autre, courbés parmi les fleurs et les croix. Autour d'eux, c'était un bourdonnement musical d'abeilles ; un va-et-vient affairé d'insectes. Des papillons, en se pourchassant, traçaient dans l'air bleu, au-dessus des ardentes floraisons des tombes, de gracieuses figures promptes à s'effacer. Le cimetière, débordant d'une joyeuse allégresse, embaumait voluptueusement. Attentive à sa besogne, Adalina coupait les tiges cassées qu'elle entassait. Elle était en cheveux ; son foulard rouge, accroché à un croisillon, pendait. Eloi ramassait les feuilles éparpillées et redressait les croix, giflées par le vent. Les anneaux d'argent de ses oreilles, ainsi qu'en portent les hommes de la vallée, brillaient dans les poils blancs de ses favoris.

L'idée du supplice avait, avec le cours du temps, fini par se substituer à toutes leurs autres

inclinations pieuses. Elle les envoûtait. Elle régnait en leur cœur, dominatrice et souveraine, pareille à la glorieuse couronne formée par un entrelacs de gigantesques tentacules, richement ornementés de fausses pierreries, emblème de la royauté divine, suspendue sur le maître-autel comme un dais fabuleux. Leurs traits s'étaient émaciés, mais leurs yeux luisaient toujours d'une étrange lueur venue du dedans. Ils vivaient de leur folie en attendant d'en mourir : être cloués sur la croix comme le bon larron et encadrer Jésus.

L'accord tacite juré sous le tableau de la XII^{me} station n'avait point été dénoncé, mais en face de leur mort, ils faiblissaient, et par lâcheté, ils continuaient à vivre, écartant de leur imagination la vision de leurs corps crucifiés, quelque part, dans la solitude de la montagne, auprès d'un calvaire. En ce beau matin d'été, dans ce ruissellement de lumière et dans l'exubérance des forces végétales, des souvenirs de jeunesse les envahissaient, par bouffées. Ils en

éprouvaient une jouissance de vivre inaccoutumée qui reculait encore dans leur destin le moment fatal où ils étendraient sur l'instrument de supplice leurs membres fatigués. Pris entre la renonciation à la vie et leur volonté de mourir, ils n'osaient pas s'avouer leur faiblesse.

Quand ils furent arrivés au bord de la dernière rangée de tombes, leur besogne achevée, ils s'arrêtèrent. Le soleil brûlant frappait les murs blanchis de l'église dont la réverbération rayonnait, aveuglante. Derrière les ardoises noires de la ligne du toit, des pointes de rochers se dessinaient, durement. On voyait dans l'ajourement du clocher, les cloches immobiles, baignées d'azur. Des ondes de chaleur ondulaient sur le sol. Dans une touffe d'absinthe sauvage poussée près de la porte basse, une cigale se mit subitement à chanter, stridente. Et comme Eloi et Adalina s'apprêtaient à partir, leurs regards, simultanément, se levèrent vers le cadran solaire pour y lire l'heure de la matinée finissante. La barre d'ombre projetée sur les gros

chiffres romains indiquait la demi de la onzième heure du jour... Ils tressaillirent !... Par un simple jeu de lumière, reproduit là, quotidiennement, à ce moment de l'année, suivant la marche du soleil, l'ombre oblique de la croix de mission cheminait sur le mur sous le cadran et joignait presque l'ombre du style. A l'aspect de cette apparition surnaturelle, une terreur superstitieuse les étreignit, comme si, par ce symbole, le Seigneur leur rappelait l'oblation de leur vie.

C'était *leur heure* qu'indiquait le paisible cadran sur le mur de la vieille église, l'heure qui marquait la fin de leur existence, l'heure du sacrifice, précise, impitoyable, inexorable.

Alors, dans le brusque déclin de leur vie, ils s'agenouillèrent au pied du mur dans l'attitude de la prière. Leurs bustes inclinés, précédaient la multitude des petites croix qui leur faisaient cortège, haussées parmi les fleurs. Et ils adorèrent le Seigneur.



Il pleuvait sur la montagne le jour de l'Assomption. Le brouillard stagnait. La pluie était glaciale, imprégnée de neige. Dans le silence, on n'entendait que son bruissement, prolongé depuis des heures, et qui, à son tour, devenait une forme de silence. Parfois, un souffle de vent s'engouffrait, suivi d'un bruit lointain de cascade. Puis le brouillard et le silence s'appesantissaient de nouveau.

Ayant poussé son troupeau du côté du Calvaire, le berger de l'alpe de Montferrin en rentrant au chalet, crut entendre des voix dans la brume. Il s'arrêta, héla, attendit un instant, perplexe, mais rien ne répondit et il repartit. La mouillure et le froid lui firent presser le pas.

C'était au Calvaire, là-bas, au bout du pâturage qui domine le val des Treize, Eloï et Adalina, nus et crucifiés, et Jésus au milieu. Accroupi devant les trois croix, et pelotonné dans

le jupon rouge de sa mère, l'idiot contemplait ceux qu'il venait de clouer. Un large sourire faisait bouger ses lèvres épaisses. Adalina était morte, et son âme pure se trouvait-elle déjà, sans doute, en présence des anges. Une radieuse jubilation illuminait son visage. De l'autre côté du crucifix, tordant sur sa croix son corps maigre que fouettait la pluie, Eloi, la tête sur la poitrine, ramassait ses dernières forces et, hargneux, pris d'un regret tardif, vociférait :

— Décloue-moi!... décloue-moi!...

Le Gardien de la Cabane.

LE GARDIEN DE LA CABANE

AU LIEUTENANT-COLONEL F. J. SALMON,
A L'E.-M. DE LA 2^e ARMÉE BRITANNIQUE
DE FRANCE.

— C'est-y donc que les morts nous écoutent ? Hé, là ! quel vent... sûr que raconter l'histoire de Basile, si près des parages là où il a trépassé — que Dieu l'ait en sa sainte garde ! — ça pourrait bien l'arréveiller... Encore... oui, oui... on n'est pas sourd... Bon sang !

— L'histoire avec les détails, mon petit, n'y en avait qu'un qui la savait et qu'il peut plus la répéter rapport qu'il a plié bagage, il y a belle lurette. Oh ! t'en fais pas, c'est point une histoire à remords et de vilaines choses, mais comme tu sais, nous autres montagnards, on n'est pas tant pour se raconter nos petites affaires, chacun son sien, quoi ! alors, je l'ai gardée pour moi.

— Re-encore !... Tiens, garçon, va-t'en boucler solidement ces volets que le vent chicane et que ça me chicane, moi aussi, d'entendre ce tapage contre la cambuse !... nord-ouest, neige pour demain... salaud de temps, va !

L'homme cracha sa chique, sortit sa pipe et les coudes aux cuisses, penché sur le fourneau, la bourra lentement. Une rafale souffleta les parois qui craquèrent et dans une brève accalmie, on entendit l'autre qui, dehors, cognait des ferrures à coups de cailloux.

Il rentra.

— Voilà ! ils bougeront plus... Comme vous avez dit, ça sent la neige... vous n'aurez de nouveau personne ce soir... Quand on passe le col, on se montre l'endroit où c'est arrivé, mais comment ça est arrivé... on ne sait pas ; vous pouvez donc y aller de l'histoire, à part mes oreilles, c'est entre nous, c'est dit, là.

— Oui, c'est entre toi z'et moi, l'histoire de Basile, puisque tu me la demandes, je veux bien. La seule chose qu'il y a c'est qu'une homme est

mort, un peu grâce à moi. Je te dirai tout comment c'est arrivé. Mais, ma parole, si Basile avait été une homme comme toi z'et moi, il ne serait pas mort de fatigue et de froid comme un blanc-bec.

— Eh bien ! écoute voir un peu, depuis l'affaire, je n'ai pas refait le guide, j'ai lâché le métier, c'est un jurement que je me suis tenu le jour du malheur et ça a plaqué quand on m'a nommé gardien de la cabane ; j'ai pas dit non.

— Merci, mon petit, verse seulement... c'est pour m'éclaircir les esprits.... à la tienne... ça fait du bien par où ça passe...

— Voilà l'histoire : c'est arrivé en huitante. On a fait un bout de chemin depuis, comme tu vois. Moi, j'étais alors un jeunet de trente et quelques, ce qui ne veut pas dire novice, car dans ce temps-là, comme tu penses, on n'envoyait pas nos gars suivre une école pour apprendre guide, et on ne portait pas sur la poitrine la plaque des diplômés, comme toi. Tiens ! bougre non. Dis-toi bien que nos pères et nous, ceux de ma généra-

tion, qui ont découvert les hautes cimes des Alpes, depuis le Dauphiné jusqu'en Engadine, avec les messieurs anglais, n'étaient pas des foutriquets, mais des types qui étaient un peu là, et sans diplômes, même ! On avait confiance, on était sûr de sa carcasse, et hardi, par les glaciers et les cailloux, on finissait toujours par arriver au sommet, des sommets qu'on y savait pas trop le nom. Et puis, t'épates pas, on connaissait pas le perfectionnement et tout le fourbi des alpinistes d'au jour d'aujourd'hui... Ah ! mon fils, ces campagnes qu'on faisait ! Peux-tu te figurer ces rôdées entre trois et quatre mille et au-dessus, ces bivouacs sur les moraines, n'importe où, à la dure toujours et souvent sans tente, à l'Hôtellerie de la belle étoile, rapport que des baraques comme celle-ci, n'en existait autant que de poils dans le creux de ma main. Figures-te tu ça ? crois-moi, tu ne peux pas...

— Fichtre ! ça n'était pas toujours drôle. Bon Dieu, non ; qu'on n'était pas des foutriquets ! Guides et voyageurs, c'étaient des hommes, je

te dis ; des hommes comme on n'en fait plus et qu'on n'admira jamais assez. Moi qui te parle, je les ai presque tous connus... ces Angliches, enragés qu'ils étaient à arriver les premiers sur les sommets : Forbes, le professeur ; Kennedy ; Craufurd Grove ; Leslie Stephen ; Walker ; Coolidge ; Davies ; Whymper ; le petit lord qui s'est cassé la gueule au Cervin et que j'ai vu de mes yeux vu, passer devant le chalet du père, avec Taugwalder et Vienin quand ils ont fait la première ascension de l'Obergabelhorn depuis Zinal, en 65. N'y en avait un qu'on y disait un homme célèbre dans son pays, le docteur Tyndall, le premier du Weisshorn avec J.-J. Bennen ; et tous les guides que le père connaissait ; les Almer, les Anderegg, les Lauener, Jean-Baptiste Croz et Michel, le père Gaspard, les Blanc, Jean-Antoine Carrel, Jean-Joseph Maquignaz et tous les vieux Chamoniards, y compris Auguste Balmat, celui qui conduisit l'impératrice Eugénie à travers la Mer de glace et fit la première ascension du Wetterhorn, depuis Grindelwald,

avec Lauener, petit-neveu de Jacques Balmat, le grand Balmat, le guide de monsieur Saussure...

— Mais je te reprends l'histoire. Ça s'est donc passé en huitante et moi, je n'étais pas encore gardien de cette cabane ; il n'y avait là qu'une voûte et un mur, misérable refuge où les moutons s'abritaient les nuits de pluie et construit, disait-on, par des contrebandiers italiens. Je faisais le guide depuis quelques années après avoir été porteur avec le père et les oncles. On conduisait les messieurs, je te jure, dès qu'on se sentait assez luron, et ça remplaçait l'école de guides et autres boutiques pour ânes qu'on a besoin maintenant. Tu vois d'ici, Balmat au Mont Blanc et Carrel au Cervin avec leurs plaques sur le ventre???... Ouf!... qu'on rigole un peu, mon bougre... ils ont bien su y monter sans ça, Dieu de Dieu!... Santé... merci... ça réchauffe pour la fin qui vient de l'histoire... faudrait tout de même que je commence... oui, verse seulement, il y en a toujours quand il en y a pus...

— On rôdait quelque part, du côté de Chamo-

nix, moi, Basile et un Angliche, l'honorable Nioumorcèhad, qu'on y disait : un gentil monsieur, qu'il était rose et blond comme un gosse, mais vif,... hou, là, là,... fallait que ça roule sans quoi il engueulait sec et il nous en fichait à la figure de ces jurons en anglais que moi et Basile on y comprenait peu de balle et balai de crin, alors on se mettait à rigoler et ça la coupait net au patron qui rigolait avec nous...

— On avait essayé la Dent du Géant et peut-être bien qu'on l'aurait soufflée aux Maquignaz qui l'ont faite en huitante deux avec les Sellaz, si on avait eu le beau, mais l'honorable Nioumorcèhad pouvait pas attendre. Tant pire ! On rentre par le Saint-Bernard et le Velan. De l'autre côté du Velan, re-sale temps. Notre monsieur nous quitte et descend sur Châtillon ; nous, qu'on n'avait pus qu'à s'en retourner dans notre patelin on se la vire, demi à gauche, direction le fond du Valpelline, point de repère, Prarayé, comme disait le lieutenant au camp. A Prarayé, si tu t'imagines qu'il faisait joli pour aller z'aux

violettes, tu te trompes, un vrai salaud de temps comme ce soir, au vinaigre et jus de chique. On était en octobre et tu sais qu'à cette époque, c'est déjà tard pour la montagne rapport au raccourcissement des jours et à la saison qui quand elle est vilaine, l'est vilaine. Il pleuvait des sieaux quand on s'est mis en route pour le col de Valpelline et une noirceur de nuit à ne pas retrouver sa bouche pour y coller sa bouffarde que la mouille faisait péter. Ça ne fait rien, on n'a pas barboté longtemps dans le margouillis du glacier de Zia-de-Zian. Tu connais le coin, c'est pas le paradis ! jusqu'à mi-hauteur, il tombait de l'eau. A la pointe du jour, l'a cessé. Alors, on a fait halte, moi et Basile, on était [trempe, comment faut-il dire ? trempe comme si on s'était suspendu après une cascade ; et puis, pas chaud, avec ça, cristi !

— Au-dessus de nous, par en haut, on voit la neige fraîche. C'était tout blanc. Bon signe, oui, la neige, ça crève les nuages, c'est la colère du mauvais temps, mais la chose pas rassurante...

écoutes-tu?... la chose pas rassurante que je disais, c'était ce brouillard, ce monstre brouillard qui bougeait pas, planté comme un mur et barrant les montagnes d'un trait noir tiré au cordeau et droit comme une compagnie à l'inspection. Ça sentait vilain, que je te jure.

— Je crois comme ça que Basile, il n'avait plus tant l'envie de passer le col par cette poison de temps, à preuve qu'il n'ouvrait pas le bec. Moi, je disais rien non plus. Ecoute voir un peu, je fréquentais l'Ambroisine et, comme de juste, je voulais pas faire vieux de ce côté des Alpes, chez ces macaronis. Si on passait pas là, alors où c'est-y qu'on passait? je te demande un peu? Tu vois les cols pour sortir du Valpelline, tous de glace ou d'éboulis... Les Bouquetins? nenni, même boutique que le nôtre; le Joch de Tiefenmatten? en portrait, je ne me hasarderais pas à le tailler à la descente. Quoi encore? le Val Cornère, autant dire le bout du monde, trois jours au coup d'œil avant d'arriver à la maison. Zut!...

« Eh bien ! que je fais à Basile, est-ce qu'on dévisse ? »

« Et ça ! qu'il me répond en pointant son piolet vers le brouillard. »

« Ça ? et puis quoi ça ? ce coton t'embête ? t'as pourtant pas peur, sacré nom d'un nom ? On en a vu d'autres, et des pires encore ;... un patelin qu'on a traversé une poignée de fois ! »

— Bref, je le raisonnais si tant tellement qu'on partit. Autant dire tout de suite que Basile avait un drôle d'air. J'ai souvent repensé depuis qu'il avait dû voir venir le malheur ; comme je te dis, autrement, il n'aurait pas fait le cabochard comme une vieille mule. Pauvre gars ! on était une bonne paire d'amis ; quel resserrement de cœur j'en ai eu. Tout de même ! S'il avait carrément pas marché pour ce col, on s'aurait assez arrangé pour en franchir un autre, parbleu !

— Donc, on repart. Il ne lansquinait plus. Du soleil ! ah, tu crois ça, naïf ! Tout juste la lumière d'un jour sombre, giclée par les fentes des nuages. On n'aurait pas pu s'en plaindre puisque, à

neuf heures, on arrivait tout bonassement au col de Valpelline sans avoir rattrapé la brouillasse qui marchait à reculons devant nous. Dame ! le moral allait mieux, et il alla tout à fait bien quand dans une éclaircie, apparurent les plateaux neigeux de Ferpècle rayés de crevasses, allongés jusqu'à la base de la Dent Blanche, notre chemin, et l'échancrure du col d'Hérens, où l'on devait passer dessous.

« Tonnerre ! on est bon — que je dis — si qu'on buvait un coup avant la descente ? »

— ... Au fait, j'en dégoise tant qu'il faut arroser ça... à la tienne, garçon... Bon, tu as l'œil juste... reverse avant que je pose mon verre... santé !... et je continue.

— On s'encorde à trente mètres, on rallume son brûle-gueule, et, hardi ! de l'autre côté sur le glacier de Ferpècle, on descend en Suisse... De la neige fraîche, en veux-tu en voilà ! Tout de même, ça ravigotait de se sentir chez soi. C'est moi qui menais la cordée, et à l'huile de jarret encore, une, deux, une deux... ça ron-

flait... Dame! fallait que ça ronfle si qu'on voulait aborder à Bricolle, sans accroc... Basile, lui, l'était de nouveau tout de bonne et il en chantait une, celle du : *Gentil soldat. qui s'en revient de France*; sûr et certain qu'elle me sortira pas de sitôt du caillou, cette mélodie-là, qu'il y a même des fois que, sans que j'y veuille, quand il fait une saleté de temps comme il faisait au jour du jour du malheur, elle s'arréveille et se chante parmi — tu entends la chose? — ... à preuve que ce petit air les filles l'ont chanté à carnaval... Alors, à l'huile de jarret, on se défile crânement par l'espèce de corridor, échancré comme une chatière, entre la brume et le glacier et, au bout du trou, on voyait les séracs du Miné et un morceau de la Dent Blanche, contre quoi on s'acheminait.

— Tout à coup... qu'est-ce que je vois?... un mur, un mur de nuage, épais, lourd, sombre, qui se décroche des brouillards du bas du glacier et nous vient contre. Tout beau! que je me fais. On s'enraye, on s'arrête et on le regarde

venir sans rien dire... Ah! ce coup-ci, tu parles si on rigolait pus. En un tourne main, le corridor était bouché, et la Dent Blanche, et les séracs, et les bouts d'arête, tout s'escamote, adieu, je t'ai vu! On regarde en arrière comme pour chercher où l'on pourrait s'ensauver. Les pentes de la Tête Blanche disparaissaient déjà... on était pris de tous les côtés à la fois, et de tous les côtés, le mur se refermait sur nous... Il bougeait lentement comme un bœuf au joug.

— Tu craches! je te vois venir. Du brouillard, que tu penses, c'est du brouillard — et le vieux radote!

— Non, cadet. Moi aussi j'ai couru les montagnes; moi aussi j'ai été jeune et j'ai risqué ma peau dans bien des grains, mais je te dis, entends-tu? qu'un brouillard pareil j'en avais jamais vu. Il y avait de quoi vous cailler le sang! A cinq pas de nous, voilà-t-il pas qu'il s'arrête net... on aurait pu y rentrer un bras dedans et tenir l'autre au sec... un mur, si tu sais ce que c'est qu'un mur, du brouillard taillé

comme un mur. Nous autres, on restait aussi, immobiles, sans bouger comme lui, savait pas quoi dire ni quoi faire... Mais après une pause d'un rien de temps... raouf!... il est sur nous et nous on se voit plus!...

« Nous voilà jolis ! que Basile fait. »

— Puis, on a sacré comme des chiens de païens ; ça soulage le cœur quand il n'est plus à la bonne place. Tonnerre de Dieu de bon Dieu de bon Dieu ! Ensuite, quand ça eût fait de l'effet, on a parlé pour la chose où on voulait aller, et j'ai remarqué que Basile, il perdait la trémontade. Tu comprends, *la tempête sans brouillard*, sur ces grands déserts de neige, c'est rien, même de nuit, rapport à la lueur des éclairs pour vous guider... mais le brouillard, misère!... le brouillard... et surtout un de cette taille-là... va-t'en sortir, mazette ! Donc, nous voilà lancés en pleine brouillasse, à l'aveuglette, de la neige jusqu'ici, vers où on croyait que c'était notre chemin... Si ce calme plat continue, on pensait, il y a moyen de s'en sortir, mais si le vent, la neige et le froid

nous sautent contre, enchevêtrés,... on est foutu !...

— Vers midi, on marchait toujours. On avait contourné des crevasses et malgré la boussole qui marque le nord on n'était plus si tant sûr que ça de la direction... Vers une heure on marchait toujours. A la fin ça devenait louche, cette promenade dans cette espèce d'obscurité blanche, qu'on peut dire. On fait halte un moment, on s'assied sur les sacs ; on mange un morceau, mais sans faim... ça passait pas. Là, on a de nouveau parlé, même qu'on s'est un peu chicané, à cause que Basile voulait tirer outre, et moi, pas, vu que je garantissais d'aller en là. Faut pas prendre Basile pour une jeannette parce qu'il a eu comme ça des transes ce jour-là, mais je te répète qu'il a eu l'instinct de son malheur ; il y a bien des bêtes qui voient passer la maudite, pourquoi que lui, il l'aurait pas aussi sentie ? pourquoi, hein ?

— On double la corde à quinze et bonsoir, bonne chance, bon voyage ! on repart, Basile de-

vant. A force de faire les traces, j'étais venu un peu fatigué, et puis, chacun son tour, pas vrai ? à la corvée comme à l'honneur... J'aurais bien parié un litre qu'on allait arriver au pied de la Dent Blanche. Mais rien ne venait, rien de rien... Le brouillard, il était si épais que je voyais même pas le dos de Basile. La seule chose que je voyais, c'étaient ses pas et la corde toute encroûtée de neige qui glissait devant mes pieds... Le calme plat continuait et c'était rassurant, sans ça on n'aurait eu qu'à s'étendre dans la neige pour crever... Pas brique de vent et pas un flocon en l'air, mais ça de neige fraîche, une poussière impalpable plus légère que de la farine et qui s'enfilait partout, sais pas comment. Et depuis le temps que cette satanée bordée durait et qu'on montait, qu'on descendait, qu'on enjambait des crevasses et depuis le temps qu'on se traînait dans la neige, on devenait étourdis par cette blancheur qui tombait du ciel et montait du sol, et qui brûlait les yeux et cuisait la peau... Où on allait ? est-ce que j'y savais moi et Basile, donc ? Basile marchait et moi je suivais Basile,

voilà ! Oui !... là, on était prisonnier et prisonnier aveugle, encore, du tonnerre de brouillard et on ne s'y voulait pas avouer ; aussi, pour se redonner du cœur au ventre et pas étouffer dans cette lourdeur de silence, de loin en loin, on se gueulait quelque chose, histoire de se sentir les coudes... Moi qui ai vu ça, je peux te dire ce que c'est que d'être une aveugle — ça et une aveugle, c'est tout un.

— Je marchais la tête basse et les jambes molles ; brusquement je suis secoué par la voix de mon Basile qui braillait de joie :

« On y est ! on y est !... »

« Quoi ? où ? à Bricolle ? »

— Crebleu ! je me hâte, je le rejoins et je trouve le gaillard, accroupi devant un mouchoir rouge.

« Vois-tu, — qu'il me fait, heureux, — on est sauvé !... des traces... un mouchoir... c'est presque frais, ces pas ! si on accélère un peu, pour sûr qu'on rattrape ceusses qui viennent de passer-là. »

— Je me penche, je regarde. On venait en effet

de couper une piste de gros pas marqués profonds dans la neige, avec le sillon de la corde et les trous des piolets à côté. Je ne sais pas pourquoi, mais au lieu de me réjouir, tout à coup, je me suis senti troublé. « T'as pourtant pas la ber-lue ! que je me dis — ce mouchoir rouge ?... » je porte la main à ma poche... Vide ! pas de mouchoir... rien... Cochon, va !... c'est pas croyable... Tu devines ?... parfaitement, tu as du flair... c'était *mon mouchoir*... Je l'avais laissé tomber vers onze heures, et cette trace, ces pas contre lesquels on avait buté, c'étaient *nos pas*... là jusqu'on avait passé le matin. On avait fait le rond dans le brouillard et on se remarquait dessus... et pour ça, pour ça, bon Dieu ! on avait mis trois heures ! C'était du propre !... Et ce pauvre Basile qui croyait qu'on allait atteindre ces gensses !... Tu nous vois, garçon, fonçant sur nos traces du matin, à grande allure, à marche forcée... se poursuivre, se courir sus, se talonner, se rattrapper soi même dans la soirée... Sacré nom de sacré nom... c'était pour devenir

fou, archi-fou, cette chose, j'en avais chaud et froid, vois-tu. Pour me retenir d'y dire à Basile à cause du tourment qu'il en aurait, je réponds l'air content :

« Oui, oui, pour des traces, c'est des bonnes traces, elles descendent du col d'Hérens et virent direct sur Bricolle... ce soir, mon vieux, on couche à la maison. »

— Lui, il en tenait à son idée de rejoindre ceusses qu'on avait failli rencontrer !!...

« On va se mettre après, qu'il disait, et faut qu'on les ait, tu sais, il n'y a pas à tortiller faut qu'on les ait... quelle veine on a eue, tout de même : où crois-tu sans ça qu'on se serait royaumé?... es-tu sourd, dis, es-tu sourd ? »

— Je... je pouvais pus inventer des raisons ; je pouvais pus mentir. J'étouffais du besoin de lui dire la vérité, mais j'ai pas osé. Alors, pour me calmer, moi, parce que je sentais que l'aventure se gâtait pour de bon, je lui dis :

« T'en fais pas, vieux, il y en a d'autres avant nous qui ont rôdé par là, dans la brouil-

lasse, et des tout bons même, et qu'ils se sont joliment fichus dedans, tu sais, monsieur Whympet, l'Angliche du Cervin, avec Michel Croz, le Chamoniard. »

« Fichus dedans, fichus dedans, que Basile grommelait, on s'est pas fichus dedans, nous, puisque on a trouvé les traces; on descendait droit en bas le bon chemin... »

— Il marchait maintenant derrière et moi devant. Pour lui on était sauvés... pour moi, on était foutu... fou-tu... t, u, tu. Ah! brigand! cette marche à tâtons, sentir qu'on allait crever là, vachement... et moi qui devinais qu'on se courait après, qu'on allait s'arriver dans le dos, vois-tu, ça me coupait les jambes... par moments je me sentais si lourd que je m'empoignais les cuisses pour les aider à faire le pas; j'avais la tête pleine de tournements et je marchais comme un qui a une bonne cuite.

« Allez, allez!... hop! — qu'il criait, Basile, fin vif, — on veut pas moisir dans ce coton... hop; hop... on arrive, tu vas voir... l'autre caravane n'est pas loin. »

— Je savais bien où on arrivait moi... au bout de ces satanées traces... on s'arrivait contre par derrière... Oui, oui, j'aurais préféré la rafale, le vent qui nous aurait aplatis à quatre pattes dans la farine, sous des giclées de neige... au moins on aurait pu tourner l'œil en sachant pourquoi... mais ça, ça,... cette trahison de brouillard et de neige, sans bruit... c'était, je te dis, à y perdre la raison ! Et par-dessus le marché, Basile qui voulait à tout prix qu'on rattrape l'autre caravane !! Pauvre vieux !...

— Tu ris, toi, crapaud... non, merci bien... ai plus envie de boire... après... santé.

— L'autre caravane — que j'avais envie de lui gueuler — touche-toi, bon Dieu, touche-nous... c'est toi z'et moi, l'autre caravane !!

— Petit à petit, à mesure qu'on cheminait, il faisait plus sombre ; l'éblouissement de la blancheur s'éteignait et ça sentait le soir. Je ne sais pas l'heure que c'était, tu comprends, aller fou-timasser par-dessous ses habits pour sortir son péclot, on n'avait pas tant envie... On marchait toujours sur le bord du rond, mornes, muets,

dans cette menaçante fin du jour. Le froid se levait, terrible ; nos vêtements, mouillés le matin, en séchant sur nous, étaient devenus raides comme de la tôle et à chaque pas nos culottes se râpaient en faisant frrr,... frrr... comme si qu'on frottait deux limes l'une contre l'autre, et la corde, on aurait pu la tenir à bras tendus, droite comme un cierge. Et puis, comme je t'y ai dit, de rôder sur un glacier, perdu dans le brouillard, que ce soit le jour, que ce soit la nuit, c'est kif, kif, parce que c'est la même histoire. La différence qu'il y a c'est qu'une est noire et l'autre blanc, mais tu n'y vois pas pus ainsi qu'ainsi. Tout de même, quand il a commencé à brunir, ça m'a fait un drôle d'effet. « Voilà que ça vient, — je me dis, — attention ! »

« D'abord la nuit — crie Basile — perds pas les traces... faudrait peut-être allumer la lanterne à la prochaine halte ? »

— Allumer la lanterne ? pourquoi, je te demande ? on aurait aussi bien pu alors la tenir à la main sans l'allumer, qu'en dis-tu ?

« J'ai calculé, redit Basile, qu'on arrive vers le bas du glacier... on descend sans qu'on y remarque à cause de la masse de neige. »

« Et moi, — je lui répondais en dedans, — j'ai rien calculé, mais tout ce que je sais, c'est qu'on tourne comme des crétins et que depuis ce matin on n'a pas bougé d'un centimètre en dehors du rond ; pour la centième fois peut-être on repiétine nos pas. »

— Hou... là, là... quel froid, sainte mère de Dieu, quel froid... et à force de trimer dans cette saloperie on était échiné. On s'arrête de nouveau, on s'assied, on boit un coup de tord-boyaux, et, hardi, je me lève pour repartir. Basile s'accroche à moi pour s'aider à se remettre sur les pattes, il se redresse à moitié, chancelle et s'écroule le nez dans la neige.

« Allons, debout, vieux... Tonnerre de Dieu, c'est l'heure... »

— Je l'empoigne sous les bras ; il se laisse faire, me regarde avec des yeux comme s'il était fin saoul ; mais ça lui m'est égal !

« Laisse-moi, je veux dormir ! » — il bredouille et il s'affale de l'autre côté. »

« Dormir, mazette, tu es pas fou?... mais c'est t'y donc que tu veux claquer sur place?... debout, je te dis!... Basile, hé, Basile!... »

— Je me penche sur lui, je vois le blanc de ses yeux qui luttent avec ses paupières, pour écouter.

« Basile... je crois bien que je vois quelque chose... la moraine, on dirait... »

— Fallait mentir, c'est sûr, pour lui redonner des forces. Il ouvre des yeux ronds comme la lune, me fixe et répète deux fois, vaseux :

« La mo-raine!... la mo-raine!... et, piouf, le revoilà mé sur le dos. »

— Tu le croirais pas, c'est une chose qui est pourtant arrivée, parce que moi qui te parle, je l'ai vue; eh bien! Basile, sur le dos, dans la neige, par ce froid de bandit, il ronflait, ronflait, à toutes volées, aussi heureux, il avait l'air, que dans son lit. Je lui saute dessus, je le secoue, je lui allonge des claques et des bourrées de coups de poings,

rapport que le laisser dans cet état, il s'aurait gelé en cinq secs,... mais il n'a pas bronché, pas dit un mot, pas ouvert les quinquets, pas bougé le petit doigt, rien, alors... comme ça, j'ai compris qu'il était foutu.

— Je l'ai assis, le derrière dans la neige, et l'ai calé avec le sac et le piolet. Après un moment, il a rebougé, il ouvre la bouche, fait : « Haaaa... » et il était mort..

— ...Quand je t'avais dit qu'il avait senti venir la chose!...

— Alors, moi, me voilà seul et qu'y faire ? Rester là, contre lui ? j'aurais vite eu mon tour. J'y ai récité un bout de chapelet, à genoux devant lui, j'y ai serré la main une dernière fois. « Adieu, pauvre vieux ! » et je me suis enfoncé dans le brouillard ; où ? au hasard, n'importe où, droit devant moi, mais loin des traces, loin de la piste de malheur, en dehors du rond maudit ousque du petit jour à la nuit, on avait tourné, tourné, tourné comme des âmes damnées...

— Brasser de la neige neuve, de la neige où

« l'autre caravane » n'avait pas encore passé ; enfouir mes pieds dans de la neige pour moi tout seul ; faire des trous qui ne servaient qu'à moi ; tracer une nouvelle piste qui s'échappait droit, tout droit, loin du rond... je ne sentais plus le froid, ni l'éreintement, et je voyais pus ni le brouillard, ni la neige, je me sentais libre et fort... je sentais que, cette fois, j'étais sauf...

— Tu crois ça aussi, toi ? eh bien ! sais-tu comment ça a fini l'histoire ? non, tu peux pas deviner. Alors écoute : j'allais... j'allais depuis une affaire d'un bon bout de temps... combien ? sais pas moi,... vingt minutes ou deux heures... le temps ça compte pus, là-haut, quand ça chauffe... On n'y voyait presque pus goutte quand... pas possible... qu'est-ce que vois?... un caillou?... le bord du glacier?... je m'avance, guilleret, le piolet en avant pour tâter... et raouf!... je me cogne contre mon mort... C'était Basile qui me regardait venir... il était assis comme je l'avais planté, appuyé à son piolet, le chapeau sur l'oreille, ses

grosses lunettes noires, blanc de givre et de glace... Et moi, par tous les saints du paradis... j'avais refait un rond...

— Cette fois, j'ai eu peur et je m'en suis sauvé comme un voleur. A chaque pas, je me disais : « Attention, tu te refous contre lui!... pour sûr que tu remarches sur le rond!... » Outre de cela, je culbutais et qu'il faisait joliment bon, étendu dans la neige avec la brouillasse pour couverture, fatigué et engourdi comme j'étais comme une marmotte touchée par le gel... Un coup, j'ai même cru que ça y était ; j'enfonce dans une crevasse et je reste croché par les bras, les jambes dans le vide... deux coups, même, c'est vrai... Ah ! cette nuit, vois-tu, cette male-nuit!... ça ne peut pas se raconter, ces choses... c'est trop rébarbaratif... Tout à coup, mes pieds n'enfoncent plus... je reste à la surface... je me baisse, je tâte... Sainte Vierge, c'était du caillou, du vrai caillou en pierre... Ah ! mon petit... Tu penses si j'y ai pris racine dessus et que jusqu'au petit jour, pour pas me laisser prendre

par le froid, j'ai fait le singe des bras et des jambes pour me réchauffer les sangs.

— Quand le jour est revenu et que le vent du matin a soulevé le brouillard, tu ne pourrais pas deviner où j'étais, moi qui me croyais en bas Bricolle. Eh bien ! écoute voir ça... je regarde... je reconnais... pas possible!... j'étais sur un rocher de l'arête de la Tête Blanche, tout juste au-dessus du col ousque le matin on se mettait en route et que le client il chantait : *Gentil soldat, qui s'en revient de France!...* » Parfaitement, comme je te parle ; et pour arriver là, il avait fallu un jour, une nuit et une homme mort!... chien de métier, va !

La sinistre Histoire.

LA SINISTRE HISTOIRE

A EDWARD DOUGLAS FAWCETT.

Cette histoire-là ne m'est pas arrivée ; elle m'a été racontée à la cabane du Cervin et je la raconte à mon tour. Je parle de l'ancienne cabane sise sur la crête du Hörnli — du temps qu'elle y était seule. Le refuge supérieur tombait déjà en ruines et nul ne se souciait plus d'aller passer la nuit, là-haut, entre quatre murs branlants et sur dix pouces de glace. De nos jours, on n'a que l'embarras du choix : du Lac noir au sommet du Cervin il n'y a pas moins de cinq hôtels et abris. C'est beaucoup ! Cela ferait penser à une mer jalonnée de bouées pour assurer la sécurité des navigateurs ; les rêveries de l'officier de quart et l'imprévu du voyage en perdraient sensiblement de charmes ! L'alpinisme,

lui, a déjà subi cette atteinte — point de vue sentimental s'entend — et les refuges qui encombrant le Cervin ont largement diminué tout ce qu'une escalade offrait jadis de risques et de hasards aventureux.

Que notre époque est loin de celle où Kennedy et ses guides, en 1862, couchaient à la chapelle du Lac noir, à la veille de leur tentative au Cervin vierge, et, trois ans plus tard, Whymper dressant sa tente au pied de l'arête nord-est, le soir qui précéda la première ascension.

* * *

Au fait, est-ce réellement une histoire, ce souvenir de veillée de cabane que je ne sais par quel bout commencer ? Bref, voici : nous terminions en juin un cours de tir dans la région du Simplon où les groupes d'artillerie de toutes les brigades de montagne avaient envoyé des officiers. Fraîchement licenciés, nous venions d'arriver à Zermatt, deux de mes camarades et

moi, par la traversée du Laquinhorn et du Dôm, et, quelque étrange que cela puisse paraître, nous nous trouvions là à la suite d'un pari. A propos d'un calcul d'angle au tir d'inspection, j'avais parié et perdu et l'enjeu étant ma promesse de conduire au Cervin mes adversaires — Vernes, un petit lieutenant genevois, presque encore un aspirant, et Zurtatch, un vieux capitaine, de cette race forte et saine des vallées des Grisons — je m'exécutais.

* * *

Nous étions montés au Cervin dans la journée. L'ascension avait été facile et splendide. Quoique nous fussions en tenue, nous avions franchi la frontière — à 4500 mètres on n'y regarde pas de si près ! — pour nous avancer jusqu'au bord du versant italien, le précipice par où l'on vient du Breuil.

...Assis sur le toit de neige, après les paroles enthousiastes — et un picotin — on se taisait.

Vernes fouillait l'horizon, au sud, avec ses jumelles, et cherchait le Salève, et Zurtatch, qui lui tournait le dos, contemplait son Engadine à travers la fumée d'un très long brissago. L'air était calme et le ciel — si près! — d'un bleu, mais d'un bleu sombre, un peu effrayant. La cime magnifique, enfoncée dans l'espace, était comme engourdie de silence et de lumière. Les lointains se fondaient en des transparences infinies où les lignes s'annulaient. Le regard errait sur cette houle aux mi-teintes de rêve, sans pouvoir se fixer. Des buées de chaleur tremblaient au-dessus des vallées. Le miroitement des glaciers éclatait brutal sur cet écran pâle de couleurs indécises. Et c'était de tous côtés, le grand geste d'élévation des montagnes vers le ciel...

— Vous dites, Gordier, — questionna Zurtatch sans se retourner, — qu'on l'appelle dans la contrée le *Menschenfresser*, le *mangeur d'hommes*, ce Lyskamm ?

— Oui, mon capitaine.

— Et son surnom est justifié ?

— Dame ! je pense...

— Pardon, oui, c'est vrai... vous excuserez ma question, mais il a l'air si inoffensif.

— Ne vous y fiez pas, si vous voyiez ses corniches !

— Où ça, mon premier-lieutenant ? interrogea Vernes qui braqua aussitôt ses Zeiss.

— A gauche de Castor, cette énorme bosse de neige.

— A gauche de Castor ?... vingt-cinq, trente, trente-cinq pour mille... voilà, j'y suis, ...des corniches ? on ne voit rien ; il n'y en a donc pas cette année !

— Si, elles sont sur l'autre versant, à l'est.

— C'est ça le *Mangeur d'hommes* ?... Comment !

La curiosité du jeune lieutenant s'arrêta là, captivée par l'apparition d'une caravane au Breithorn.

Le silence, entre nous, retomba, mais les paroles de Zurtatch me poursuivirent. Cette évocation des drames de la montagne troublait mon recueillement en face de la magie des choses.

Comme moi, je le sentais s'émouvoir et s'étonner que le théâtre de si cruelles tragédies pût revêtir un aspect si souriant, une beauté si sereine...

* * *

Sans nos diables d'uniformes, nous serions volontiers revenus par le Breuil, mais il n'y fallait pas songer. Nous fîmes donc demi-tour et rebroussâmes chemin en suivant nos traces le long de la fine crête neigeuse du sommet. Puis, à gauche, par la muraille glacée qui regarde Zermatt, nous commençâmes la descente. Le névé épais et durci, s'étendait assez bas et nous rejoignîmes la *Glissade* sans la moindre difficulté.

Au milieu des *Rochers rouges*, une bizarre rencontre. Quatre hommes, en deux cordées, montaient avec une lenteur infinie. Ils avaient l'air d'inspecter minutieusement les cordes fixes et les chaînes tendues à ce passage, ainsi que d'éprouver la solidité des anneaux, rivés dans les

fentes. Le cliquetis résonnait étrangement dans cet abîme où l'ombre et le silence d'un demi-siècle ont enseveli les cris d'épouvante de Croz et de ses pauvres voyageurs.

Ces hommes étaient des guides de la vallée en train de vérifier, les cordes du Cervin. Leur besogne semblait malaisée. Il fallait, par endroits, fouiller la neige pour dégager les cordes, et ailleurs, attaquer à coups de piolet leur gaine de glace.

Par-ci, par-là, le frottement contre le roc révélait une usure suspecte, ou, un caillou en s'effondrant avait coupé net, en deux tronçons, l'un de ces câbles gros comme le poignet. Plus à droite, en dehors du passage habituel, déjà sur la pente du précipice, d'autres cordes pendaient... Minces, blanches comme des ossements, délavées par quarante hivers, elles étaient là, inutiles et abandonnées, derniers vestiges des premières ascensions.

On eut quelque peine à croiser à cause de la roideur de l'escarpement et de la rareté des

saillies. On échangea de brèves paroles. L'un des guides nous dit : « Regardez ! » Et nous vîmes suspendue à une maille, une masse de métal, noirâtre et informe. C'était une des chaînes fondue par la foudre. Il avait donc suffi d'un millième de seconde pour que, forgée là-bas, à l'usine, dans le vacarme assourdissant des enclumes et des marteaux, des ferrailles remuées, puis, hissée jusqu'ici, au prix de quels dangers ? — l'énorme chaîne se liquéfiât et se ramassât en boule, ballottée par le vent... O vanité puérile ! vouloir enchaîner les rochers du Cervin !...

A *l'Epaule*, trois porteurs étaient assis sur des rouleaux de cordes neuves et fumaient, taciturnes, en attendant qu'on leur fit signe de monter. Des choucas leurs tenaient compagnie. A notre approche, ils s'envolèrent en criaillant, noirs contre les parois fauves, processionnées de glaçons, les pattes jaunes repliées, battant des ailes en accents circonflexes...

Au-dessous de nous, dévala la longue pente ro-

cheuse striée de couloirs et encombrée d'entablements de pierres. Des plaques de neige tachaient la face évasée du Mont, affreusement délabrée et soudée à la vasque du glacier de Furggen par des débris d'avalanches.

Une barre de brumes blanchâtres débordaient l'arête du Théodule, sur toute son étendue. Elles s'étiraient, se recourbaient, lisses et arrondies, puis, soulevées par le courant d'air du glacier, elles se redressaient en s'effilochant et repartaient vers le Valtournanche, d'où elles étaient venues. Ce silencieux va-et-vient animait fantastiquement le paysage assoupi.

* * *

Le soir, à la cabane, ayant tiré nos tabourets autour du petit fourneau, on reparla d'accidents de montagne. Le capitaine, les jambes croisées et les mains sur les genoux, fumait sa pipe et écoutait notre dialogue. Vernes, joli dans sa vareuse qui lui allait à ravir, curieux comme une fille,

me questionnait tout en grillant des cigarettes...

— ... Et Douglas, on ne l'a pas retrouvé ?

— Non, les uns prétendent qu'il est au fond du glacier, d'autres, dont Whymper, qu'il est resté accroché dans le précipice.

— Et vous, que croyez-vous, mon premier-lieutenant ?

— Moi, je penche pour cette dernière hypothèse. Du reste, aucun des témoins qui, deux jours après la catastrophe, sont montés au glacier pour relever les cadavres, n'ont parlé de crevasses. Alexander Lochmatter, le père, qui faisait partie de l'expédition ne m'en a jamais soufflé mot.

— On n'a donc rien retrouvé de lui ?

— Si, ses gants, un soulier, sa ceinture et **une** manche...

— Sacrebleu !

— !!!...

— Quel âge avait-il ?

— Douglas !... dix-neuf ans, je crois.

— Comment !... si jeune... deux ans de moins que moi !

— Mais oui.

— Pauvre type !...

L'accident de Maquignaz au Mont-Blanc a été aussi une terrible histoire.

— Ah ! quoi ?

— Les guides Jean-Joseph Maquignaz et Castagnieri avec leur voyageur, le comte de Villanova sont partis un jour pour le Mont-Blanc par le glacier de Bionassay... et ils ne sont jamais revenus.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Comment ça, jamais revenus ? tués ?

— Oui, mon cher, évidemment !... ils ne sont jamais revenus ; on ne sait rien d'autre.

— Disparus ? tués ?... on a pourtant retrouvé des corps ?

— Je vous répète qu'on ne sait rien, *rien de rien*.

— Mais c'est horrible, ça !... une crevasse ?

— Probable.

— Connait-on exactement l'endroit de l'accident ?

— Non ; des conjectures.... idem, avec Mummery et son guide au Nanga Parbat ; on ne sait rien.

— Et ceux du Lyskamm ?... dites-moi, mon premier-lieutenant, pourquoi a-t-on baptisé le Lyskamm, le *Menschenfresser*, en a-t-il tué plus que le Cervin ?

— Je ne crois pas !... Oh ! non, certainement pas ; ce surnom doit lui venir de ce qu'il a fait, d'un seul coup, pour la première fois cinq victimes, les trois frères Knubel, de St-Nicolas et leurs deux étrangers... d'autres par la suite... oui, encore...

— Et au Cervin, combien de morts, savez-vous ?

— Au Cervin... vraiment, je ne sais pas exactement. Quinze... vingt peut-être.

— Seulement !... Je m'imaginai beaucoup plus ; et au Mont-Blanc ?

— Vous êtes bon, vous, ... croyez-vous donc que je possède par cœur ces statistiques macabres ?

— A peu près... combien ?

— Evidemment, un assez gros chiffre... cin-

quante ou soixante, je pense... peut-être moins, peut-être plus...

— Tant que ça !... les malheureux !... Est-ce qu'il y a des femmes qui ont péri en haute montagne ?

— Au Mont-Blanc, oui... mais pas que je sache au Cervin ; près d'ici, au Triftjoch, une petite Anglaise a été assommée par une chute de pierres.

— Ah ! oui... mais c'est navrant, ça. Vous ne trouvez pas, mon premier-lieutenant, que ça doit faire une impression atroce de voir un cadavre de femme tuée à la montagne... plus atroce qu'un homme.

— Impression sentimentale ! oui, je pense.

— Oh ! cette alpe homicide !... laissa tomber désabusé, Vernes, en rallumant une cigarette.

— Vernes, je vous en supplie, retirez ce stupide et banal cliché, cette insanité, il n'y a *pas* d'alpe homicide, entendez-vous !... il y a des hommes qui se tuent à la montagne, mais ce n'est pas elle qui les tue ; là est la différence.

Zurtatch opina du chef, muet toujours, et le petit lieutenant, chassant d'une chiquenaude des cendres sur sa vareuse, répliqua, un peu ironique :

— Si vous voulez, mon premier lieutenant, pour moi, ça m'est égal... vous avez coquettement tenu votre pari, j'ai fait le Cervin, on ne s'y est pas cassé la... figure, c'est tout ce que je demande... Et puis vos histoires, ce déballage de cadavres...

— Ça vous effraye, enfant !

— Mon Dieu, non... mais enfin on se sent juste à l'aise dans sa peau, tout juste... là-dessus, je vais voir le temps qu'il fait...

— Premier-lieutenant Gordier, demanda le capitaine en tapant sa pipe sur son talon, quand Vernes fut sorti — est-ce qu'il y a eu aussi des accidents à la Dent Blanche et aux autres pointes de Zermatt ?

— Oui, mon capitaine, la Dent Blanche, le Rothorn, l'Obergabelhorn, le Weisshorn, les Mischabels, le Mont-Rose, elles ont toutes leurs morts... même ce gros père de Breithorn.

— Comme la chaîne du Mont-Blanc, comme les Alpes bernoises, comme chez moi, l'Engadine, comme partout où il y a des montagnes que l'homme escalade... Votre définition me paraît très logique... oui, ce sont les hommes qui s'y tuent, guidés par la fatalité ; ailleurs, c'eût été également leur heure, qu'en dites-vous ?

— Oui, de toutes mes forces, je le crois.

...Par la porte bruyamment ouverte l'uniforme sombre du lieutenant s'engouffra, gesticulant et parlant haut :

— Venez donc... une caravane au Cervin !

— Comment?... vous plaisantez, Vernes... il est bientôt dix heures. Les guides sont passés à la tombée de la nuit.

— ...et les porteurs ?

— Les porteurs aussi.

— Tous ?

— Mais oui... tout le monde... ne les avez-vous donc pas vus ?

Mon affirmation parut le déconcerter, puis :

— C'est peut-être une cordée qui a fait la traversée.

— Si tard !

— Enfin, je vous assure que j'ai entendu marcher, c'est positif.

Il y eut un silence où l'on sentit éclore, furtivement, une obscure impression de malaise, comme si planaient sur nous les sinistres images évoquées.

— Eh bien ! dis-je, si c'est une caravane, nous verrons quels sont ces gens... attendons !

— Pourquoi dites-vous « *si* c'est une caravane » ? Vous en doutez ? Qui donc, alors ?... des revenants ! ricana-t-il.

— Non, pas des revenants, mais des cailloux qui déboulinent, probablement.

Je me levai et sortis, suivi de Vernes.

Dehors la nuit était noire. Un croissant de lune errait, falot, au fond du ciel et semblait submergé par les ténèbres.

— Tenez, mon premier-lieutenant, là — et le bras de Vernes se tendit vers le Cervin dont l'arête très rapprochée se perdait dans l'obscurité.

Des étoiles sertissaient les contours de la gigantesque pyramide. On devinait le déroulement de ses flancs énormes où, effleurées par la lune, des neiges luisaient doucement. La longue crête du Théodule demeurait enfouie sous des bouillonnements de brumes, enchevêtrées de clartés lunaires. Ailleurs, c'étaient les plaines grises des glaciers, tranquilles et solitaires. Dans ce paysage de désolation désertique où rien ne semblait vivre, la grande âme nocturne de la terre s'éveillait lentement...

— Eh bien ! Vernes, et votre caravane ?...

— Je vous certifie, mon premier-lieutenant...

Une formidable détonation lui coupa la parole, qui fit trembler le sol sous nous.

La porte s'ouvrit et Zurtatch parut :

— Un éboulement ? cria-t-il...

En effet, un de ces éboulements dont le Cervin est coutumier secouait la montagne. L'avalanche de cailloux rebondissait dans l'abîme, furieusement, ponctuée des chocs pesants des blocs, de parabole en parabole. Ce fut, pendant

un long moment un bruit de tonnerre, un vacarme terrifiant dans l'air déchiré par l'ouragan de pierres, des sifflements, des ronflements, des clameurs. En même temps, les étincelles jaillirent et, de la tête du Mont au glacier de Furggen, à pic par la face, une immense trainée de feu s'alluma dans la nuit... Peu à peu, la puissance chaotique de l'avalanche décrut. Les derniers cailloux grondèrent, s'espacèrent en soubresauts pareils à des spasmes. Les étincelles s'éteignirent et, portées par les râles sourds de la fin, des odeurs âcres s'exhalèrent, fumeuses, le long des murailles redevenues silencieuses...

— Magnifique ! prononça Zurtatch en refermant la porte.

— Vernes !... votre pauvre caravane !

Mais Vernes, que l'étonnement clouait, finit par proférer un juron pour traduire son admirative stupeur.

— Quand je vous disais que c'étaient des cailloux, fis-je !

— Hein !... cette fois, vous avez entendu, mon premier-lieutenant ? dit-il subitement.

Je venais, en effet, d'entendre, dans les rochers, affaibli par la distance, le bruit caractéristique d'une caravane en marche : crissements métalliques des piolets et pesée lente des souliers aux mâchoires ferrées sur la pierre.

— Vous entendez !... vous entendez !... redisait le lieutenant sur un ton de triomphe.

Le bruit se répéta, identique ; il n'y avait plus de méprise possible. Des hommes étaient là-haut, dans les ténèbres, et descendaient du Cervin.

— Vous avez raison, Vernes, on vient..... tenez !... vous avez vu... la lanterne... là, là... m'exclamai-je.

Brusquement, une lueur avait brillé, un point lumineux qui grelotta un instant bref et disparut.

Vernes, les yeux écarquillés, fixait le noir :

— Où ?... une lanterne... êtes-vous sûr ?... où ?... montrez-moi donc où ?... je ne la vois pas !

Non, Vernes ne vit rien, la lueur ne reparut point, mais on entendit de nouveau le bruit des pas, quelque part, sur la pente.

— Ils doivent être dans un couloir, dis-je, c'est extraordinaire!...

Avisé du fait, le capitaine ne parut pas s'en étonner outre mesure.

— Etes-vous certain d'avoir vu la lanterne, Gordier ?

— Mais oui, mon capitaine, absolument, *j'ai vu la lanterne.*

— Et vous, Vernes ?

— Non, mon capitaine, c'est-à-dire il me semble avoir vu une lueur... mais je ne pourrais pas préciser... un reflet de lune, peut-être... sais pas.

— J'avoue, messieurs, que je demeure un peu sceptique ; dehors, la nuit, on croit toujours voir et entendre un tas de choses qui, en somme, n'existent que dans notre imagination... Enfin, dans ce doute-ci, il est préférable de ne pas s'abstenir et, si vous êtes d'accord, nous allons accrocher à la porte le falot-tempête... pour *les* guider. *Ils* le verront de loin... j'avoue que si je me trouvais à *leur* place je ne serais pas fâché de voir de la lumière à la cabane.

Zurtatch se leva, prit le falot, l'alluma et sortit. Nous emboitâmes le pas. La clarté fit un trou dans l'obscurité et inonda la terrasse.

— Là-bas, indiqua Vernes.

Immobiles, nos trois ombres étalées devant nous, nous écoutâmes, le regard tendu. Rien ne bougea. Rien ne se montra. Tout semblait dormir, bercé par le silence et figé par le froid.

— Bizarre... bizarre... — mâchonna Zurtatch — ...Gordier, selon vous, quand seraient-ils ici ?

J'hésitai à répondre et m'adressant au lieutenant :

— Qu'en pensez-vous Vernes ?... vingt minutes, une demi-heure ?

— Oui, il me semble... l'estimation est difficile.

— Mon capitaine, affirmai-je, d'après la lueur de *leur* lanterne et le bruit de *leurs* pas, dans vingt minutes *ils* seront là !

— Vingt minutes... vous croyez,... bien... rentrons mettre un peu d'ordre et faire chauffer de l'eau... *ils* seront heureux de trouver en arrivant une tasse de thé bouillant... cristi, quel froid !

On débarrassa la table. On entassa les provisions et les couverts. On se réserva les trois paillasses du coin. On attisa le feu et une marmite d'eau couronna le fourneau. Tout était prêt ; il n'y avait plus qu'à *les* attendre.

Alors, dans le refuge, bas et carré, grand comme une cabine, pauvrement éclairé par un bout de chandelle dans un goulot de bouteille, une étrange atmosphère couva. Notre anxiété se chargeait de curiosité inquiète. La mystérieuse caravane hantait nos esprits et l'obscur impression de malaise de tout à l'heure se remit, servilement, à ramper en nos cœurs. Cependant les minutes passaient et personne ne venait. Un quart d'heure, vingt minutes, une demi-heure coulèrent, et *on* ne venait toujours pas. De temps en temps, l'un de nous consultait sa montre, sans mot dire. Et dans cette attente d'effroi, l'eau, l'eau qu'on avait mise là pour *eux*, *leur* eau se mit à chanter... Et cette eau, et cette table, nette et propre, et ces paillasses avec les couvertures, préparées pour *eux*... tous

ces détails insignifiants, prenaient maintenant quelque chose d'extraordinaire et augmentaient notre trouble.

Zurtatch, lui, n'avait pas l'air de subir comme nous, l'envoûtement. Il s'étira à se désarticuler les os, bâilla comme un homme parfaitement tranquille.

— Tout de même — dit-il — onze heures !... votre caravane mes petits amis, est en train de nous poser un fameux lapin.

Nous eûmes, Vernes et moi, un rire qui sonna faux, heureux d'échapper pour un moment à l'inquiétude de nos âmes.

— Evidemment, — dit Zurtatch en se levant, ou *ils* se sont égarés, ou il y a eu un accident.

Il poussa le vantail supérieur de la porte et se pencha à l'extérieur. Sur la clarté du falot il se profila en ombre chinoise et resta ainsi, aux écoutes, la main en cornet à l'oreille.

— Rien, — dit-il, — *je n'entends rien* et je *ne vois rien*. La lune est couchée et la nuit très noire... savez-vous, messieurs, je commence à croire que nous nous sommes trompés tous les

trois, le lieutenant Vernes en prenant pour un bruit de pas, des cailloux qui roulaient; le premier-lieutenant Gordier, suggestionné, a cru entendre les pas et voir luire une lanterne; et moi, confiant, j'ai été trop pressé d'allumer le falot et de préparer la cabane.

— Il me semble, mon capitaine, — dis-je, — que nous devons nous rendre à l'évidence... néanmoins, je suis persuadé d'avoir vu la lanterne et entendu marcher.

— Moi aussi, approuva Vernes.

— Eh bien! — conclut Zurtatch en réprimant un sourire — par acquit de conscience, attendons encore une demi-heure, et si, à onze heures et demie, *ils* ne sont pas là... à la paille!... Pour passer le temps, je vous raconterai une histoire, une histoire vraie, qui m'est arrivée à moi, une histoire sinistre qui, comme vous allez voir, n'est pas tant en dehors du cadre de cette étrange soirée... Lieutenant Vernes, dites-moi, si vous nous prépariez du thé avec *leur* eau?

— A vos ordres mon capitaine.

— Je tâcherai d'être aussi simple que possible, sans broder sur le thème, toujours facile, d'une histoire de revenants — je ne crois pas aux revenants — et je n'aime guère les légendes de montagne dont le côté fantasmagorique est si vite banal. Il y a là tout un arsenal de mots mystérieux et effrayants qui frappent l'imagination et dont il faut se méfier... Superstitieux, oui, je le suis — je crois aux présages et mes pressentiments ne m'ont jamais trompé... j'avoue que ce soir — fit-il en riant — je n'ai vu ni présage, ni éprouvé aucun pressentiment... si ça peut vous rassurer!... Merci, Vernes, ... s'il vous plaît, ... plutôt foncé.

Ayant servi le thé, Vernes se rassit, se rapprocha du feu, alluma sa x^{me} cigarette, tira frioleusement sur ses épaules la couverture qui l'enveloppait et Zurtatch poursuivit.

Il s'exprimait lentement, sans effet. Il y avait de la fatalité dans son parler simple de montagnard romanche. Cet homme ne savait pas mentir.

— C'était un soir comme celui-ci et dans une cabane comme celle-là, à la Bernina. Nous étions quatre amis en vacances, les frères Fritz et Guido Kluck, Leone Cortina et moi. Au départ, encore dans la vallée, j'avais eu le pressentiment qu'il arriverait quelque chose. Personne à la cabane. Notre solitude nous enchantait. Les veillées de cabane se ressemblent plus ou moins toutes. Donc, nous nous étions attardés autour du feu à fumer des pipes et bavarder. Mes camarades discutaient le projet d'ascension du lendemain, un chemin nouveau, et la perspective du succès les grisait un peu. Quant à moi, je me sentais mal à l'aise mentalement, une sorte d'angoisse qui m'écrasait, et me tenait en marge de ce que faisaient et disaient les autres. Je souffrais, impuissant, me sentant esclave d'une force occulte agissant, là, au milieu de nous. Je crois que si l'on pouvait voir les formes spirituelles qui nous entourent, vivent de nos sensations et nous asservissent, notre vie serait un perpétuel cauchemar. Ainsi ces trois hommes, libres,

forts, heureux, en plein épanouissement de leur jeunesse, qui sait quelle sombre puissance aspirait déjà leur vie et qu'ils ne sentaient pas ? A plusieurs reprises, on me demanda mon avis, j'éluais la question ayant la conviction intime que nous marchions à un échec.

— Lorsque les préparatifs du départ furent terminés, nous nous étendîmes sur les matelas pour dormir. J'avais à ma droite Guido Kluck, et à ma gauche, Cortina, puis venait l'autre frère Kluck. On souffla la bougie. Nous causâmes encore un instant, et nous nous endormîmes...

— ...Le crépitement sur le toit, de petits cailloux tombés de la paroi contre laquelle la cabane est adossée, me réveilla brusquement. Guido Kluck se réveilla aussi, à moitié, se retourna en soufflant et se rendormit. Les autres ne bronchèrent pas ; les respirations montaient paisibles et régulières. Moi, je ne pus me rendormir. J'étais dans un état d'énervement inouï et mon angoisse m'écrasait, j'étouffais. Jamais, dans ces conditions, je ne pourrais partir avec les autres.

Je frottai une allumette pour consulter ma montre : il était très exactement une heure du matin. A trois heures, diane. Encore deux heures d'atroce insomnie... A ce moment-là, messieurs... — et Zurtatch hésita, sa gorge s'étrécit, mais il se raidit et continua, grave, impassible, presque monotone — ...à ce moment-là, je sentis passer la mort, et je vis devant moi, à quelques mètres, dans l'obscurité, comme projetés en dehors d'eux-mêmes, mes trois camarades, ou plutôt, les *doubles* de mes trois camarades, les frères Kluck et Cortina... Pas un instant je ne doutai de mes sens, pas un instant l'idée ne me vint que cette apparition pouvait être une création spectrale de mon imagination. Des revenants ?... Non, mais presque ; pire, peut-être : des fantômes d'hommes vivants ; — la cristallisation matérielle et visible des corps fluidiques — uniques véhicules de vie qui composent l'homme invisible...

— Ai-je eu peur ? je ne me souviens pas. Si, pourtant, sur l'instant même, un sursaut d'épouvante. Les respirations paisibles des

camarades à mes côtés me calmèrent aussitôt... Je pus alors regarder l'apparition... Les doubles étaient immobiles, autour de la table, vers le fourneau, blêmes, un peu violâtres, nets, dans les ténèbres ! Le double de Guido Kluck, assis, me tournait le dos ; je reconnus sa mince silhouette et ses épaules tombantes. Le double de Cortina, également assis, me faisait vis-à-vis ; il était accoudé, le front dans la main. Fritz Kluck, lui se tenait debout ; son double, le buste légèrement incliné, le bras en avant et l'index tendu, appuyé au bout de la table, semblait indiquer quelque chose que les autres désincarnés paraissaient contempler avec attention. Ils demeuraient rigides comme du marbre ; leurs yeux étaient un petit creux d'ombre, et ils ne respiraient pas... J'eus, tout à coup, la perception aiguë du déjà vu.... C'était exactement le groupe que formaient mes camarades à la fin de la soirée, au bout de la table, vers le fourneau, penchés sur la carte où ils étudiaient leur montagne. Fritz Kluck, debout, l'index posé sur un point de la carte, avait dit : « Vous verrez

que nous aurons *beaucoup de peine* à traverser ce glacier ! » ... Puis nous avons éteint la bougie. Et tandis que mes camarades reposaient, leurs doubles, là-bas, — là où ils les avaient laissés, là où ils avaient eu l'intuition inconsciente et suprasensible de leur mort imminente — leurs doubles les prolongeaient en un monstrueux conciliabule... Soudainement... je ne vis plus rien : l'apparition s'effaça. Pardon ! pour rester au plus près de ma pensée, les sens s'obscurcirent qui m'avaient permis de plonger dans le monde invisible, où nos destinées sont écrites, un regard de visionnaire...

— Je vous le répète, messieurs, je ne crois pas aux revenants et je ne suis pas spirite. Que des pouvoirs occultes existent en nous et hors de nous, soit, je ne le nie pas, nous pouvons les admettre parce que cela rentre dans la logique des choses. Mais, vouloir les expliquer !... non — du moins pas pour le moment, tant que nous sommes limités par des sens physiques... — je raconte ce que j'ai vu, je ne le discute pas, je ne le commente pas.

— ...En face de cette nuit close sur le redoutable présage, j'eus peur, de nouveau. Étaient-ce donc déjà des morts qui m'entouraient ? J'allongeai une bourrade à mon voisin, lequel — Guido Kluck — brusquement réveillé, me demanda ce qui se passait. « N'est-ce point l'heure du lever ? » balbutiai-je. Sa montre indiquait une heure et cinq minutes... Il se rendormit en grommelant...

.
— Ils partirent... Malgré tous mes efforts pour les retenir, ils partirent, ceux qui allaient mourir... Oh ! moi qui savais ! Moi qui savais que la fatalité allait les broyer ! Moi qui, pendant quelques heures, fus maître de leur vie, possesseur du terrible secret... Pourquoi sont-ils partis quand même, ces *morituri* ?? Est-ce que je pouvais leur dire ce que je savais ? Devais-je leur révéler la vision ?... Je ne l'ai pas fait... que peut-on contre la destinée ?...

— Un malaise général, une fièvre violente, suites de mon... insomnie me confinèrent dans la cabane. Le temps, incertain à l'aube, se gâta dans

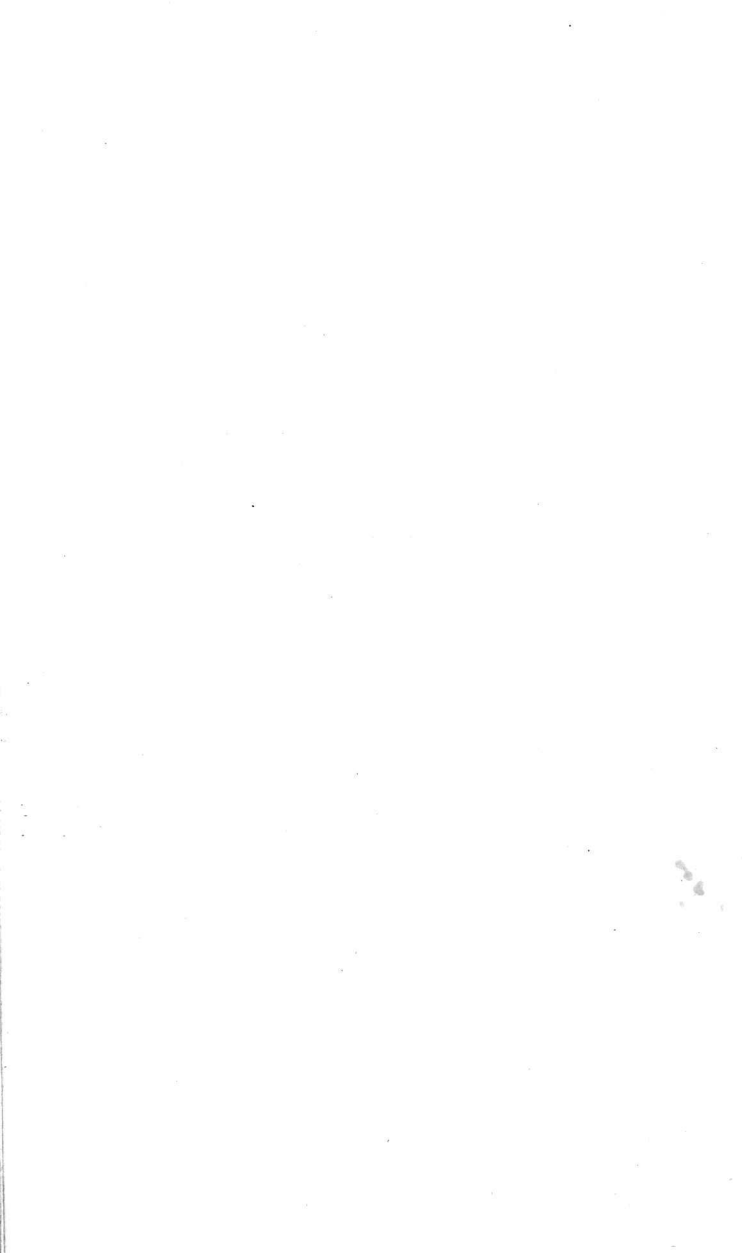
la matinée, un vilain temps de neige et de vent... Vous devinez la fin ! elle ressemble à celle du jeune lord du Cervin, ou à Maquignaz et ses gens au Mont-Blanc... avec une variante plus tragique que l'accident lui-même... Ils partirent et ne sont jamais revenus. Au point indiqué sur la carte par Fritz Kluck — le glacier dangereux — geste que son double reproduisit fidèlement à une heure du matin dans la cabane — ils disparurent, engloutis par une crevasse. On releva, à moitié mort dans la neige, la corde coupée par un débris de sérac l'un des frères Kluck, Guido...

— ..Bientôt minuit !... Sacrebleu !... Là-dessus, bonne nuit... Vernes, vous pouvez rentrer le falot... *ils* ne viendront plus, c'est certain.

— Mais, mon capitaine, — dis-je, — Guido Kluck a pourtant pu raconter l'accident ?

— Non. Comme sucée par son double — à une heure qui, sans doute, n'était pas encore la sienne ! — une partie de sa vie, comment dirai-je ? son essence de vie, son *moi*, avait quitté son corps... et il était fou. »

Véronica.



VÉRONICA

A VINCENT D'INDY.

— Vous dites, mon cher, ne pas admettre l'amour en dehors de votre société ?

— Certes ! mais entendons-nous. Je veux dire, par société : les classes riches. Croyez-vous donc que la petite bourgeoise sait aimer ? Et le peuple ? Et le paysan ?... De l'amour, ça ?

— Vraiment, votre exclusivisme est bien exagéré. Transigeons et, surtout, mettez de côté votre snobisme d'homme du monde ; n'oubliez pas que nous sommes à la montagne, loin, bien loin des potins du faubourg Saint-Germain... Les classes riches, toujours le luxe et la richesse..

Il pleuvait. Un vent aigre soufflait dans la vallée. Désœuvrés, un peu las des excursions des jours précédents, nous étions — quelques

Français — en train de prendre le café dans la véranda de l'hôtel Mont-Rose à Zermatt. Un jeune ménage en voyage de noces, les de Lavay, que le temps maussade emprisonnait, s'était joint à nous.

Rien ne démontre mieux la puissance d'attraction qui existe entre individus de même race qu'un jour pluvieux à la montagne.

En effet, tous ces étrangers, si indifférents l'un à l'autre d'habitude, groupés aujourd'hui autour de petites tables, comme nous, du reste, prenaient le café, fumaient et causaient avec animation. Il y avait le groupe allemand, le premier reconnaissable, le groupe anglais, formé de grands gaillards aux visages glabres, membres de l'*Alpine Club*, évidemment, et de misses à la peau brûlée ; le groupe italien, le groupe russe, le groupe Etats-Unis et beaucoup d'autres groupes.

A notre table, nous discussions sur l'amour, après avoir entendu une verte critique de la politique du nouveau cabinet, de notre ami, le

député Gaillard. Et je ne sais plus à quel propos de Rogières, jeune libertin dont les manières aristocratiques charmaient, était parti à fond contre ce qu'il appelait « l'amour vulgaire » et tentait de soutenir par de subtils paradoxes la valeur de sa thèse.

— L'amour, disait-il, ne peut être ni vrai ni beau, sans argent et sans luxe.

Thèse absurde et facilement démolissable, qu'il défendait avec l'entêtement des jeunes gens qui croient tout savoir. Marcel Daurat, écrivain très à la mode, lui répondait.

— Ainsi, poursuivait avec dédain de Rogières, en indiquant d'un geste un pré où des hommes et des femmes travaillaient sous la pluie, vous prétendez, cher maître, que ces gens-là, ces montagnards savent aimer ?

— Certainement. Ce que vous avancez ne se tient pas debout. Vous trouverez toujours du sentiment dans le plus humble amour. Pourquoi nier des délicatesses d'âme chez ces hommes ? Pourquoi nier chez ces femmes de vrais élans

d'amour pour l'homme qu'elles ont élu ? Pourquoi les abaisser au niveau de la brute ? Parce qu'elles sont grossièrement vêtues et accomplissent un dur labeur quotidien... parce qu'ils sont sans éducation, d'une sensibilité élémentaire et ignorent le moindre luxe ?... Allez, cher ami, il y a peu de mondaines qui valent ces gens-là

De Rogières, qui avait son idée, lâcha sa phrase toute prête sans répondre à l'écrivain :

— Pouah ! moi, je pense que ces *gens-là* sont poussés l'un vers l'autre uniquement par l'instinct... mais de l'amour là dedans... ça, jamais... Comment pouvez-vous parler ainsi, maître, vous, un analyste si délicat ?

Et il s'enveloppa de la fumée de son tabac oriental.

Il y eut un blanc. Nous sentions bien que Daurat avait quelque chose à dire et nous attendions. De Rogières, un peu surpris de ce silence, s'apprêtait à poursuivre l'exposé de ses théories subversives, quand le maître s'écria tout à coup :

— La veuve qui passe !...

Nous suivîmes la direction de son regard. Alors nous vîmes, sur le chemin caillouteux, passer une femme, dans le vent et dans la pluie. Une vieille femme, une loque de vieille femme. Un petit visage fripé, entouré d'un foulard rouge, des mèches de cheveux blancs, mouillés pendillaient sur le cou. Dans ce paysage triste, sans ciel et sans clarté, avec le crépitement de l'eau contre les vitres et la plainte du vent dans la cheminée du hall, cette apparition était vraiment lugubre.

Elle évoquait toute une vie de misère, de lamentable existence, cette pauvre, et remuait notre cœur de pitié. Mais nous surprîmes dans ses yeux très noirs un éclat qui n'avait rien de l'humilité des êtres asservis.

— Oui, reprit Daurat, c'est « la veuve », et je crois pouvoir vous affirmer qu'elle revient du Cervin, pardon, du pied du Cervin, veux-je dire.

Nous nous regardâmes, sceptiques et étonnés, et notre étonnement fut porté à son comble quand l'écrivain poursuivit :

— Cette femme, messieurs, cette vieille repoussante, qui vous paraît illustrer de la plus ignoble façon le beau sexe, est *la plus grande amoureuse* que j'aie jamais connue dans ma vie d'homme de lettres. Nous parlions d'amour ; écoutez cette histoire : elle m'a été contée l'an passé par le prêtre de la paroisse, qui la tenait lui-même du vénérable curé, son prédécesseur, décédé depuis longtemps. Et vous, monsieur de Rogières, prêtez une oreille attentive à ces propos, leur morale est le meilleur argument contre votre thèse.

Il y a quarante ans, la veuve, Véronica Matten, comptait quinze printemps, et son amoureux dix-sept. Il se nommait Antonius Riffelauber, fils de guides et de contrebandiers. Véronica, elle, avait des bergers pour parents. Mais, voilà, les familles ne se fréquentaient pas. Les Matten n'aimaient point les Riffelauber et les amoureux devaient ruser pour se rencontrer. En été, ils marchaient des heures par des sentiers de chèvres pour se rejoindre ; lui, devait

être à l'aube au chalet pour la sortie du bétail, elle, dans la vallée. Et l'hiver, en entravant leurs désirs, exaltait leur passion. Que voulez-vous ! Quand l'amour vous tient de cette façon-là, il faut le subir. On voudrait y échapper, mais il est le plus fort. Et, après tout, pourquoi vouloir lui échapper ? N'est-ce pas la passion qui est le plus beau de notre vie ?

» Bref, l'excellent homme de curé fit tant et si bien qu'il amena les deux familles à se réconcilier. C'eût été un crime de ne pas marier ces enfants. Et, ma foi, le printemps suivant, on les maria. Avouez qu'ils le méritaient bien ! Antonius était devenu un beau gaillard de vingt-deux ans et Véronica, sa femme, une admirable brune de vingt ans.

Cinq ans s'écoulèrent, cinq années d'un amour passionné, aussi ardent que le foehn, ce vent troublant qui balaie, certains soirs, les monts... quand au bout de ces cinq ans Antonius se tua.

Il faut vous dire qu'Antonius était guide et

les louis amassés à ce rude métier constituaient le plus clair revenu du jeune ménage. Mais ce n'était pas un de ces guides, genre portier et type vulgaire qui mendient la course, chapeau bas, dans les ruelles du village, à la façon des concierges de monuments. Au contraire, il était fameux par ses exploits dans les Alpes et très recherché des célèbres alpinistes de l'époque. Outre ses qualités vraiment extraordinaires de grimpeur, on appréciait son caractère franc et jovial. Il aimait la montagne comme on aime une maîtresse. Et cette passion ensorcelante faisait si peur à Véronica, sa femme, que celle-ci avait tenté l'impossible pour retenir son mari dans la vallée. Ni les travaux des champs, ni le bétail, ni le projet d'ouvrir une boutique, rien ne put l'arrêter. Tout effort fut vain. Vous pouvez comprendre dans quelles transes vivait Véronica durant la belle saison. Et cette passion se mua vite en une sorte de griserie du danger, supprimant dans l'esprit d'Antonius toute notion de prudence.

Pauvre femme ! Elle se doutait bien qu'un jour ou l'autre son mari y laisserait ses os, mais pourtant pas si tôt... à vingt-sept ans !... La tragédie fut horrible.

Cet été-là, Antonius accompagnait deux Anglais, grimpeurs émérites. Ensemble, ils avaient conquis le Weisshorn par la face, le Tæschhorn, par la face, la Dent d'Hérens par un chemin nouveau, et la Dent-Blanche par l'arête de Ferpècle. Et ces ascensions, réputées impossibles, servaient d'entraînement à une grimpée projetée, plus ardue que les précédentes, et terrible celle-là : le Cervin par la face nord. Avant l'attaque suprême, Antonius voulait se rendre compte de certains passages du haut du gouffre orienté vers Zermatt, — par où il comptait monter, — et pour agrémenter cette reconnaissance il proposa à ses Anglais d'ajouter à l'escalade, comment dirai-je ? une manière de fioriture : suivre l'arête de Furggen, rejoindre les *Rochers rouges*, puis traverser l'effroyable face nord, jusqu'à l'arête de

Z'mutt, qu'on redescendrait. Les Anglais acceptèrent fort naturellement cette proposition inouïe et se tinrent prêts au départ. C'est au cours de cette ascension qu'Antonius se tua.

La caravane avait passé la nuit au chalet de Staffel-Alp. Partie avant l'aurore, elle s'acheminait vers le Furggjoch et à huit heures du matin on l'avait aperçue, au télescope, de Zermatt, en train de gravir lentement l'escarpement supérieur de l'arête, sous l'*Epaule* de Furggen. Puis, le brouillard ayant caché la cime, on la perdit de vue. Deux heures après, cependant, on découvrit les trois hommes en marche sur le névé de l'*Epaule* suisse. Ils l'avaient rejointe en longeant les larges dalles de rocs fauves, formidable vire servant d'assise à la tour extrême du Mont. On ne devait plus les revoir, sinon fracassés et morts, car le brouillard, plus épais, s'était abaissé et encapuchonnait le pic. Que survint-il exactement ? Nul ne pourrait le dire. Aucune autre caravane ne se trouvait sur le Cervin ce matin-là.

Pour ma part, je suppose ceci : Antonius, nullement effrayé par l'approche du mauvais temps, aura persisté dans son idée de descendre l'arête de Z'mutt et d'y parvenir en traversant le *Toit* du Cervin. Ceux d'entre nous qui ont gravi le colosse se souviennent de cet abîme béant et peuvent s'imaginer, non sans un frisson d'épouvante, cette cordée de trois jeunes hommes engagés sur la pente luisante de verglas, avec ses rochers encastrés dans la glace noire. En outre, le brouillard, et qui sait ? le vent et des giboulées de neige. C'était fou, messieurs, archi-fou, c'était tenter Dieu et le diable!... Mais, je reviens à mon récit.

Le tenancier de l'auberge de Zermatt finissait son déjeuner quand on lui amena, encore haletant de sa course, le moutonnier qui, des flancs du Hörnli où il gardait ses bêtes, venait de voir crouler une avalanche au Cervin, sillonnant la face nord. Parmi les débris amoncelés, deux gros cailloux noirs gisaient, étalés. La chose paraissait bizarre, car les avalanches

sont rares en ce lieu. Mais le pâtre n'avait pas manqué d'établir un rapport entre cet événement et l'audacieuse tentative d'Antonius, rencontré la veille au cabaret, alors qu'il en discutait avec des camarades.

Frappé de ces déclarations, l'hôtelier courut au télescope et eut vite fait de reconnaître des corps humains dans ces pseudo-cailloux, chus de là-haut. Plus de doute possible : un accident était arrivé.

La caravane de secours, organisée en toute hâte, releva le même soir sur le glacier du Cervin les cadavres des Anglais, affreusement mutilés. Du guide, pas la moindre trace, rien... rien... Un lambeau de corde pendait encore à l'un des cadavres, et cette corde semblait avoir été coupée net par une lame de roc.

On se contenta, ce soir-là, de mettre les corps dans des sacs et la caravane redescendit à Staffel-Alp.

Cependant, la nouvelle de la catastrophe s'était rapidement répandue dans la vallée. Les

montagnards, consternés, causaient par groupes, dans les ruelles, les yeux levés sur le Cervin que la nuit enveloppait déjà de mystère. Une des premières, Véronica l'avait apprise, brutalement, par un de ces hasards cruels, et lorsqu'elle avait enfin compris que les deux infortunés étaient les touristes de son mari, mais que de lui on ne savait rien, elle était tombée, comme une masse, évanouie.

Le lendemain, à l'aube, elle partait, gesticulante et échevelée ; ce devait être sinistre, cette jeune épouse allant réclamer au Cervin homicide le cadavre de son mari. Et l'heure était radieuse. L'aurore rosait les neiges ; les montagnes se découpaient avec vigueur sur les horizons clairs. La vallée dormait sous une gaze bleuâtre.

Elle arriva trop tard à Staffel-Alp. La caravane de secours était repartie. N'importe ! elle la rejoindrait. Elle se remit en route par le Lac noir, fébrile, les pieds torturés par les pierres des éboulis. Deux fois elle fit un faux pas, et,

s'accrochant aux rocailles du Hörnli, s'ensanglanta les mains. Plus haut, sur la crête plane, allongée, elle se mit à courir. Devant elle, le Cervin, magnifique, profilait sa prodigieuse pyramide sur un ciel d'émeraude, sans nuage. La neige de la nuit poudrait sa cime et ses murailles suintantes miroitaient au soleil. Et la jeune femme courait, toujours incohérente, toujours échevelée, à l'encontre du terrible mont, revêtu de sereine beauté.

La caravane des guides allait s'engager sur le glacier quand Véronica la rattrapa. Les hommes se regardèrent stupéfaits, apeurés presque. Comment ! elle ?... déjà ?... L'attitude de folle désespérance de la malheureuse leur imposa le silence. On l'attacha, sans mot dire, à une corde, et l'on attaqua le glacier.

De loin, Véronica avait remarqué les sacs, double tache noire sur la blancheur de la neige. Un frisson l'avait secouée. Et maintenant de près, elle voulait voir. Par pitié, on défilcla les toiles. Une tête fendue lui apparut, la cervelle

coulée... le visage, une plaie rouge, sans nez... les yeux révulsés... puis ce fut une autre tête, flasque et sanguinolente, hideuse aussi. Et il y avait tout à côté, près de l'épaule arrachée, un pied dans son soulier, sectionné juste à la cheville.

Véronica n'avait pas sourcillé. L'ignoble spectacle ne paraissait point l'avoir émue. Mais quand elle eut terminé sa macabre inspection et qu'elle se rendit vraiment compte qu'il n'y avait pas un troisième sac, qu'on ne lui cachait rien, mais qu'il y avait pourtant une troisième victime, et que son Antonius à elle, son mari, n'était pas là, alors elle se redressa, tournée vers le Cervin éblouissant, et, les poings tendus, se mit à hurler comme une bête blessée à mort.

— Je n'ai jamais entendu quelque chose de plus lamentable, me disait un des guides, que les cris de cette femme, répercutés par l'abîme, et semblant s'élever, de roche en roche, de plus en plus étouffés, vers la cime meurtrière. Ah ! monsieur, je m'en souviendrai toute ma vie ! Si au moins, le temps avait été gris, cette

scène nous aurait paru moins triste ; mais non, le ciel était bleu, plein de soleil, un des plus beaux jours de l'été... Oh ! cette douleur, cette plainte clamée à gorge déployée !... Tenez, c'est moi qui ai relevé les quatre morts du Lyskamm, l'an passé, dont mon père et mon frère, mais je vous jure que ça m'a moins impressionné.

Navré d'un pareil spectacle, des hommes s'offrirent, séance tenante, à explorer les crevasses voisines, dans l'espoir d'y découvrir le corps du guide. Véronica s'y opposa avec rudesse et exigea qu'on l'y descendît elle-même. On la noua au bout d'une corde longue de cent cinquante mètres, et quatre fois, six fois, on la laissa couler dans la mi-obscurité bleutée des gouffres aux parois de glace, pures comme du cristal.

Pauvre Véronica ! Elle émergeait de ces trous de froidure, livide, couverte de neige, ruisselante d'eau glacée, coupée en deux par la corde, à demi suffoquée. Puis il fallait la mener à la crevasse suivante et abattre, non sans péril,

la corniche ou le pont. Dans le vide bleu, entre les franges de glâçons, la veuve glissait... glissait... plus bas... toujours plus bas... tel un spectre hantant un glacier et qui fuirait la lumière. A un signal convenu, les guides, arc-boutés, hissaient à lentes secousses ce paquet humain, tournant sur lui-même. A la sortie de la dernière crevasse, Véronica était évanouie, comme morte, les nerfs brisés, anéantie d'émotion.

Tard, le triste cortège fit son entrée à Zermatt. Les guides tiraient les sacs sur un traîneau à bras.

* * *

Les deux Anglais furent enterrés au petit cimetière de Zermatt, et le curé qui avait béni le mariage d'Antonius dit une messe pour le repos de l'âme du disparu. Véronica n'y assista pas. Le terrible choc qui l'avait terrassée sur le glacier la contraignit à garder le lit durant de longs mois.

Son retour à la vie réelle fut à peu près in-

conscient. Elle se remit vaillamment à l'ouvrage ; on la revit de nouveau aux champs et au lavoir. Mais elle devenait farouche et inquiète, et son mutisme l'éloignait des bonnes femmes bavardes. Belle et en pleine jeunesse, — songez-donc qu'elle n'avait que vingt-cinq ans, — elle refusa plus d'un parti honorable et ne répondit à aucune avance. On pensa d'abord : « Ça ne durera pas, elle se calmera et reprendra goût à vivre ; elle finira bien par épouser un honnête homme de montagnard. » Mais la voyant si obstinée dans son attachement pour le mort, on pensa alors : « Elle devient simple, plaignons-la ! » Et l'on eut pitié d'elle.

En effet, la veuve poursuivait le rêve de son ardent amour et sacrifiait à l'illusoire sa vie de jeune femme : Antonius était là, elle le voyait, elle le sentait, elle lui parlait, elle lui souriait. Il comblait le silence de son âme et emplissait d'une joie mystique son cœur désolé.

Son ami le curé — une des rares personnes dont elle avait conservé l'amitié — la visitait

régulièrement. On les voyait assis sur le banc, devant le chalèt, regardant machinalement le Cervin, et parlant avec mansuétude du temps d'autrefois. Et ce fut ce saint homme, qui, voyant s'enliser cette âme dans une langueur approfondie chaque jour, eut cette lumineuse idée, véritable intervention divine : « Véronica, lui dit-il, si nos calculs sont justes, c'est dans le glacier du Cervin que gît ton pauvre mari. Or, écoute-moi bien : les glaciers avancent ou reculent ; tôt ou tard ce maudit glacier-là rendra sa victime et lorsque ce moment solennel viendra, tu devrais être présente pour recevoir le corps d'Antonius... »

La veuve, s'attendrit à ces judicieuses paroles, eut un soubresaut, comprit et pâlit en songeant aux deux années déjà enfuies et pendant lesquelles le cadavre aurait pu être restitué par les glaces et irrémédiablement perdu.

Le lendemain, à l'aube, elle partait. Et, comme deux ans auparavant, lors de la catastrophe, elle montait disputer au Cervin son

mari. Cette fois-ci, une sorte de bonheur intérieur l'illuminait. Eh oui ! elle était veuve, la veuve d'un guide tué, et mystérieusement enlevé par l'ensorcelante montagne, mais il lui semblait que tout à l'heure elle retrouverait, ce mari arraché à son amour par une cime meurtrière ; elle le retrouverait, oui, elle en avait l'intime certitude ; il serait là, étendu sur un lit de pierre, déposé par la glace, bleue comme le ciel... il serait là, pâle et souriant dans sa mâle beauté, son héroïsme de jeune guide, victime du devoir... et elle se mettrait à genoux près du mort, elle caresserait ses cheveux bruns, elle riverait ses lèvres brûlantes à ses lèvres de marbre... elle lui dirait : « Mon Antonius, mon bien-aimé qui est revenu !... » elle l'enlacerait comme une mère étouffée de caresses son petit enfant.... elle le bercerait... Oh ! la joie d'avoir enfin au pied de l'église le cher mort retrouvé, sous les touffes d'œillets roses, le savoir là, à deux pas du chalet, dormant son éternel et paisible sommeil dans le cimetière des aïeux, et ne plus sentir l'effroi de l'imaginer, seul

et gisant hideux, ensanglanté, au fond d'un abîme, avec les sinistres choucas comme compagnons de mort...

Pauvre Véronica ! ces idées entremêlées lui brouillaient l'esprit, et pleurant, et riant, elle parvint à Staffel-Alp.

De cet alpage elle grimpa vers le glacier, dans la direction de la base de l'arête nord-est, où l'on avait relevé les cadavres des Anglais. A mi-hauteur, entre les gazons et le plateau glaciaire, elle adopta une nouvelle tactique. Elle allait de droite et de gauche, furetant derrière les blocs, inspectant les moraines, sondant les ravins, se penchant, se dressant, se haussant, s'accroupissant. Une chute de séracs faillit l'assommer, mais elle poursuivit froidement sa chasse, tel un limier flairant une piste. Elle se rapprochait cependant du glacier dont le bord menaçant dressait un mur poli, strié de veines glauques, d'où tombaient des pierres avec fracas. Arrivée en ce lieu, elle dut pourtant s'arrêter. La paroi verdâtre courait sur

plusieurs centaines de mètres et s'opposait à toute tentative d'escalade. Du reste, peu lui importait. Puisque Antonius n'était pas là, ce ne serait pas à la surface du glacier, mais bien par le bas que surgirait sûrement le cadavre. Elle fouilla encore quelques névés, puis, lasse et découragée, s'assit sur un roc et attendit, le regard rivé au mur de glace et comme voulant percevoir dans l'opacité verdâtre une forme humaine. Elle attendit jusqu'au soir, puis descendit vers la vallée, errant parmi les blocs. Oh ! ce retour ! cette défaite !... la victoire du Cervin sur ce cœur de femme !... Elle descendit vers la vallée déjà pleine d'ombre et de silence... Des larmes coulaient de ses paupières comme des gouttes d'eau de coupes trop remplies, et son cœur se faisait de plomb.

L'excellent prêtre avait deviné juste. Ce pèlerinage, ce calvaire plutôt, devint la seule raison de vivre de Véronica. Le désir du prochain retour se dressait, impérieux, tuant la langueur des premières années, et l'idée du de-

voir d'être présente, quand le mort lâché par l'étreinte de glace s'écroulerait sur les dalles, s'implanta en elle.

Les ans et les ans passèrent, et durant presque ce demi-siècle de veuvage, Véronica refit son calvaire, pieusement, plusieurs fois chaque été, jamais lasse, jamais fatiguée, et sans cesse animée d'une volonté plus ardente, toujours amoureuse.

Est-il nécessaire d'ajouter, messieurs, que ces étranges pèlerinages n'ont absolument servi de rien ? Le cadavre est encore dans sa tombe de neige, — ou ailleurs, — et les mains desséchées de la veuve, avides de pitié, se sont toujours tendues en vain vers le glacier.

Je connais Véronica...

Nous philosophions un soir, le curé et moi quand, à un coude du chemin, nous la croisâmes. Le prêtre arrêta la vieille femme, qui tenta de fuir en m'apercevant. Je lui serrai la main, infiniment ému, empli d'un religieux respect au contact d'une douleur aussi frémissante, d'un amour aussi puissant...

— Eh bien, dit le curé, et Antonius ?

— Toujours rien, répondit la veuve, mais je crois bien que l'année prochaine...

Et ses yeux s'allumèrent d'une joie où flam-bait toute sa jeunesse morte...

.

— Voilà, messieurs, un amour qui vaut bien les subtilités sentimentales de nos belles mondaines dans le décor de leur luxe et de leurs richesses. Qu'en pensez-vous, monsieur de Rogières ?

M. de Rogières ne souffla mot. Et ce fut la jeune M^{me} de Lavay qui dit d'une voix troublée :

— Moi, j'imagine avec horreur le jour où Véronica, amoureuse de quatre-vingts ans, retrouvera le corps de son mari de vingt-sept ans... conservé par le glacier aussi frais que s'il s'était tué ce matin... dans sa mâle beauté de jeune guide... Quel monstrueux rendez-vous d'amour !...

Les Agonisants.



LES AGONISANTS

A EDOUARD ROD, EN SOUVENIR.

Ils avaient planté un piolet dans la neige, noué la corde par le milieu, au manche, et, depuis des heures, attachés chacun à un bout, ils tournaient.

Une neige très fine et très serrée tombait. Il y avait un épais brouillard. Et ce brouillard et cette neige, fouaillés par un vent en démente, glacial, semblaient fuir dans l'espace. Mais il venait sans cesse, du fond de la tempête, d'autres tourbillons de neige, d'autres rafales, déchaînés dans le brouillard, qui n'en finissait pas. La lumière indécise n'indiquait aucune heure. Blancheur du glacier... blancheur de la neige... blancheur de la brume... Ce pouvait être le matin, ce pouvait être midi, ce pouvait être aussi

le crépuscule. La tourmente, dès quatre mille mètres, balayait le glacier, brutale et frénétique.

Encordés, tirant sur le piolet, les deux hommes tournaient. Ils étaient blancs. La neige les recouvrait, devant et derrière, et s'amoncelait sur les ailes des chapeaux. Des boules de glace pendillaient aux molletières. Du visage, on ne voyait que le nez et un peu des joues, qui remplissaient l'ovale du passe-montagne. A la place de la bouche s'étendait une croûte gelée. Et les lunettes noires qu'ils avaient mises pour se protéger, — à moitié enneigées — leur donnaient l'aspect imprévu et comique de scaphandriers. Des écailles de glace craquaient dans la laine des gants et aux plis des habits.

Ils étaient blancs et ils tournaient, sans mot dire, la tête basse, trébuchants. On aurait pu les croire ivres. Ils défaillaient. La fatigue tournoyait en leurs cerveaux hallucinés. Mais ils allaient quand même. S'arrêter voulait dire mourir, et marcher voulait dire s'abattre épuisé, puis mourir. Pourtant, ils continuaient. Le temps

qui leur restait à vivre était mesuré à la chute de la neige. Et machinalement, automatiquement, ils tournaient avec la monotonie des bêtes qui — les yeux bandés et résignées — tournent autour des margelles des vieux puits pour faire monter l'eau. Par moments, le vent, tombant à pic du ciel, les empoignait aux épaules, les secouait et les précipitait à genoux. Ils restaient enlizés, à quatre pattes, sans bouger, immobiles et presque insensibles. Puis ils se relevaient avec peine, lentement. Et ils repartaient, l'échine courbée, à pas mal assurés, sur le bord de l'éternelle boucle qu'ils bouclaient depuis des heures. Au centre émergeait le piolet. Et la corde, — rayon du fantastique cercle, — alourdie comme un câble par la neige qui l'enveloppait, rayait le sol de sillons irréguliers. En dehors de la trace qu'ils creusaient en tournant, c'était l'étendue neigeuse, lisse et vierge, qu'on devinait sous l'ouragan. Devant eux, autour d'eux, partout, la neige et la brume, la brume et la neige. Blanc en haut, blanc en bas, blanc partout. Essaim

tourbillonnant des flocons. Rondes effrénées du brouillard. Affolement des rafales. Grandes et mouvantes colonnes de neige en marche. Et par-dessus tout, plus fort que tout, effroyable, le vent. Il était partout, il animait tout, il dominait tout. Tantôt, il ululait, grave et monotone ; tantôt, il mugissait, puissant. On l'entendait asséner ses coups, pareils au bruit sourd et continu du brisement des flots contre les falaises, un jour de grosse mer.

A force de ne plus rien voir et de ne plus parler, ils ne pensaient plus. Indifférents, ils ne vivaient que pour le misérable reste de chaleur tassé en leur corps et pour prolonger leur existence. La grande âme du vent semblait avoir happé au passage leur âme d'homme ; redescendus dans la vie élémentaire, ils n'étaient plus qu'une chose animée qui se débat, inconsciente, contre le néant.

Les heures avaient passé, infinies, interminables, longues comme des jours. La pénombre crépusculaire hantait le brouillard et estompait

de gris la chute de la neige. La journée finissait, mais la nuit commençait. Nuit tragique. Nuit de cauchemar. Nuit bruissante et nuit palpitante. Nuit terrible et solennelle. Pâle nuit de neige et nuit de mort.

* * *

Six heures. La demi-clarté du crépuscule — blafarde comme une lueur naissante — s'éteint graduellement. Le vol des flocons s'alourdit du poids de l'ombre. On entend toujours le vent qui assène ses coups de taureau en furie.

En bas, dans la vallée, les clochettes des troupeaux tintinabulent par les champs. Au seuil des chalets, les vieux sont assis et, regardant la houle des nuages sur les cimes, hochent la tête.

En haut, sur la montagne, dans la neige, le vent et la brume — encordés à un piolet — deux hommes tournent en silence.

* * *

Sept heures. Le soir est là. Il y a eu une accalmie poignante, un ralentissement dans la


tombée de la neige, comme si la neige avait peur de l'obscurité. Mais maintenant, les rafales plus froides glapissent sur le plateau et précipitent la chute de la neige.

En bas, dans la vallée, on allume les feux au creux des âtres. Les petites fenêtres des chalets s'illuminent. La fumée rampe sur les toits. Le village se recueille. Sonne l'angelus !

En haut, sur la montagne, perdus dans la tourmente — encordés à un piolet — deux hommes tournent, en silence. L'angelus est comme un glas, ce soir.

* * *

Huit heures. Il fait tout noir. Juste avant la nuit, le brouillard s'est un peu étiré. La fente d'une crevasse s'est dessinée, bordée de corniches arrondies, sous un panache de poussière neigeuse aspirée par le vent. Le brouillard s'est retendu. La neige qui tombe et la neige du cercle, la brume, tout est noir. On ne voit rien. Mais on sent. Mais on entend.



En bas, dans la vallée, les montagnards quittent l'église, les saints mots aux lèvres et le rosaire aux mains. Le temps toque ses huit coups au clocher. Des étoiles espacées brillent, au-dessus de la chape des nuages.

En haut, sur la montagne, égarés et transis, secoués par la tempête qui rage — encordés à un piolet — deux hommes tournent en silence. Ils vont mourir.

* * *

Neuf heures. La nuit. Une vague blancheur monte des glaciers. Une vague blancheur descend avec les tourbillons de neige. Toujours le vent qui brame et le brouillard qui passe, charriant des ténèbres.

En bas, dans la vallée, le village est assoupi. Quelques lumières s'attardent. Un grelot sonne dans une étable. Le bruit du torrent se répand dans la paix nocturne.

En haut, sur la montagne, blancs de givre, de neige et de glace, seuls dans la tourmente, —

encordés à un piolet — deux hommes tournent, en silence,... *on dirait qu'ils sont trois !* Le troisième ricane et semble, en suivant les deux autres, marquer le pas de la danse des morts.

* * *

Minuit. Neige échevelée. Chaos du vent et du brouillard. Sifflements aigus et coups de gong.

En bas, dans la vallée, le village sommeille, pressé autour de sa petite église. L'air est serein. Des iris respirent la nuit contre le mur du cimetière. Un grand Christ veille au bord du chemin. Un bout de lune pointe à l'horizon pur.

En haut, sur la montagne, seuls, debout, dans la débâcle, — encordés à un piolet — deux hommes tournent en silence. C'est l'heure de commencer la prière pour les morts.

* * *

Cinq heures du matin. Une demi-clarté crépusculaire — blafarde comme une lueur mou-

rante, — point dans le brouillard, et donne à l'essaim tourbillonnant de la neige, l'apparence d'une mousseline claire, impalpable et irréelle, balancée sur les ailes du vent. Le froid est terrible.

En bas, dans la vallée, le village s'éveille. Les prairies givrées scintillent. On abreuve le bétail. Les fumées bleuâtres rampent sur les toits. La vie recommence.

En haut, sur la montagne, seul, par cette aube sinistre, enfoui sous la brume et la neige, blanc comme un spectre, un homme, — encordé à un piolet, — tourne en silence, obstiné et farouche. L'autre est mort.

* * *

Dix heures du matin. Le ciel bleu. Le soleil. Des vapeurs — débris de la nuit d'effroi — flottent, nonchalantes, et caressent les séracs polis. L'étendue neigeuse du plateau miroite d'allégresse. Les cimes se découpent avec hardiesse dans la lumière éclatante. Tout est pur. Tout est beau.

En bas, dans la vallée, les troupeaux sont aux champs. Des faucheurs chantent en abattant l'andain. Devant les chalets, les vieux se chauffent. Des enfants jouent. Le bruit du torrent est plein de joie.

En haut, sur la montagne, seul, au milieu du glacier merveilleusement blanc, sous l'azur du ciel et le soleil, dans le silence des blanches solitudes, — seul, au milieu du glacier, où plus personne ne tourne, émerge un piolet. On distingue à peine la rondeur des corps.

* * *

Blancheur candide de la neige...

Blancheur candide de la brume...

Glapissements et mélopées du vent...

.

Miserere nos, Domine !

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.....	9
1. LA CROIX DU CERVIN	11
2. GLADYS.....	47
3. LE CAS DE SÉRAPHIN MOCHAY, GUIDE	109
4. LES BIENHEUREUX DU VAL DES TREIZE	129
5. LE GARDIEN DE LA CABANE	153
6. LA SINISTRE HISTOIRE.....	183
7. VÉRONICA	217
8. LES AGONISANTS	243

